



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

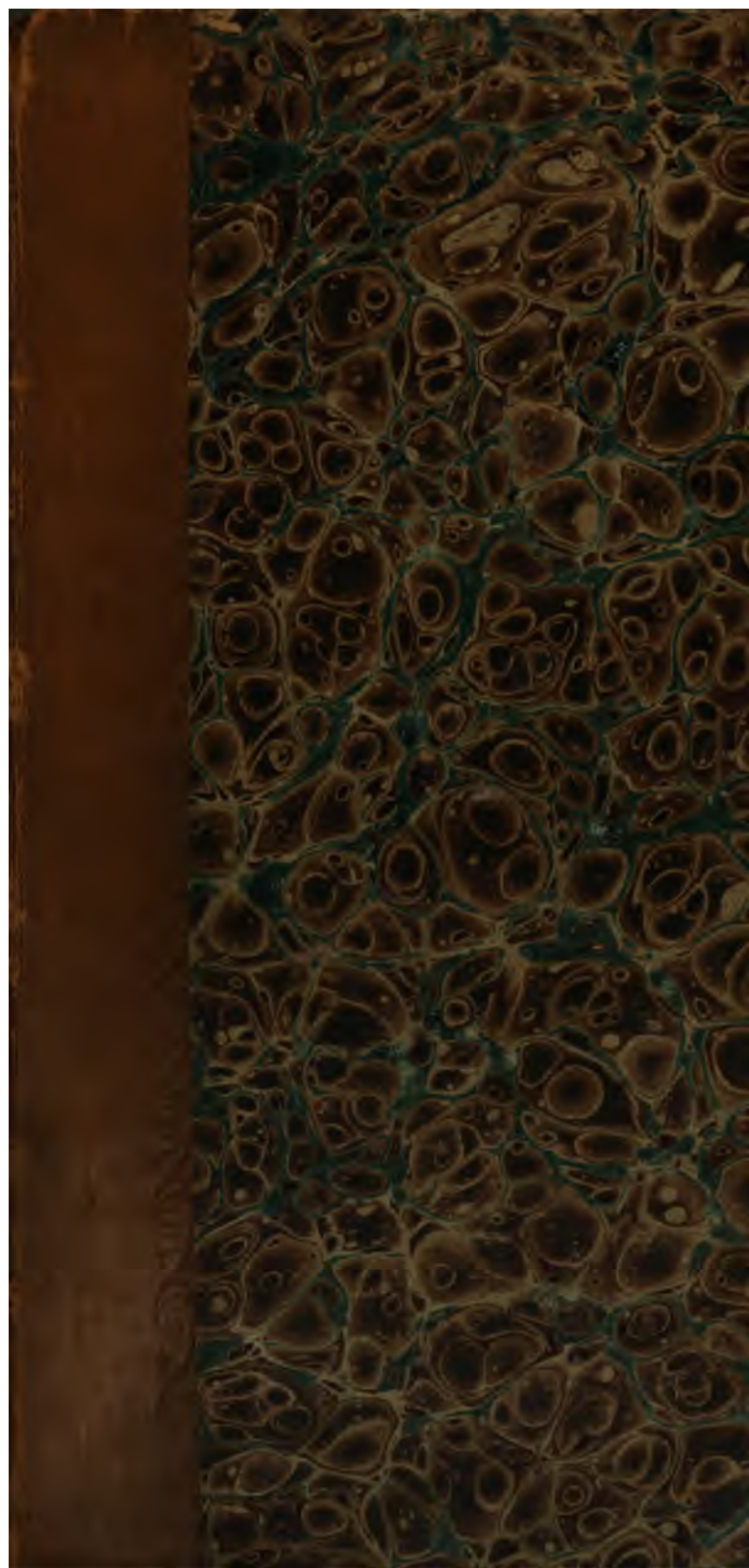
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

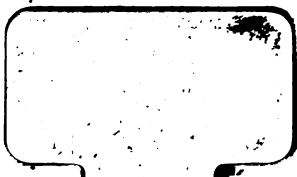
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

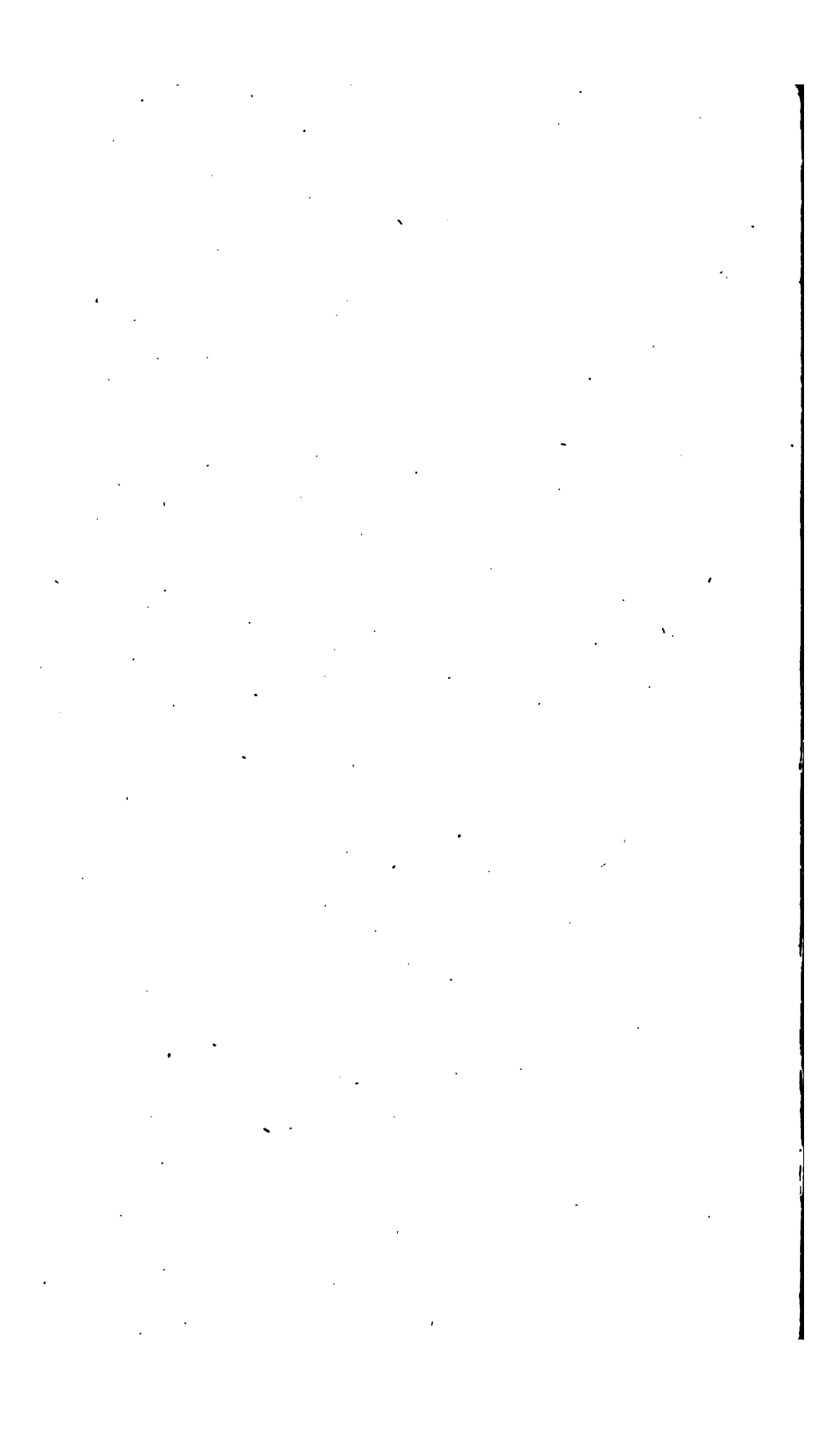


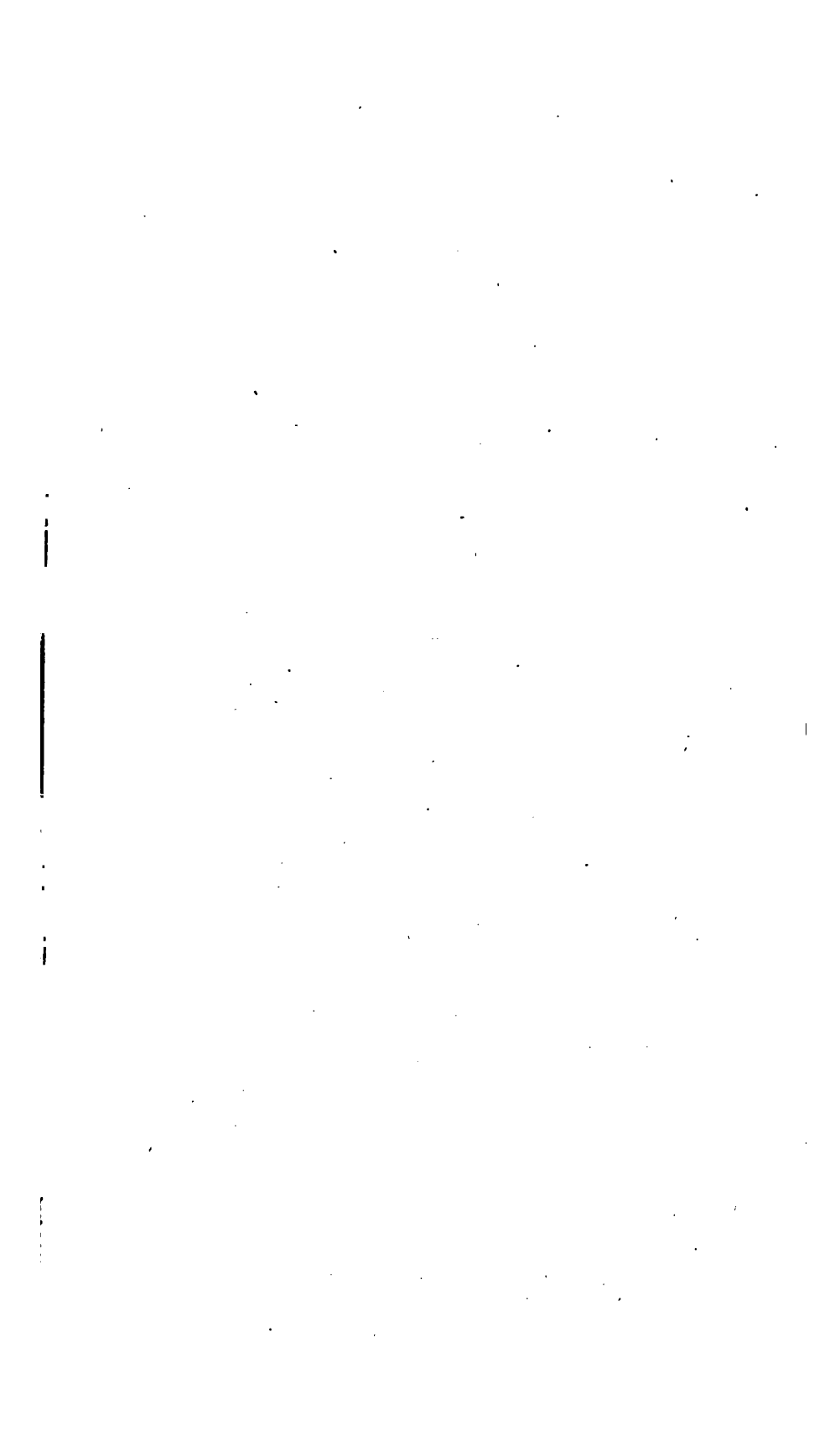


La BIBLIOPOLIO
van de Heer
Amsterdam
Hollands











THÉÂTRE
D'ARISTOPHANE,
AVEC
LES FRAGMENS DE MÉNANDRE

ET DE PHILÉMON ;
TRADUIT EN FRANÇAIS,
Par M. POINSINET DE SIVRY.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez DZERAY, Libraire, quai des Augustins ;
N^o. 35.

M. D C C. X C.



LES AKHARNIENS,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES.

Tome IV.

A





AVANT-PROPOS.

ARISTOPHANE a intitulé cette Comédie *Akharnés*, c'est-à-dire *les Akhariens*, par rapport, sur-tout, à son principal Personnage, *Dicæopolis*, qu'il suppose être du bourg d'Akharne, auprès d'Athènes. Comme on étoit alors en guerre, Dicæopolis est censé s'être retiré après l'époque des vendanges à Athènes même, avec sa femme, sa fille, & tout son monde, pour les soustraire aux insultes de l'ennemi qui ravageoit encore la campagne. Aussi le Chœur auquel il a affaire, est-il composé de Vieillards Akhariens, dont les Lacédémoniens ont brûlé les vignes. C'est pourquoi, furieux de cet outrage, ils veulent lapider

4 AVANT-PROPOS.

quiconque parle de trêve. Aristophane compose ainsi son Chœur d'une simple portion de Tribu , & de vieux radoteurs , pour jeter du ridicule sur ceux qui se montroient contraires à la paix : & il ne suppose dans cette portion de Tribu , qu'un seul homme sensé , qui est *Dicæopolis* , celui qui désire que la paix se fasse.

Cette Pièce fut jouée la septième année de la Guerre du Péloponèse , aux Fêtes Lénéennes (ou de Bacchus Lénéen ,) la quatrième année de la LXXXVIII^e Olympiade.

Les Athéniens goûtèrent singulièrement cette Comédie , l'une des plus gaies de tout le Théâtre d'Aristophane. Ils la couronnèrent ; & notre Poète , cette fois-ci , l'emporta sur tous ses rivaux , même sur Eupolis & Cratinus. Mais il n'eut pas l'avan-

AVANT-PROPOS.

3

5

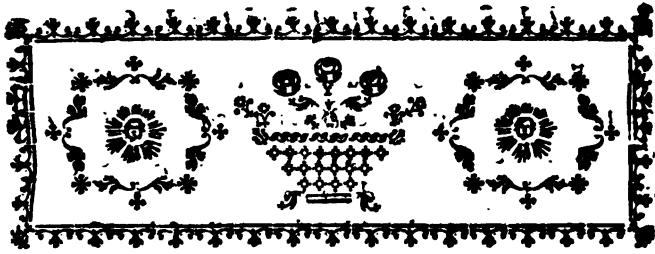
tage qu'il désiroit le plus, & qu'il s'étoit le plus proposé, celui de procurer la paix à sa Patrie. Les Athéniens, peuple également inconséquent & spirituel, rendirent justice aux talens & aux sages avis de leur Poète; virent le meilleur parti; & suivirent le pire.



PERSONNAGES.

DICÆOPOLIS, Akharnien.
 UN HÉRAÛT.
 DES AMBASSADEURS.
 AMPHITHÉE.
 PSEUDARTABAS.
 THÉORUS.
 CHŒUR DE VIEILLARDS Akharniens.
 UNE MÈRE.
 UNE FILLE.
 EURIPIDE.
 CÉPHISOPHON, valet d'Euripide.
 LAMAKHUS, Général Athénien.
 UN MÉGARIEN.
 FILLES DU MÉGARIEN.
 UN DÉLATEUR.
 UN BÉOTIEN.
 NIKARKHUS, délateur.
 UN COURIER de Lamakhus.
 DERCETTE, Phylasien, laboureur.
 UN NOUVEAU MARIÉ.
 SA FEMME, personnage muet.
 DEUX COURIERS.

*La Scène est en Attique, d'abord à Athènes mêmes ;
 le reste du tems au bourg d'Akharne.*



LES
AKHARNIENS
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DICÆOPOLIS *seul* (*).

DE combien de soucis j'ai le cœur habituellement rongé ! Combien les satisfactions que j'éprouve sont rares ! de celles-ci, j'en compte à peine trois ou quatre : des premiers, j'en puis compter mille

(*) *Dicæopolis*, nom factice, qui signifie le bon citoyen, le citoyen juste. Ce *Dicæopolis* est un Akharnien, ou habitant du bourg d'Akharne, en Attique.

8 LES AKHARNIENS.

& mille, ou plutôt leur nombre égale celui des grains de sable amoncelés sur la côte.... Cependant voici un mouvement de joie qui se glisse comme malgré moi dans mon ame. Sachons un peu ce qui le cause. Ah ! bon ! j'y suis. Certes ! ce mouvement est des mieux fondés : c'est à l'occasion des cinq talens qu'on a fait regorger à Cléon, Chevaliers Athéniens, que vous avez fait là une digne prouesse ! que je vous aime pour cette action, qui méritoit que la Grèce entière y participât avec vous !... Me voilà tout-à-coup retombé dans ma mélancolie, quand je pense aux inepties qui occupent présentement la Scène tragique. L'autre jour, par exemple, j'attendois, la bouche béante, que le Crieur annonçât une pièce d'Æschyle ; ce maroufle trompe mon espoir, & vient me régaler de l'annonce d'un Chœur de Théognis. Comment pensez-vous, Messieurs, que j'aie pris la chose ? *Mais, direz-vous, ce chagrin a peut être été compensé par quelque consolation.* La voici, la *consolation* : à peine Moskhus est retiré, Dexithée lui succède, & vient m'entonner un cantique Béotien. Certes ! j'ai compris en ce moment que cette année-ci étoit mon arrêt de mort. Mais l'instant où j'ai éprouvé le supplice le plus cruel, celui où j'ai cru qu'on m'arrachoit les deux yeux de la tête, c'est lorsque j'ai vu Khæris, s'avancer avec sa flûte pour jouer un prétendu can-

rique dans le goût de celui d'Arion. — Ouais ! Qu'est-ceci ? voilà bien de la poussière dès le point du jour. J'en ai jusques dans les sourcils , & je n'en ai jamais été tant couvert depuis que je suis dans l'usage d'aller aux bains. Ah ! je comprends ; on balaye la place publique , pour l'assemblée des Comices. Voilà pourquoi la salle du conseil est déserte. Voilà pourquoi ceux-ci sont déjà dans le marché à conférer ensemble. Voilà pourquoi ces autres accourent en diligence & par le haut & par le bas de la place , pour éviter la note rouge (*), & l'amende. A l'égard de nos Messieurs du Prytanée , ils ne se pressent pas encore ; mais quand l'heure de délai sera presque écoulée , vous les verrez arriver comme des essaims , & se ruer tous ensemble dans l'assemblée.... *A quelle fin ? afin d'avoir les meilleures places , j'aurois pensé , direz-vous , qu'ils ne culbutaient ainsi les premiers venus , que pour se mettre en lieu propre à se faire entendre , & là , parler quelque parole de paix.* C'est ce qui vous trompe. La paix est le dernier de leurs soucis. Ville ! ô ville ! on me doit cette justice , que je suis des plus diligens à me rendre à l'assemblée publique.

(*) On touchoit d'une corde imbue de vermillon , ceux qui arrivoient trop tard à l'assemblée publique. Et tous ceux qui se trouvoient avoir cette marque sur leur habit , étoient mis à l'amende.

Qu'en arrive-t-il? j'y viens de si bonne heure, que le plus souvent je m'y trouve le premier, & tout seul de ma bande. Alors, je m'assis. Je pousse un gros soupir. Je bâille aux corneilles. La colique me prend; j'avale de l'anis (*). Ma colique dissipée, j'agite dans ma tête le *pour* & le *contre* des questions relatives aux affaires présentes. J'écris sur mes tablettes les réflexions que je fais. A chaque pause, je m'arrache un poil de la barbe. Je fais le compte de ma dépense de ville.... Ici, je me retourne vers mon champ; un incroyable amour de la paix se saisit de moi. Je prends la ville en haine, & redonne toute mon affection à mon cher bourg d'Akharne; où personne ne m'a jamais dit: *va acheter du charbon, du vinaigre, de l'huile*; où cette expression même *acheter*, est une parole inconnue; où un *acheteur* est un être de raison; & où, au contraire, le sol produit toutes ces choses de lui-même.

D'après ces considérations, puisque je me trouve à l'assemblée des Comices, me voilà bien résolu à crier, à clabauder, & à rabrouer durement tout Orateur qui s'avisera de proférer une seule parole, qui n'ait la paix pour objet. Ah! bon. Voilà enfin nos Magistrats du Prytanée; ils arrivent à midi

(*) Aristophane ne parle point d'anis, mais il en décrit l'effet, en termes que la délicatesse de notre langue repousse.

sonnant. J'avois bien dit que pas un d'eux ne montreroit ici le nez avant cette heure. Présentement, ils vont renverser tout le monde jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au premier banc.

SCÈNE I.

UN HÉRAUT, AMPHITHÉE,
DICÆOPOLIS, DES AMBASSADEURS.

LE HÉRAUT.

A VANCEZ, Messieurs; avancez donc plus avant, si vous voulez être dans le carré honnête & qu'on a balayé.

AMPHITHÉE.

Oh! oh! qu'est-ceci? personne ne parle?

LE HÉRAUT.

Allons; qui est-ce qui parle? Qu'est-ce qui désire parler.

AMPHITHÉE. A

C'est moi.

LE HÉRAUT.

Qui?

13 *LES AKHARNIENS.*

A M P H I T H É E.

Moi, le demi-Dieu Amphithée.

LE H É R A U T.

S'il est demi-Dieu, il n'est donc qu'à moitié
Homme?

A M P H I T H É E.

Je vous dis que je suis de race divine. Cet Amphithée dont voici la statue, étoit fils de Cérés & de Triptolème. Il eut pour fils Céléus, qui épousa mon ayeule Phœnarète. De leur mariage naquit Lycinus, qui fut mon père. Je suis donc bien notoirement de race immortelle; &, qui plus est, député ici par les Dieux, en qualité de Plénipotentiaire unique, pour faire trêve avec les Lacédémoniens. Et cependant, ô mes amis, tout issu que je suis d'extraction céleste, je vous avoue que je n'ai souvent pas de quoi mettre sous la dent; mon père ne m'ayant pas laissé un sol de rente, & les Commensaux du Prytanée n'étant pas d'humeur à partager leur portion congrue avec moi.

LE H É R A U T.

A moi, les Archers!

A M P H I T H É E.

O Cérés, ô Triptolème! vous souffrez qu'on me
fasse cet affront!

D I C Œ O P O L I S.

Messieurs les Magistrats du Prytanée ! ne souffrez point, de grâce ! qu'une telle injure soit faite à toute l'assemblée des Comices. Ne souffrez point qu'on empêche de parler, & qu'on chasse de votre présence, un homme de bon conseil, qui veut nous procurer la trêve, & nous faire suspendre nos boucliers au porte-manteau.

L E H É R A U T.

Asséyez-vous, & faites silence :

D I C Œ O P O L I S.

Non, ferai-je, par Apollon ! à moins que ce ne soit pour entendre parler de paix.

L E H É R A U T.

Voici les Ambassadeurs de la République au Roi.

D I C Œ O P O L I S.

Quel Roi voulez-vous dire.... (*à part.*) Je le fais à merveilles : mais je hais le paon, parce que tout l'étalage de sa queue n'est qu'une vaine ostentation.

L E H É R A U T.

Taisez-vous, vous dit-on.

D I C Œ O P O L I S.

O Dieux ! sommes-nous à Ecbatane ? Quel étrange costume est-ce là ?

SCÈNE III.

LES AMBASSADEURS, L'ŒIL
DU ROI, les Acteurs précédens.

LES AMBASSADEURS.

Nous revenons, Messieurs, d'auprès du Roi, trois fois auguste, vers qui vous nous aviez envoyés, à raison de deux drakhmes à dépenser par jour.

DICÆOPOLIS *haussant les épaules.*

Voilà de l'argent bien employé !

LES AMBASSADEURS.

Sachez, Messieurs, que nous avons incroyablement souffert dans cette longue & pénible ambassade. D'abord nous avons visité toutes les campagnes qu'arrose le Caïstre, faisant dresser nos tentes, chaque fois que nous faisons halte ; & nous faisant traîner nonchalemment dans des chars suspendus, tant que nous étions en route. C'étoit toujours à recommencer, aussi nous voyez-vous excédés de fatigues, & vous devez, sans doute, nous trouver fort à plaindre.

DICÆOPOLIS *en bâillant.*

Ah! que je serois heureux d'être présentement étendu sur l'herbe, sous mes vergers, & de ne voir plus à mon réveil ni remparts, ni bastions!

LES AMBASSADEURS.

Dans les maisons où l'on nous a donné hospice il y avoit de grandes amphores de cristal dont on nous versoit du vin dans des coupes d'or; vin délicieux, dont on nous faisoit boire, malgré nous, une quantité excessive!

DICÆOPOLIS.

Athéniens! ô cervelles mal défrichées! Quoi? vous ne sentez pas à quel point vos Ambassadeurs se moquent de vous?

LES AMBASSADEURS.

Ces vilains Perfes ont la sotte habitude, comme toutes les nations barbares, de ne faire cas que de ceux qui sont voraces & grands buveurs. Pour nous bien faire venir d'eux, il en a fallu passer par-là.

DICÆOPOLIS.

Chaque pays chaque guise. Nous n'accueillons; nous, que les efféminés, & les débauchés les plus infâmes.

LES AMBASSADEURS.

La quatrième année étant révolue; nous sommes enfin parvenus au Palais du Roi. Mais ce Monar-

16 LES AKHARNIENS,

que n'y étoit plus. Sa Majesté étoit partie avec toute sa maison, qui forme une armée nombreuse, & étoit allé prendre des eaux laxatives, dans les montagnes où sont les mines d'or.

DICÆOPOLIS.

Eh ! quand a-t-il mis fin à cette royale purgation ?

LES AMBASSADEURS.

Dans la pleine lune (*). Après quoi, il a retourné dans son palais, où il a reçu notre ambassade, nous faisant servir à chacun un bœuf entier cuit au four.

DICÆOPOLIS.

Juste ciel ! quelle journée ! quelle jactance est-ce là ?

LES AMBASSADEURS.

Rien n'est plus vrai, par Jupiter ! le Roi nous a fait aussi servir un oiseau trois fois plus grand que celui de Cléonyme (**), un oiseau nommé le *finacin* (***)).

(*) C'est une absurdité qu'Aristophane affecte de prêter au Roi de Perse : car, selon l'usage des Grecs, c'étoit au contraire dans l'époque de la pleine lune, qu'il convenoit se purger, les humeurs étant alors censées plus abondantes.

(**) Allusion au symbole de l'écusson du bouclier de Cléonyme. Ou bien le Poète lui prête ce symbole pour faire entendre que Cléonyme étoit un lâche, & avoit les ailes d'un oiseau pour fuir.

(***) En grec *Phénax*.

DICÆOPOLIS.

D I C Œ O P O L I S.

Et c'est à toutes ces *finacieries* (*), que nous dépensons deux drakhmes par jour en Ambassadeurs!

LES AMBASSADEURS.

Enfin, Messieurs, pour terminer, sachez que le personnage que nous amenons ici avec nous, est le Seigneur Pseudartabas, l'Œil du Roi.

D I C Œ O P O L I S.

Puisse un corbeau, à bec bien pointu, crever l'œil (**) à ton Ambassadeur.



(*) Aristophane joue sur le mot *Phénax*, qui signifie un imposteur.

(**) Aristophane fait entendre que cet ambassadeur est un espion. C'est aussi ce qu'il insinue en le qualifiant d'*œil du Roi*. Il va encore le traiter d'espion plus en détail au commencement de la Scène suivante.

SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens , LE HÉRAUT ,
PSEUDARTABAS.

LE HÉRAUT.

L'œil du Roi , approchez.

DICÆOPOLIS.

O puissant Hercule ! qui vois-je là ? O qui que tu fois , homme au regard oblique & marin , espion de flotte , si je ne me trompe , & qui viens ici tourner quelque promontoire , & prendre connoissance de la station où séjourne la flotte athénienne ; dis-moi , pourquoi ne regardes-tu pas franchement ; & pourquoi ton œil , comme celui de l'Ibis , est-il armé d'une double paupière ?

LE HÉRAUT.

Seigneur Pseudartabas (*), dites en faveur de qui vous êtes venu dans cette contrée ; dites devant l'honorable assemblée.

(*) C'est ici un coup de pate donné par le Héraut , qui , sous prétexte de se tromper , appelle l'envoyé de Perse du nom d'un personnage Persan réel , joint au *pseudos* des Grecs , qui signifie *faux*. Cela paroît désigner quelque Satrape de l'Asie mineure , dont le Poète avertit de se méfier.

COMÉDIE.

19

PSEUDARTABAS.

(*) Jarta, man, exarxan, apiffona, fatra.

LE HÉRAUT.

Comprenez-vous ce qu'il dit?

DICÆOPOLIS.

Non, de par tous les Dieux!

LE HÉRAUT.

Je pense qu'il dit que le Roi nous enverra de l'or. Ah! puisqu'il s'agit d'or, je vous prie, parlez-nous *clairement* & sans énigme.

PSEUDARTABAS.

Oy, l'epfi khryfo, khayno, prôkt' jaonau.
(c'est-à-dire : *oui, cela même, de l'or plein la grande mesure; apportez-en du plus CLAIR*).

(*) C'est-à-dire : *une charte est émanée du secrétariat (des Bureaux) du Satrape de la province d'Iffus. J'ai fait voir dans mes origines Uriennes, que tout ce que dit ici l'ambassadeur Persan, est du Celto-scythe tous pur, & j'ai donné une explication détaillée de toute cette Scène. J'y ai fait voir que cette phrase barbare :*

Oy l'epfi khryfo khayno prôkt' jaonau,
signifie

*Oui, cela même, de l'or, de quoi couvrir un schane ;
apportez-en du plus clair.*

Et que la manière sarcastique & dérisoire dont Aristophane fait interpréter ces deux phrases par le Héraut, ne détruit nullement notre interprétation.

20. LES AKHARNIENS,

LE HÉRAUT.

Malepeste ! ceci n'est que trop *clair*.

DICÆOPOLIS.

Qu'a-t-il dit, je vous prie ?

LE HÉRAUT.

Que les Æoniens (*Athéniens*) sont grands tri-gauds, s'ils attendent de l'or des Barbares.

DICÆOPOLIS.

Je pensois qu'il avoit parlé d'une grande mesure d'or.

LE HÉRAUT.

Qui ? quoi ? quelles mesures ? Allez, vous jubilez mal-à-propos.

DICÆOPOLIS.

— Pour m'affurer de ce qui en est, je vous prie, retirez-vous un peu à l'écart. Je serois flatté de l'interroger en particulier. Or sus, Seigneur Pseudartabas ; nous voilà seuls ; de vous à moi, dites-moi, je vous conjure, bien *clairement*... je vous dis que nous sommes ici en notre particulier, ainsi ne rougissez (*) point de vous expliquer franchement ; dites-moi si le grand Roi

(*) Il y a au texte *ne craignez point que je vous teigne en couleur Sardienne, qui est le pourpre, c'est-à-dire que je vous expose à rougir.*

nous doit envoyer de l'or?... Il fait signe que *non*.
 — Est-ce que nos Ambassadeurs se joueroient de nous?... Il fait signe que *oui*. Oh ! oh ! mais, ceci me donne lieu à faire une réflexion. C'est que certainement cet Ambassadeur est un fourbe ; ainsi que les gens de sa suite ; car les Barbares n'ont pas le même geste d'acquiescement que nous, & le Seigneur Pseudartabas vient de me faire signe que *oui*, à la manière des Grecs. Éclaircissions cette énigme, en examinant si parmi les gens de sa suite, je ne reconnoitrois pas quelques Grecs déguilés en Perles.... Eh ! justement. De ces deux Eunuques-ci, j'en reconnois un ; c'est Clisthène, fils de Sibyrtilus. Eh ! quoi ? vil prostitué, plongé dans les débauches les plus infâmes, tu te donnes pour Eunuque, avec des moustaches aussi marquées ! mais quel est l'autre ? N'est-ce pas Straton ?

LE HÉRAUT, à *Dicæopolis*.

Silence. Affeyez-vous ; que je parle. (*au Peuple*.)
 Messieurs, le Sénat fait dire à l'Œil du Roi, de venir se présenter au Prytanée.

DICÆOPOLIS.

Quand je vois de pareils abus, je suis tenté de m'aller pendre. Et je porterois encore les armes pour le service de l'Attique, tandis qu'elle ouvre les portes du Prytanée à de tels hôtes ! Il suffit.

22 LES AKHARNIENS,

Mon dépit me suggère un parti courageux, mémorable, & magnanime : mais où trouverai-je Amphithée ?

AMPHITHÉE.

Le voici. Que désirez-vous ?

DICÆOPOLIS.

Tenez ; c'est pour vous prier de recevoir de moi ces huit drakhmes. Faites alliance avec les Lacédémoniens, pour moi seul, ma femme & mes enfans. (*au Peuple.*) Vous autres, envoyez, tant qu'il vous plaira, des ambassades, & bâillez aux corneilles.



SCÈNE V.

LE HÉRAUT, DICÆOPOLIS,
THÉORUS.

LE HÉRAUT.

PRÉSENTEMENT c'est à Théorus à parler & à rendre compte de son ambassade vers Sitalcès, Roi de Thrace. Approchez Théorus.

THÉORUS.

Me voici.

LE HÉRAUT.

Paroissez.

DICÆOPOLIS.

Voilà un autre Ambassadeur que le Héraut produit en public, avec toute sorte d'appareil : je parierois que c'est un charlatan comme le premier.

THÉORUS.

Je ne me ferois pas arrêté si long-tems en Thrace....

DICÆOPOLIS.

Sans la paye journalière que tu recevois & que tu étois bien aise de prolonger....

T H É O R U S.

Sans les neiges qui avoient couvert tout le pays, & si tous les fleuves de cette contrée n'eussent été impraticables par les glaces. Il n'est pas, Messieurs, que vous ne puissiez vous former une idée du froid qu'il faisoit alors, par les poèmes transis & agonisans de Théognis, qui ont paru dans la même époque. Quoi qu'il en soit, j'étois alors à boire avec le Roi Sithalcès. Ce Prince, Messieurs, aime incroyablement les Athéniens. Je vous dis que c'est votre véritable ami. Croiriez-vous qu'il écrit quelquefois sur la muraille : *les Athéniens sont charmans*. Son fils, le Prince Sadôkhe (*), que nous avons fait notre citoyen, auroit bien voulu, en cette qualité, venir manger avec vous des andouilles au banquet des Apaturies (**); il a instamment prié son père d'envoyer des secours à sa nouvelle patrie. Ce Monarque a juré au milieu d'un sacrifice solennel, qu'il vous aideroit. Ses armées sont si nombreuses que quand vous le verrez, vous vous écrierez : *ah ! bons Dieux ! quelle nuée de mouchérons !*

D I C Œ O P O L I S.

La peste m'étouffe si je crois un mot de toutes ces belle promesses,

(*) C'est ainsi que le nomme Thucydide.

(**) Fêtes de réjouissances, particulières aux Athéniens.

THÉORUS.

En attendant, voici toujours, Messieurs, un certain nombre de Thraces, d'entre les plus braves, que Sirhalcès commence par vous envoyer.

DICÆOPOLIS.

Ouais! Théorus diroit-il vrai? ceci ressemble à quelque chose d'effectif.

LE HÉRAUT.

Paroissez, Thraces, amenés par Théorus.

DICÆOPOLIS.

Quelle est cette mauvaise engeance!

LE HÉRAUT.

C'est l'armée des Odomantes.

DICÆOPOLIS.

De quels Odomantes? Et depuis quand l'armée des Odomantes est-elle composée d'Eunuques?

THÉORUS.

Moyennant deux drakhmes de solde par tête, vous couvrirez toute la Béotie de ces petits boucliers là (*).

(*) Les petits boucliers n'étoient point du goût des Grecs. Les *peltes* dont Aristophane parle ici, étoient une sorte de bouclier de troupes légères, dont les Amazônes passioient pour avoir amené la mode, Aristophane cherche à ridiculiser

DICÆOPOLIS.

Quoi ? Athéniens , vous racôûtrez de deux drakhmes ces hommes démentibulés ? & le vrai défenseur de la Patrie , le citoyen , le matelot , n'aura en comparaison , qu'une mince paye ? Ah ! malheureux , je suis perdu ! ces maudits Odomantes vont enlever ma portion d'ail (*).

(Ici Dicæopolis se jette sur le monceau d'ail.)

LE HÉRAUT.

Veux-tu laisser ce paquet d'ail ? scélérat ! Ne te retireras-tu point d'ici ; & crois-tu impunément t'immiscer parmi ces nouveaux stipendiés à deux drakhmes & à l'ail ?

DICÆOPOLIS.

Magistrats ! souffrirez-vous qu'un citoyen , qu'un homme du pays , soit traité de la sorte , à l'occasion de gens qui nous sont étrangers ? — Oh ! bien , puisque vous ne tenez compte de ma remontrance ,

cette armure , & les Odomantes qui s'en feroient. Ces peuples passôient pour faire chez eux beaucoup d'eunuques. Suidas les a pris pour des Juifs.

(*) On distribuait à chaque citoyen , les jours d'assemblée , une certaine quantité d'ail. Dicæopolis , homme tout rustique , se montre ici très-sensible à cette privation. Cette distribution d'ail avoit peut-être pour but de prévenir la contagion des diverses maladies épidémiques.

je fais bien un moyen de troubler cette rapine. (*au Peuple.*) Messieurs, par mon droit de citoyen, & par les loix des assemblées, je vous interdis de continuer les Comices & la distribution qui se fait aux Thraces; car je vous préviens que j'ai remarqué un mauvais présage, & qu'une goutte d'eau(*) m'est tombée sur la joue.

L E H É R A U T.

Thraces, retirez-vous bien vite. La distribution est remise au mois prochain. (*au Peuple.*) Messieurs, de par les Magistrats, l'assemblée est dissoute.



(*) Aristophane badine ici, mais gratuitement, sur les présages; car il ne s'agit ici d'aucun augure; mais seulement d'un incident de pluie, qui, forcément, faisoit dissoudre toute assemblée faite en place publique, & en plein air. Le P. Brumoy n'a nullement compris ce badinage. Il a pris la goutte d'eau pour un présage réel.

SCÈNE VI.

AMPHITHÉE, DICÆOPOLIS.

DICÆOPOLIS.

AH ! quelle misère ! ces gouinfres d'Odomantes ne m'ont laissé qu'une toute petite pincée d'ail. — Mais seroit-ce-là Amphithée ? Quoi ? déjà de retour de Sparre ! bien de la joie à Amphithée.

AMPHITHÉE.

Pour accomplir votre souhait , il faut me laisser aller ; car les Akharniens me poursuivent chaudement.

DICÆOPOLIS.

Qu'est-ce à dire ?

AMPHITHÉE.

Je faisois grande hâte pour vous apporter le Traité de paix , que vous desirez tant. Ce traité a été malheureusement éventé par les Vieillards du bourg d'Akharne , vieillards durs s'il en fut jamais , hommes de chêne , ou de frêne tout au moins ; vrai foldats de Marathon ; hommes dont on ne sauroit venir à bout. Ils se sont tous mis à crier sur moi ; *Quoi , perfide ! tu apportes , en At-*

rique , un traité de paix , & nos vignes (*) sont brûlées ! Aussi-tôt dit , ils font chacun une collection de cailloux dans le pan de leur habit. Moi , je prends la fuite. Mais ils ne m'en poursuivent pas moins ; & me donnent mille malédictions.

D I C Æ O P O L I S.

Laissez vous maudire. Venons au fait ; m'apportez-vous des traités ?

A M P H I T H É E.

En voici trois feuilletes (**), & de trois goûts différens. Ce traité-ci, par exemple, est de quatre ans ; goûtez-le un peu, je vous prie.

D I C Æ O P O L I S.

Ah ! fi !

A M P H I T H É E.

Qu'est-ce ?

(*) Aristophane les présente ici comme des ivrognes , qui sont résolus de ne point faire de paix avec les brûleurs de vignes

(**) Amphithée va commencer & poursuivre une métaphore tirée des feuilletes de vin. Il les donne à goûter. Il en présente de quatre feuilles , il en présente de dix ; il en présente de poissées , &c. Il a préparé cette métaphore en disant précédemment que les vieillards Akhariens en ont éventé l'odeur.

30 *LES AKHARNIENS,*

DICÆOPOLIS.

Ce traité-là sent la poix à pleine gorge. Fi ! vous dis-je, cela sent trop son aprêt de flotte.

AMPHITHÉE.

En ce cas , goûtez ceci ; c'est une feuillette de dix ans.

DICÆOPOLIS.

Ce traité-ci ne me plaît guères mieux. Il sent cruellement les ambassades , & les délais.

AMPHITHÉE.

Oh ! bien, en voici un de trente feuilles. C'est un traité de trente années de paix, sur terre & sur mer.

DICÆOPOLIS.

Oh ! par les fêtes Dionysiales ! le bienheureux traité ! Celui-ci n'est pas seulement un bon vin, c'est le nectar céleste. Ne me voilà plus obligé d'emporter sur moi ma provision de vivres pour trois jours ; ce traité-ci me dit : va où il te plaira. Ce traité-ci j'en donne des arrhes, je le goûte ; je boirois la pièce entière.

AMPHITHÉE.

En ce cas ; ma commission est faite. Souffrez que je prenne congé de Messieurs d'Akharne.

DICÆOPOLIS.

Me voilà donc délivré de la guerre & de tous les maux à la fois. Je vais rentrer dans ma maison; & célébrer les fêtes Dionysiales champêtres.

AMPHITHÉE.

Et moi, je vais gagner au pied, & fuir la colère des terribles Akhariens.

CHŒUR DE VIEILLARDS *Akhariens.*

C'est par-là qu'il est allé. Suivez ses traces. Informez-vous du fuyard à tous les passans. Vous ferez un acte méritoire envers la République, si vous vous emparez de cet homme. Arrêtez tout ce que vous rencontrerez, afin que nous interrogiions directement les passagers, de la route qu'a tenue ce porteur de traités de paix.

LE DEMI-CHŒUR.

Il a fui; il est parti; il est échappé. Ah! malheur à nous! que n'avons-nous encore nos premières années! Que ne sommes-nous dans l'âge, où avec un sac de charbon sur le dos, nous aurions défié au saut, Phælus (*)! Ce porteur de traités odieux ne nous eût jamais échappé.

(*) Phælus avoit sauté cinquante pieds, d'un seul saut; & cela en présence des Nations, aux jeux Olympiques; exploit consacré par une épigramme grecque. Je ne sache personne

32 *LES AKHARNIENS,*

Le Vieillard LACRATIDE, *un des Personnages du Chœur.*

Il m'est échappé; cela est certain. Mes jambes m'ont refusé le service. Ah ! pourquoi sont-elles couvertes de poil ? Mais , malgré cela , il ne fera pas dit qu'il ait échappé aux Akharniens. Et tout vieillard que je fais , je veux que ce soit moi qui aye la gloire de saisir cet homme.

L E C H Œ U R.

Quiconque , ô grands Dieux ! ô Jupiter leur Seigneur ! a établi un pact avec nos ennemis ; avec ceux à qui je fais la guerre , contre qui je fais recurer mon armure , & contre qui je défends les limites de l'Attique , je déclare que je deviens pour lui un jonc pointu & piquant ; & l'on saura ainsi qu'il ne fait pas bon à attaquer mes vignes.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Mais il faut un peu parcourir le champ de Palène , & voir si ce tranfacteur de traités n'y seroit pas ; il faut par toute terre me le trouver , & que le magasin de pierres que j'ai fait , ne soit pas inutile.

FIN DU PREMIER ACTE.

en France qui ait sauté plus de vingt-deux pieds ; mais je demande si des hommes exercés dès l'enfance , comme l'étoient les Athlètes grecs , ne devoient pas sauter le double & davantage.

ACTE



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DICÆOPOLIS, LE CHŒUR, UNE
MÈRE, UNE FILLE.

DICÆOPOLIS, *frappant des mains.*

PAIX, silence!

LE CHŒUR.

Prétons ici l'oreille. N'avez-vous pas entendu frapper des mains? Prenons par cette voye. Celui que nous cherchons sort de chez lui, si je ne me trompe; & vient de se mettre en route pour célébrer un sacrifice.

DICÆOPOLIS.

Silence, vous dis-je, silence! Vous, ma fille, qui tenez la corbeille, allez un peu en avant. Toi, Xanthias, tiens le Phallus (*) élevé.

(*) Le Phallus ou représentation de l'attribut de Priape, étoit porté en pompe dans plusieurs cérémonies payennes.

34 LES AKHARNIENS,

L A M È R E.

Posez là votre corbeille, ma fille; & commençons par offrir les prémices à Backhüs.

L A F I L L E.

Ma mère, passez-moi la cuiller, pour que je remette de la bouillie sur cette galette.

D I C Æ O P O L I S.

Il est, certes! convenable, ô Backhus, ô notre maître! de vous rendre ces honneurs, & de célébrer cette pompe pour vous; c'est donc pour vous, & avec toute ma maison, que je célèbre les fêtes rurales. C'est en signe & en action de grâces du bien qui m'est arrivé, puisqu'enfin, me voilà délivré du service militaire; & que, par votre protection, sans doute, ce traité de paix a été ratifié pour trente ans.

L A M È R E.

Ma fille, voyez bien comme vous tenez la corbeille; gentille comme vous êtes, regardez gentiment le Dieu Thymbrophage (*). Demandez-lui

(*) C'est-à-dire le *Phallus* ou Priape, le Poète le nomme *Thymbrophage*, c'est-à-dire *dévorateur de la plante nommée en grec thymbron, en latin cunila, en françois conise ou sarriette; c'étoit sa plante favorite ou censée telle en sa qualité de Dieu des jardins. Les Commentateurs n'ont rien compris à ce passage.*

qu'il vous donne en mariage un époux bien riche, qui vous fasse si bien souper chaque soir, que tous les matins, à votre réveil, vous sachiez, à son égard, l'office d'une civette. Allez en avant, ma fille, & prenez bien garde que quelque aigresin, à la sourdine, ne vous écorniflé ce que vous portez de plus cher.

DICÆOPOLIS.

O hé ! Xanthias ! toi & tes camarades, tenez toujours bien droit le Phallus qui accompagne & suit la corbeille. Je me charge de chanter l'hymne Phallique ; vous, ma femme, allez devant ; montez sur la terrasse de la maison ; &, de là, regardez-nous faire.

HYMNE A PRIAPE.

» O Phalês (*), ami de Bacchus, bon com-
 » pagnon de table ; grand libertin nocturne, cor-
 » rupteur de tout sexe ; je reviens après six ans te
 » rendre mes hommages. Assiste de bon gré à no-
 » tre assemblée villageoise ; c'est pour moi seul &
 » pour les miens, que je t'invoque, & que je te
 » prie de protéger la trêve qui va garantir ma

(*) C'est un des noms honorifiques & mystiques de Priape. Andréas Divus a très-mal-à-propos pris ce *Phalês*, pour un des surnoms de Bacchus. *Phalês* est une expression mystique orientale, qui signifie : source de flammes, torrent de feu, &c.

36 *LES AKHARNIENS,*

» maison de toute inquiétude de guerre & des La-
» makhus. En effet, ô Phalés, Phalés! ne fera-
» t-il pas plus gracieux pour tel de mes gens, en
» passant par la forêt Phellée, de rencontrer à
» l'écart la jeune Thracienne nubile, esclave de
» Strymodore, occupée à ramasser du bois sec;
» de la saisir à brasse-corps, de la faire tomber sur
» l'herbe, & de tirer un bon parti de cette rencon-
» tre? O Phalés, Phalés! viens boire à cette heure
» avec nous; je te promets, en récompense, de
» t'offrir de main matin le gâteau de paix, dès la
» pointe du jour. Et quant à mon bouclier, je te
» promets de le pendre à la crémaillée, après avoir
» allumé au-dessous un brâsier bien ardent, pro-
» pre à le faire reluire comme il faut.



SCÈNE II.

CHŒUR DE VIEILLARDS,
DICÆOPOLIS.LE CHŒUR *aux plus avancés.*

C'EST lui-même; c'est lui; oui, lui-même, vous dit-on. Jetez, jetez, jetez force pierres; cassez la tête à ce pendart-là. Faites-donc ce qu'on vous dit.

DICÆOPOLIS.

O Hercules! quelle fureur est ceci? Ils ont mis ma marmite en pièces.

LE CHŒUR.

Ce n'est point à ta marmite, c'est à ta tête que nous en voulons, scélérat!

DICÆOPOLIS.

Eh! pour quelle raison, ô les plus ridés d'entre les Akhariens!

LE CHŒUR.

Tu le demandes, impudent! affronteur! méchant! traître envers ta Patrie! Quoi? tu es convaincu

38 LES AKHARNIENS,

d'avoir fait un traité particulier avec les Lacédémoniens ; & tu oses encore nous regarder en face !

D I C Æ O P O L I S .

Mais ignorez-vous les motifs qui m'ont porté à faire cette trêve ; & c'est de quoi il convient d'abord de vous mettre au fait.

L E C H Œ U R .

Penses-tu que nous perdions le tems à t'écouter ? Non, non, nous allons t'ouvrir le crâne.

D I C Æ O P O L I S .

Si vous êtes sages , n'en faites rien avant d'avoir entendu patiemment ce que j'ai à vous dire.

L E C H Œ U R .

Non, non, nous ne te laisserons pas faire tous ces verbiages. Prends garde à ne point t'embarquer dans des raisons frivoles ; n'espère pas que nous en serons dupes : car nous avons pour toi une haine égale à celle que nous portons à Cléon, lui qu'au premier jour nous livrerons, coupé en pièces, à l'Ordre des Chevaliers, pour qu'ils se fassent faire des semelles de souliers avec la peau de ce corroyeur. Ainsi tu peux compter que nous ne t'écouterons pas long-tems, pour peu que tu t'écartes de ton sujet, mais que nous te châtierons comme tu le mérites, pour avoir fait alliance avec Lacédémone.

D I C Æ O P O L I S.

Hé! mes bonnes gens, mettez un instant Lacé; démons de côté; & souffrez que je vous expose le traité que j'ai fait, & ses causes, pour vous mettre à portée de juger si j'ai agi mal ou bien.

L E C H Œ U R.

Eh! comment aurois-tu fait une bonne action, en contractant alliance avec des gens sans religion, sans foi, & sur le serment desquels il n'y a point à compter?

D I C Æ O P O L I S.

Je fais de bonne part que les Spartiates contre qui nous sommes tous tant prévenus, ne sont pas les auteurs de tous ces troubles.

L E C H Œ U R.

Quoi? tous les troubles actuels, les Spartiates n'en sont pas les auteurs? Qu'ose-t-il dire en notre présence? Et nous ne l'exterminerions pas?

D I C Æ O P O L I S.

Je soutiens qu'ils ne sont pas les auteurs de tous les troubles; & je pourrais vous faire un assez long récit des injures qu'il ont reçues de nous.

L E C H Œ U R.

Voilà une parole difficile à digérer; & qui plus que tout le reste a droit de nous mettre en fureur.

40 LES AKHARNIENS,

Ainsi donc, Dicæopolis prétend nous donner tort envers les Lacédémoniens, & plaider pour eux contre nos ennemis mortels!

DICÆOPOLIS.

Mais si je ne dis rien que de juste, & que tout le Peuple qui m'écoute approuve?... Tenez, faisons un marché. Je vais faire venir ici le billot de ma cuisine; je mettrai ma tête dessus; & c'est en cette posture que je parlerai.

LE CHŒUR.

Notre patience est à bout. Pourquoi ne pas assommer cet homme? ou pourquoi ne pas couvrir toute sa peau d'incisions, ou la changer, de noir livide qu'elle est, en un beau pourpre; comme un tison qui, quand on y a mis le feu; devient tout rouge de noir qu'il étoit?

DICÆOPOLIS.

M'écoutez-vous; ô Akhariens! Écoutez-moi; je vous conjure.

LE CHŒUR.

Non, certes! nous ne t'écouterons pas.

DICÆOPOLIS.

En ce cas, je ne vous persuaderai pas facilement.

LE CHŒUR.

Périffe de male-mort, quiconque t'écouterait!

COMÉDIE.

41.

DICÆOPOLIS.

Agissez-en autrement , Akharniens , mes confrères.

LE CHŒUR.

Sache que nous allons t'exterminer.

DICÆOPOLIS.

Oh ! bien. Je fais ce que j'ai à faire par représailles. Je vais de mon côté tuer ceux de vos amis intimes que j'ai en otages chez moi. Je vais , dis-je , les prendre au collet , & les égorger.

LE CHŒUR.

Oh ! oh ! que vient-il de dire ? Pourquoi menace-t-il ainsi les Akharniens ? Auroit-il quelqu'un de nos enfans enfermés dans sa maison ? car d'où lui viendrait tant d'assurance ?

DICÆOPOLIS *reparaissant avec un sac à charbon.*

Jetez-moi la première pierre , si vous êtes assez osés. Voici un otage sur lequel je m'en vengerai aussi-tôt , en l'égorgeant. Je connoîtrai à cela si vous êtes de vrais Akharniens , & si vos charbons (*) vous sont à cœur.

(*) Akarneis, en grec, selon Aristophane le grammairien, signifie *des charbons*. Aristophane établit donc ici une sorte de cognation entre les charbons & les Akharniens, vu leur dénomination homogène ; ce qui lui donne lieu de considérer

42. LES AKHARNIENS,

LE CHŒUR *tragiquement.*

Ciel ! quel spectacle ! cette vue m'a donné le coup de la mort. Ce sac renferme notre concitoyen. N'achevez pas, je vous en conjure Suspendez le coup que vous alliez porter. Gardez-vous, gardez-vous d'accomplir cet attentat.

DICÆOPOLIS *tragiquement.*

J'ai dit que je l'égorgerois ; je n'écoute plus rien.

LE CHŒUR.

Ne tuez point votre compatriote ; ne fouillez point vos mains innocentes par cette tuerie charbonnière.

DICÆOPOLIS.

Pourquoi aussi, hommes injustes, refusez-vous de m'écouter ?

LE CHŒUR.

Nous allons présentement vous prêter l'attention la plus docile, & vous permettre de dire tout ce qu'il vous plaira en faveur de vos bons amis les Lacédémoniens ; pourvu que vous vous désistiez

ce sac de charbon, comme un enfant d'Akharne, & de parodier à ce sujet une Scène du plus grand tragique, du *Téléphe* d'Euripide ; Tragédie qui n'est point parvenue jusqu'à nous, & qu'Aristophane a parodié encore dans les *Haragucuses*.

du meurtre de ce sac à charbon que nous ne pouvons nous résoudre à exposer à votre courroux.

D I C Æ O P O L I S.

Commencez par jeter au plutôt à terre les pierres que vous aviez dans les plis de vos habits.

L E C H Œ U R.

Vous voilà obéi : & vous , de votre côté , écarterez ce glaive meurtrier.

D I C Æ O P O L I S.

N'avez-vous pas encore quelque pierre cachée sous vos habits ?

L E C H Œ U R.

Nous les avons secoués , & retournés en votre présence. Daignez , en conséquence , retirer ce glaive menaçant.

D I C Æ O P O L I S.

Akharniens , peu s'en est fallu que je ne vous fisse jeter des cris lugubres ; à quoi a-t-il tenu qu'on ne vous vît porter le deuil de vos chers cousins les charbons du Mont Parnasse (*) ? (*à part.*) Et certes ç'eût été bien fait , car l'insolence de mes chers confrères , étoit montée à l'excès. Mais mon sac , de cette affaire-là , a eu une si grande peur ,

(*) Montagne de l'Attique.

44 LES AKHARNIENS,

qu'il s'est lâché par-dessous, en poussier noir comme la liqueur de la sèche. — Pour en revenir aux Akharniens, n'est-il pas révoltant que des hommes soient assez entêtés & assez injustes pour assaillir quelqu'un de pierres sans vouloir s'informer si les raisons qu'il a à dire sont bonnes ou mauvaises. N'importe, j'aime ma vie comme un autre; mais quelque risque qu'elle puisse courir ici, je dirai courageusement tout ce que je pense en faveur des Lacédémoniens. Il n'y a inimitié qui tienne.

LE CHŒUR.

Je suis curieux de savoir ce que Dicæopolis prétendoit nous dire, la tête sur le billot. J'ai impatience d'être au fait de si belles choses. (*à Dicæopolis.*) Vous donc, ne perdez point de tems; apportez ici le billot comme vous vous y êtes engagé; & parlez à vos risques.

DICÆOPOLIS.

Voilà d'une part le billot; & d'autre part le pauvre hère d'Orateur. (*à part.*) Mais quel costume prendrai-je pour dire hardiment ce qu'il convient en faveur de Sparte? la lance & le bouclier? non; quoique j'aye tout à craindre ici, ce costume-là ne vaudroit rien. Je connois l'humeur de nos villageois; je fais qu'on leur plaît au-delà de toute expression, pour peu qu'on les flatte, & qu'on fasse

de grands éloges de la ville, où ils ont droit de suffrage. C'est à quoi ne manquent jamais ces Orateurs impudens, qui n'ont rien de sacré pour parvenir à leur but. Nos villageois, cependant, ne se doutent point que toutes ces flatteries sont autant de pièges, & qu'ils se vendent d'eux-mêmes aux traîtres qui les leurent ainsi. Je connois aussi parfaitement le caractère de ces vieillards-ci. Pourvu qu'ils jugent, & sur-tout qu'ils condamnent; ils sont contents; c'est là leur grande manie. J'ai failli en faire une fâcheuse expérience, l'an passé à l'occasion d'une Comédie. Cléon (*) ne m'intenta-t-il pas un procès devant le Sénat? Quelles calomnies, quels mensonges ne débita-t-il point? Quel bruit infernal ne faisoit-il pas à l'Audience? De combien de malédictions il me couvrit! combien peu il s'en fallut que je ne pérusse dans l'abominable affaire qu'il me suscita!

D'après toutes ces considérations, je crois que le costume le plus prudent que je puisse prendre, est de me déguiser en gueux.

L E C H Œ U R.

En ce cas, que tardes-tu tant? Va-t-en de ma part emprunter la perruque noire, hideuse, hérissée

(* Dicæopolis feint ici comiquement que c'est à lui qu'est arrivé, ce qu'avoit éprouvé Aristophane.

46 LES AKHARNIENS,

du Poète Hiéronyme, & son casque infernal; tu trouveras deffous, toutes les finesſes & les duplicités de Siſiphe, dont tu pourras faire uſage dans ta harangue.

DICÆOPOLIS.

Non, non. Je fais ce que j'ai à faire. Je vais m'adreſſer à Euripide. Garçon! garçon!

SCÈNE III.

DICÆOPOLIS, LE CHŒUR,
CÉPHISOPHON, *valet d'Euripide.*

CÉPHISOPHON.

QUI va là?

DICÆOPOLIS:

Euripide eſt-il chez lui?

CÉPHISOPHON.

Il y eſt, & n'y eſt pas. Je ne fais ſi vous m'entendez.

DICÆOPOLIS.

Comment pourroit-il à la fois y être & n'y être pas?

CÉPHISOPHON.

Rien de plus naturel cependant : *il n'y est point* ; d'autant que son esprit est allé battre la campagne, pour courir après une strophe ; & *il y est*, d'autant que , présentement que je vous parle , sa personne est couchée sur le dos , occupée à faire une Trygôdie (*).

DICÆOPOLIS.

Euripide , ô Poète trois fois heureux ! d'avoir un valet qui s'exprime en termes si choisis & si clairs (**)! Allez , mon garçon , allez m'appeller votre maître.

(*) C'est-à-dire une Tragédie ; le mot dont se sert Aristophane signifie un poème où l'on se barbouille de lie ; comme *Tragédie* signifie un Poème dont un bouc est le prix. Ces deux noms furent long-tems équivalens ; & *Tragédie* , à la longue , prévalut. Il faut convenir que le plus noble des Poèmes , après l'Epopée , n'a jamais eu une dénomination bien noble. Comme au surplus *trygôdie* est une expression assez insolite , il est à croire qu'Aristophane la met à dessein dans la bouche du valet d'un Poète tragique , pour donner à ce valet un vernis de pédantisme. La distinction (j'ai pensé dire le *distinguo*) *il y est* & *il n'y est pas* , est absolument de ce genre de comique. Aristophane par *trygôdie* , veut aussi donner à entendre que les Poèmes d'Euripide sont du *barbouillage* ; & c'est sur cette interprétation que porte le reproche de Dicæopolis.

(**) Ceci porte sur l'expression *trygôdie* , employée par le valet , laquelle exprime un Poème où l'on se barbouille de

48 **LES AKHARNIENS,**
CÉPHISOPHON *gravement.*

La chose ne se peut.

DICÆOPOLIS.

Et moi, je ne prétends pas m'en aller sans lui parler. Ainsi je vais frapper à la porte, & l'enfoncerai plutôt. Euripide ! Euripide ! donnez, je vous prie, audience à Dicæopolis, c'est un personnage gueux, de la Tribu boîteuse (*).



*die ; & qu'Aristophane donne ici à interpréter dans le sens de **barbouillage**.*

(*) Il y avoit une tribu Kholide, ou plutôt un canton de ce nom dans la tribu Ægide. Mais Dicæopolis affecte de prononcer *Khôlides* c'est-à-dire de la Tribu des boiteux, par allusion aux mendians, aux aveugles, & aux boiteux qu'Euripide introduisoit dans ses pièces. Dicæopolis suppose malignement qu'Euripide ouvrira de préférence à cette sorte de gens.

SCÈNE

SCÈNE IV.

EURIPIDE, DICÆOPOLIS,
CÉPHISOPHON.EURIPIDE, *de son lit.***J**E n'ai pas le loisir.

DICÆOPOLIS.

Retournez-vous de mon côté.

EURIPIDE.

Me retourner, soit. Mais descendre, néant.

DICÆOPOLIS.

Euripide!

EURIPIDE.

Eh! bien? qu'avez-vous tant à crier?

DICÆOPOLIS.

Ne sauriez-vous composer une Tragédie aussi bien en vous tenant dressé sur vos jambes, qu'en leur faisant regarder le Ciel? cela doit être indifférent à l'inspiration. (*Euripide ici se dresse en pieds.*) Certes! vous devez avoir vos raisons, pour présenter des boiteux sur la Scène. Eh! dites-moi, je

Tome IV.

D

50 *LES AKHARNIENS,*

vous prie, où avez-vous fait emplette de ce méchant manteau? Ah! je comprends; c'est un vêtement de votre magasin d'habits tragiques. Ce vêtement des plus lugubres, fait honneur à votre invention. J'en reviens à mon dire: vous devez avoir vos raisons quand vous introduisez des boîtes sur la Scène. J'embrasse donc vos genoux, mon cher Euripide, pour vous conjurer de me prêter un habillement de ce genre, bien vieux, & pris d'une de vos plus anciennes Tragédies: j'ai besoin d'un tel costume, ayant à haranguer une nombreuse assemblée que voilà, & qui doit me mettre en pièces, si je ne viens à bout de la persuader.

E U R I P I D E.

Quel habit de gueux voudriez-vous? Celui dans lequel le déplorable Œnée se présenta dans la lice?

D I C Œ O P O L I S.

Non; gardez celui d'Œnée; j'en veux un d'un personnage plus à plaindre encore.

E U R I P I D E.

De Phœnix aveugle?

D I C Œ O P O L I S.

Gardez celui de Phœnix; j'en veux un d'un personnage encore plus malencontreux.

C O M È D I E.

51

E U R I P I D E.

Quels haillons desirez-vous donc ? Ceux de Philoète mendiant ?

D I C Æ O P O L I S.

Non ; mais d'un personnage infiniment plus lamentable.

E U R I P I D E.

Seriez-vous curieux de la dépouille crasseuse de Bellérophon , boiteux ?

D I C Æ O P O L I S.

Non pas de celle de Bellérophon ; mais de celle.... attendez : celle de ce personnage désastreux, qui est tout à la fois boiteux, mendiant & impitoyablement bavard.

E U R I P I D E.

J'y suis , j'y suis : vous voulez parler de Téléphe (*) en Mysie.

(*) Téléphe étoit fils de la belle Augé & d'Hercule. Augé étoit fille d'Aléus, fils d'Aphidas & petit fils d'Arcas qui donna son nom à l'Arcadie. Comme sa mère l'avoit eu d'un commerce clandestin, elle le fit exposer dans une forêt où il fut allaité par une biche sur le mont Parthénus. Augé fut ensuite vendue comme esclave par l'ordre de son propre père. Cette esclave plut tellement à Theutras, Roi de Mysie, qu'il l'épousa ou plutôt qu'il l'adopta pour fille ; du moins la fit-il épouser comme telle à Téléphe qui avoit défendu ses États contre un

Téléphe, oui, précisément : procurez-moi, je vous prie, l'habit déguenillé de ce Héros.

usurpateur ; & par ce moyen, Téléphe, qui ignoroit sa naissance, se trouva épouser sa mère. Augé, qui en qualité de maîtresse d'Hercule, ne vouloit approcher d'aucun mortel, résolut de tuer cet aventurier qu'on lui donnoit pour époux ; & fut détournée de ce meurtre par un prodige. Téléphe de son côté ayant appris l'intention d'Augé, voulut user de représailles & l'égorger. Augé prête à périr sous le glaive de son fils, implora à haute voix Hercule, auteur de la naissance de Téléphe ; ici la mère & le fils se reconnoissent ; & le Héros Myfien en est quitte pour la peur d'un parricide & d'un inceste. D'après ces notions, voici quel je conçois qu'étoit le plan du Téléphe en Myfie, par Euripide :

Pour reconnoître les services de Téléphe, qui l'a vengé d'un usurpateur, Theutras, en mourant, lui donne sa fille Augé en mariage, & les déclare l'un & l'autre ses successeurs au trône. Augé qui dédaigne cet époux aventurier, lui donne la main à l'autel, mais projette de le tuer la nuit, & manque son coup. Téléphe, averti du danger qu'il a courru & qu'il court encore, prend la fuite ; puis, après avoir lié sa partie avec des amis fidèles, il revient dans le palais, déguisé en mendiant boiteux, & résolu de poignarder sa parricide épouse. Au moment qu'il va l'égorger, il la reconnoît pour sa mère. Tel est, comme je suppose, le sujet de *Téléphe en Myfie*.

On voit que ce sujet est très-différent du Téléphe ordinaire, du Téléphe devant Troyes ; en un mot du Téléphe, proprement dit, & tant célébré par les Poètes, pour avoir été blessé & guéri par Achille. Ce sujet-ci fut aussi traité par

Garçon , va lui chercher l'habit déchiré de

Euripide. C'est le Téléphe dont il est question dans la Comédie des Grenouilles. Voici quel devoit être à peu-près le plan de cette autre Tragédie, dont au surplus, le même personnage dont on vient de parler, étoit encore le Héros :

Téléphe est blessé devant Troyes par Achille. L'Oracle prononce qu'il ne peut être guéri que par la lance qui l'a blessé ; & d'autre part que les Grecs ne pourront prendre Troyes si Téléphe ne guérit de sa blessure. Achille qui a juré une haine irréconciliable aux Troyens & aux Alliés de Troyes, refuse constamment de se prêter à la guérison du Héros Mylien, prétextant au surplus, (comme l'observe Apollodore,) qu'il est guerrier & non médecin ; que son fait est de blesser, & non de guérir. Téléphe s'est rendu le suppliant de Clytemnestre, & a touché la compassion de cette Princesse, qui lui conseille (je puisé toujours chez Apollodore) de prendre son fils Oreste au berceau, & de seindre en présence d'Achille, qu'il va poignarder cet enfant, l'espoir du trône d'Argos, si Achille ne jure de le guérir. Agamemnon, Clytemnestre, & tous les Grecs se réunissent en ce moment pour fléchir Achille, à qui Agamemnon a promis la sœur d'Oreste en mariage. Achille vaincu par ces instances & ces considérations, pardonne à Téléphe & le guérit.

Dans le plan que je donne ici de l'un & l'autre Téléphe, j'ai suivi assez exactement les notions qu'on trouve chez Apollodore & les autres Mythologifes, qui, à ce que je présume, ont puisé une partie de ce qu'ils ont dit de Téléphe dans l'une & l'autre Tragédie de ce nom, par Euripide.

Je fais voir dans les *Grenouilles* d'Aristophane, qu'Euripide avoit fait deux Téléphes, puisque celui dont il est question

34 LES AKHARNIENS,

Téléphe ; tu le trouveras (*) au-dessus des haillons de Thyeste, mais au-dessous des guenilles d'Ino.

CÉPHISOPHON.

Voilà ce que vous demandez.

DICÆOPOLIS.

O Jupiter, qui vois & examines tout de là-haut ! souffre que, sous tes auspices, je ne revête pas infructueusement ce costume de l'homme du monde, le plus indigent. Et vous, Euripide, qui m'avez gratifié dans cette demande, mettez le comble à ma reconnoissance, en me donnant aussi tout ce qui accompagne cet accoutrement. Il me faut, par exemple, un bonnet arménien (**) pour mettre sur ma tête.

dans les *Akharniens* est une de ses premières Tragédies, & fort antérieure à la sixième année de la guerre du Peloponèse ; au lieu que le Téléphe des *Grenouilles*, n'étoit pas encore donné, & étoit encore sur le métier, la XXIII^e année de cette même guerre.

(*) Ceci indique l'ordre des pièces d'Euripide : *Ino Téléphe, en Mysie, Thyeste*, &c. ce que n'ont point compris les Critiques.

(**) Cette expression *bonnet arménien*, est moderne en quelque sorte ; mais elle exprime parfaitement le bonnet mysién & asiatique des anciens, avant l'invasion des Arabes, qui lui substituèrent le turban, c'est-à-dire, qui ajoutèrent la bande & le bourlet turque à ce bonnet. Le bonnet phrygien n'est qu'une variante de l'arménien. Une considération à faire

» Car, en ce jour, il me faut être,
 » Sinon tel que je suis, tel que je veux paroître. (*)

Je veux dire qu'il s'agit que les Spectateurs fassent toujours parfaitement qui je suis, mais que ces sots Akhariens, dont le Chœur est composé, ne s'en doutent pas le moins possible; & que la duperie soit portée à tel point de leur part, que pendant tout mon discours, je les montrerai au loigt, sans qu'ils remarquent qu'on les joue.

E U R I P I D E.

Je vous donnerai volontiers tous ces ustensiles, car vous me paroîtez un homme d'un esprit subtil & délié.

D I C Œ O P O L I S.

Les Dieux puissent reconnoître votre courtoisie!
 — Sous ces habits, il me semble que le Génie de Téléphe s'empare de moi. Courage! oh! je crains plus à présent de ne pouvoir pas me taire, que d'être embarrassé comment parler. — Mais j'ai besoin aussi du bâton de mendiant.

sur les chapeaux ou bonnets à rebords, c'est que la mode en ait commencé, non en Asie, mais en Europe, où cependant le soleil est moins à craindre qu'en Asie; il paroît qu'en général le chapeau (*sombrero*) est une invention espagnole.

(*) Ceci est manifestement une parodie, ou pour mieux dire, une citation du *Téléphe en Mysie*, d'Euripide.

EURIPIDE.

Le voilà. Présentement, vous ressemblez si bien à un vrai gueux, que je vous prie instamment de ne plus rôder autour de cette porte.

DICÆOPOLIS.

O mon Génie ! je t'en prends à témoin ; tu vois comme, grace à ce déguisement, dont je me suis avisé, Euripide lui-même me prend pour un vrai gueux, manquant de tout. Rempportons un second triomphe ; malgré cette prévention d'Euripide, persuadons-lui, à force de supplications, de me prêter sa tirelire, qui a servi de dessous de lampe, & qui en conséquence a le bec à demi-brûlé, par la mèche.

EURIPIDE.

Eh ! que veut faire ce malheureux, d'un tel meuble ?

DICÆOPOLIS.

Je fais qu'il n'est d'aucune valeur ; & cependant je désire l'avoir.

EURIPIDE.

Va, tu n'es qu'un misérable. Retire-toi d'ici.

DICÆOPOLIS, *bas.*

La peste t'étouffe ! (*haut.*) Le Ciel vous tienne en joie, vous & Madame (*) votre mère !

(*) Il prépare ici le trait qu'il va lâcher contre cette mère d'Euripide, qui étoit une marchande de choux.

E U R I P I D E.

Retire-toi d'ici , te dis-je !

D I C Æ O P O L I S.

Ah ! vous me donnerez bien encore , par grace , la coupe à lèvres cassée , qui servoit à ce même Téléphe.

E U R I P I D E.

Qu'on la lui donne ; mais qu'il sache qu'il me devient importun.

D I C Æ O P O L I S , *bas.*

Tu ne te doutes pas , par Jupiter ! à quel point toi-même , tu importunes les gens qui ont quelque judiciaire. (*haut.*) O très-suave Euripide ! prêtez-moi seulement encore cette marmite si bien imaginée , où votre Héros démontre aux Spectateurs que pour tout potage , elle ne contient qu'une lavette (*).

E U R I P I D E.

Cet homme à certainement conspiré de me voler ma Tragédie entière. Tiens , voilà cette marmite ; mais va-t-en.

D I C Æ O P O L I S.

Eh ! bien , je m'en vais. Cependant , comment

(*) au texte, *qu'une éponge*, ce qui signifie une lavette dans nos usages,

58 LES AKHARNIENS ;

faire ? j'ai encore besoin d'un accessoire essentiel. O mon cher Euripide ! sachez que je suis un homme mort , enterré , si je n'obtiens de vous cette courtoisie ; je vous le répète : ô mon tant doux Euripide ! si vous ne m'accordez cette grace , vous m'avez vu pour la dernière fois. Il s'agiroit de me donner , par-dessus le marché , cette corbeille de légumes frais cueillis , qui fait un si bel effet dans votre pièce.

E U R I P I D E.

Ce coquin-là a juré ma ruine. Il va réduire ma Tragédie à rien.

D I C Æ O P O L I S.

Me voici , pour le coup , forcé au silence ; & je n'ai plus d'autre parti à prendre que de me retirer. Je vois bien que je suis trop à charge ; & que je ne fais pas me conduire avec assez de circonspection envers les maîtres. Ah ! malheureux ! c'est fait de moi ; car j'ai oublié un article essentiel ; un article d'où dépend tout le succès de l'affaire. Mon très-cher , mon très-doux ami Euripide ; tenez ; je veux périr si je vous demande autre chose par-delà ; efforcez-vous de me procurer quelques-uns des cerchifs , que madame votre mère portoit au marché.

E U R I P I D E.

Je commence à m'appercevoir que ce drôle-là

veut m'injurier. Garçon, mets-le dehors au plus tôt; & ferme ma porte.

DICÆOPOLIS.

O mon courage, comment vas-tu faire? L'article des cercifis t'a manqué tout net; cet article si essentiel dans le combat où tu vas t'engager en faveur des Lacédémoniens. Mets donc au dehors tout ce que tu as de ressort, ô mon esprit! voici le terme de tes travaux. Tu vois, devant toi, la borne. *Mais*, diras-tu, *nous ne sommes pas encore imbus de tout notre Euripide*. Eh! bien? le gros malheur! Laisse-là ton Euripide & ses lamentations. Tiens tête à l'orage, & tire de toi tout ce que ton Génie te suggérera. Ose; va droit sur l'ennemi; voilà une résolution digne de toi.



SCÈNE V.

LE CHŒUR, LE DEMI-CHŒUR,
DICÆOPOLIS.

LE CHŒUR.

QUE feras-tu? Que vas-tu dire. Sais-tu bien que tu es téméraire & insensé de contredire toute la Commune, & de lui donner ainsi ta tête en nantissement?

LE DEMI-CHŒUR.

Cet homme-ci n'est effrayé d'aucun danger; ne vous fatiguez pas inutilement à le moraliser. Son parti est ainsi pris.

DICÆOPOLIS.

Ne me prenez point en haine (*), ô Spectateurs très-chéris, si je viens sous l'habit d'un mendiant haranguer l'honorable assemblée des Athéniens, sur l'état actuel de la République, & si dans

(*) Ici Dicæopolis dépose son rôle en quelque sorte, pour prendre celui d'Aristophane; en sorte que c'est le Poète, & non l'Acteur, qui parle à l'Auditoire dans toute cette tirade, ou, plutôt, c'est à la fois, Dicæopolis, Aristophane & Téléphe qui parlent.

cette vue je chauffe ici le cothurne tragique ; car c'est le fait de la Tragédie d'enseigner aux hommes ce qui est juste. J'ai donc des choses infiniment graves à vous dire, mais qui d'ailleurs sont strictement équitables. Je ne crains plus ici le calomniateur Cléon. Il ne peut en cette occasion m'accuser de parler mal de cette Ville en présence des étrangers. Nous sommes ici entre nous, puisque nous sommes dans l'époque des Dionysiales, tems où Athènes n'est point importunée de gens du dehors ; où nous ne recevons point de tributs, ni de troupes auxiliaires de la part de nos confédérés. En un mot, nous sommes tous ici Citoyens, & absolument purgés d'étrangers, car je compte pour Citoyens & pour mes compatriotes, les habitans de nos bourgades. C'est pourquoi je vous parlerai avec toute franchise.

D'abord, Messieurs, je déclare que je hais les Lacédémoniens ; je les hais, dis-je ; & je prie chaque jour Neptune, cette Divinité terrible, qui ébranle de son trident le promontoire de Tænare, de renverser de fond en comble la cité de Sparte ; car je suis aussi du nombre de ceux à qui les vignes ont été coupées. Mais, (car je veux vous parler comme à mes bons compatriotes & à des gens sages) pourquoi s'en prendre uniquement aux Lacédémoniens, de tous ces maux ? *A qui donc ?* direz-vous, *à notre Ville ?* Non, Messieurs, non,

remarquez bien que ce n'est point la République que j'inculpe , mais certaines gens de très-mauvaise note, gens pervers, sans honneur , & de la classe la plus vile, voilà ceux par qui tous les troubles ont commencé. Ils ont accusé ceux de Mégare de leur avoir retenu quelques misérables manteaux. On les a cru trop légèrement. De ce moment le moindre concombre , le moindre petit cochon de lait, le moindre lévreau, la moindre gouffe d'ail, ou la moindre poignée de sel, dont un villageois étoit trouvé saisi en route; tout cela étoit aussi-tôt réputé Mégarien; confisqué & vendu comme tel. Ce ne sont encore là que des vétilles : voyons si ce qui suit méritoit plus de considération. Des jeunes gens d'Athènes, vont à Mégare, y font la débauche, & dans les vapeurs du vin enlèvent furtivement la courtisane Simætha. Les Mégariens, outrés de dépit, usent de représailles, & enlèvent, à leur tour, deux courtisanes d'Aspasie. Voilà donc comme a commencé la guerre. Voilà tous les Grecs en armes pour trois filles de joie. Voilà Périclès l'Olympien, tonnant, fulgurant, troublant & renversant toute la Grèce. Le voilà portant ses décrets, qu'on croiroit avoir été composés dans l'ivresse d'un festin; décrets par lesquels il est interdit aux Mégariens de rester dans aucune partie du territoire de l'Attique, ni dans les marchés publics, ni sur terre, ni sur mer, ni dans les isles,

si dans le continent. Une telle disposition ne tarda point à mettre la famine dans Mégare. Ces pauvres gens réduits aux abois supplièrent les Lacédémoniens de faire en sorte d'obtenir de nous la révocation d'un décret aussi rigoureux, auquel trois femmes de débauche avoient donné lieu. Les Lacédémoniens veulent intercéder pour Mégare, & nous font des prières instantes & récidivées. Nous refusons de les entendre. Delà la levée de boucliers, & nous voilà en guerre avec Lacédémone. J'entends d'ici quelqu'un qui me répond : *Lacédémone a eu tort ; elle ne devoit pas nous déclarer la guerre.* D'accord ; mais je prie ce quelqu'un de vouloir bien me dire ce que Lacédémone devoit faire en pareil cas. Je voudrois bien savoir ce que vous feriez vous, Messieurs, étant en pleine paix ; si quelqu'un venoit vous dire qu'un Lacédémonien, après avoir enlevé un petit chien-bichon de l'Isle-de-Serpho, s'est sauvé sur une barque ; & que forcé de le rendre, le petit chien s'est trouvé mort. Resteriez-vous tranquilles chez vous à cette désastreuse nouvelle ? ou bien, tout ne seroit-il pas en combustion ? Ah ! certes ! aussi-tôt, vous mettriez en mer trente galères. La ville seroit en un instant couverte de gens d'armes. Tous les quartiers retentiroient de plaintes contre le commissaire ordonnateur des galères. On verroit à chaque coin de rue des recruteurs ; par-tout le Palladium doré

64 . LES AKHARNIENS,

feroit arboré. Le portique auroit peine à contenir les munitions de vivres, les attaches de navires, les courroies, les tonneaux, leurs acheteurs, leurs vendeurs, les olives, les oignons, les bottes d'ail; & au travers de tout cela, une étrange confusion de filets, de guirlandes; de flûtes sardiennes; de nerfs de bœuf. D'autre part, le port regorgeroit de rameurs occupés à faire mouvoir la rame; de grands clous transportés avec un bruit de ferrailles, capables d'affourdir; & l'on verroit entre deux eaux d'autres rameurs, non moins alertes, qui se sauroient de leur poste, pour aller se vendre à l'ennemi. On entendroit de toute part le cri de guerre nautique, les sifflets nautiques, les chançons nautiques, le sifflet nautique. Voilà, certes! ce que ne feroit point Téléphe, qui a l'honneur de vous parler; mais ce qu'à coup sûr vous feriez vous, Messieurs; car votre conduite est celle de gens qui n'ont pas le sens commun.

LA MOITIÉ DU CHŒUR.

Comment, pervers! comment, scélérat! un misérable mendiant comme toi oser nous injurier de la sorte!

L'AUTRE MOITIÉ DU CHŒUR.

Ce qu'il y a de plus affligeant pour nous, c'est qu'il dit l'exacte vérité, & que, de tout son discours, il n'y a pas une syllabe à révoquer en doute.

La

La première MOITIÉ DU CHŒUR.

Eh! quoi? ne tient-il donc qu'à cela? Et parce qu'une chose est vraie, est-on en droit de la dire? Mais je vais faire en sorte qu'il n'ait pas lieu de s'applaudir d'avoir été si véridique.

La seconde MOITIÉ DU CHŒUR.

Qu'allez-vous faire? Arrêtez-vous. Si vous tuez ainsi cet homme, contre toute justice, vous périrez désastreusement.

(Ici la moitié du Chœur empêche l'autre de massacrer Dicaopolis.)

La première MOITIÉ DU CHŒUR.

Qu'est-ceci? on nous arrête! on nous tient par le milieu du corps! A nous, Lamakhus! au secours, guerrier au casque éclattant, au bouclier à tête de gorgone! A nous, cher Lamakhus, viens secourir ceux de ta Tribu. Personne ne viendra-t-il à notre aide, soit centurion, soit conducteur de bandes, soit ingénieur de place.



SCÈNE VI.

DICÆOPOLIS, LE CHŒUR,
L A M A K H U S.

L A M A K H U S.

Qui fait entendre ces clameurs guerrières? Où faut-il porter du secours? Où faut-il porter le tumulte. Qui de vous à fait sortir ma gorgone de son étui.

D I C Æ O P O L I S.

O Lamakhus! grand Héros de garnison, & dont l'aigrette n'a pas sa pareille!

L E C H Œ U R.

O Lamakhus! il faut vous dire que cet homme-ci a l'effronterie d'injurier toute la République par ses propos.

L A M A K H U S.

Qui? ce mendiant? (*à Dicæopolis.*) Parle; est-ce toi qui as eu cette audace?

D I C Æ O P O L I S.

O Lamakhus! excusez un mendiant, si par malheur il lui est échappé quelque sottise.

COMÉDIE. 67

L A M A K H U S.

Qu'as tu dit? je veux le savoir. Ne parleras-tu pas?

D I C Æ O P O L I S.

Je n'oserois. L'aspect terrible de votre armure me donne des vertiges. Eloignez, de grace, quelque peu de moi cette effroyable appareil.

L A M A K H U S.

Voilà ma gorgone de côté.

D I C Æ O P O L I S.

Éloignez aussi ce casque effrayant, je vous supplie.

L A M A K H U S.

Le voilà aussi de côté.

D I C Æ O P O L I S.

Présentement, ôtez une des plumes du panache.

L A M A K H U S.

Voilà la plume que tu as demandée.

D I C Æ O P O L I S.

Bon. Actuellement tenez-moi bien la tête; & passez-moi cette plume bien avant dans le gosier, pour soulager le mal de cœur que me donne en général la vue des plumes & des plumassons.

E ij

68 *LES AKHARNIENS,*

L A M A K H U S.

Quoi? triple pendart, tu vomirois sur mon panache!

D I C Æ O P O L I S.

Dites-moi, je vous prie, quelle sorte de plume est-ce là?

L A M A K H U S.

Belle demande! c'est la plume d'un oiseau.

D I C Æ O P O L I S.

J'entends, j'entends; d'un oiseau présomptueux & tout bouffi d'un sot orgueil.

L A M A K H U S.

Insolent! tu périras.

D I C Æ O P O L I S.

Je n'en crois rien, Lamakhus; & cette menace passe tes forces. Il y a à parier que tu as cru parler à quelque Eunuque. Rends-moi tel, si tu l'oses. Te voilà parfaitement bien équipé pour cela.

L A M A K H U S.

Un mendiant parler ainsi à un Général!

D I C Æ O P O L I S.

Es-tu bien sûr que je sois un mendiant?

L A M A K H U S.

Eh ! qui donc est-tu ?

D I C Œ O P O L I S.

Qui?... un bon Citoyen , qui n'a point été fait Général à la hâte , mais qui , à faire la guerre , est devenu un bon Centurion ; au lieu que toi , ce n'est pas en faisant la guerre que tu es devenu Général ; c'est ton argent qui t'a fait tel.

L A M A K H U S.

N'ai-je pas été élu Général , à la pluralité des voix ?

D I C Œ O P O L I S.

Deux ou trois voix de coucou (*), je pense , ont opéré cette belle élection. Voilà , précisément , ce qui me révolte ; voilà pourquoi j'ai fait un traité de paix avec les Lacédémoniens ; car j'étois las de voir des hommes à cheveux blancs garder leur rang dans le combat ; & de jeunes fréléquets , tels que toi , tourner le dos à l'ennemi ; ou d'autres de la même trempe , des (**) Tifameno-Phænippes , des

(*) C'est-à-dire des voix nulles , ou qui ne devoient point compter ; le coucou n'ayant qu'un cri monotone , qui ne sauroit passer pour un chant.

(**) Aristophane accouple ici deux noms ensemble , & de deux n'en fait qu'un , pour témoigner son extrême mépris pour ceux dont il parle , comme s'il regrettoit de les nommer chacun à part.

70 LES AKHARNIENS,

Panurg'Ipparchides, aller en qualité d'Ambassadeurs en Thrace, sur le pied de trois drackhmes par jour; ou des Géréto-Théodores, des Diomée-Alazons, aller les uns vers Kharès (*), les autres dans la Khaonie; les autres à Camarine & à la ville des Ris (**); guerriers bien faits, certes! pour apprêter par-tout à rire.

L A M A K H U S.

Parler ainsi de gens qui ont été élus Généraux !

D I C Æ O P O L I S.

C'est qu'il n'y avoit nulle nécessité de faire un tel choix. Pourquoi n'a-t-on pas élu des Généraux parmi vous autres, mes amis? N'avez-vous pas bravement porté les armes sur terre & sur mer? Pourquoi donc l'élection n'est-elle tombée sur aucun de vous? J'apperçois-là le vieux Mariladès; il faut que je lui demande si vu son âge & son expérience on l'a chargé de quelque ambassade. Il fait signe que non. Cependant c'est un homme brave & prudent. Mais vous Dracylle, vous Ephoride, vous Prinide, avez-vous été envoyés à Ecbatane, ou en Chaonie? Nul de vous. Oh bien, Cæsyras & Lamakhus que voici, ont eu cet avan-

(*) Chef de quelque Etat grec, à ce que je présume.

(**) En grec *gela*. Or *gelós* en grec signifie *le rire*. *Gela* & *Camarina*, sont deux villes de Sicile.

tage ; jeunes gens perdus de débauche & de dettes ; à charge ci-devant à leurs propres amis : & de la rencontre desquels on se détournoit avec le même soin qu'on évite ceux qui le soir jettent de l'eau dans la rue.

L A M A K H U S.

O Cité républicaine ! souffrirons-nous long-tems de tels opprobres ?

D I C Æ O P O L I S.

Le moyen que nos opprobres finissent , c'est qu'on ne nous donne plus un Lamachus pour Général.

L A M A K H U S.

Je vais me venger de ces injures sur les Péloponésiens. Je ne veux faire quartier à aucun d'eux. Ils me trouveront par-tout aux premiers rangs , soit de la flotte , soit de l'armée de terre , toujours le glaive levé sur eux : & le mal que je ne leur ferai pas , c'est que je ne le pourrai.

D I C Æ O P O L I S.

Et moi , en vertu de mon traité ; je déclare & vais faire proclamer , qu'il est permis à tous les Péloponésiens , Béotiens & Mégariens , de vendre & d'acheter sur ma terre , tout ce qu'ils jugeront à propos. Et j'entends que Lamachus seul n'ait aucune part aux avantages de la trêve.

L E C H Œ U R.

Cet homme est persuasif ; & il va infailliblement par son exemple , faire incliner les esprits à la paix. Actuellement donc que nous n'avons presque plus rien à faire ici en qualité de vieillards. Akhariens , nous allons un instant quitter ce costume de vieillards , & raisonner quelque peu en vers anapestes avec l'honorable assemblée.

Depuis , Messieurs , que le docteur Aristophane vous donne des conseils par la bouche du Chœur enluminé de lie , personne de nous ne s'est encore avancé sur la Scène , pour vous entretenir du mérite de ce Poète. Cependant il n'a pas manqué d'ennemis ardens à le calomnier auprès des Athéniens , peuple toujours précipité dans ses décisions. On lui a reproché d'injurier cette Ville , & de blâmer la Nation. Athéniens instables , il convient de repousser cette inculpation. Le Poète oppose à ses détracteurs qu'il a mérité votre estime & les plus grandes récompenses , en vous avertissant de ne point vous laisser leurrer par les promesses des étrangers. Autrefois combien les Envoyés des autres Villes ne vous amusoient-ils pas par de vains complimens ; vous qualifiant dans leur harangue d'*Athéniens couronnés de violettes* ? Cette louange si fade , prenoit si bien chez vous , qu'on vous voyoit , à cause de ces *couronnes de violettes* , vous rengorger , & vous tenir assis , plus roides de

moitié que de coutume. Un autre qui cherchoit pareillement à vous charouiller , appella votre Ville la *féconde Athènes*. Combien cette *fécondité* fut accueillie ! combien de barils d'anchois en furent l'honorable récompense ! Il n'en est pas ainsi , ô Athéniens ! de l'Auteur de la Pièce actuelle. Il s'est de tout tems montré passionné pour vos intérêts ; il vous a toujours été utile & profitable par les avis vraiment libres qu'il vous a donnés pour le maintien de l'administration républicaine. Aussi les Députés des Villes tributaires , rémoignent leur curiosité pour voir le Poète insigne , qui ose au péril de sa vie , vous donner des conseils salutaires. Sa renommée à cet égard , est allée si loin , que le Roi de Perse lui-même , en questionnant les Ambassadeurs de Sparte , après leur avoir demandé quel peuple parmi les Grecs avoit la meilleure marine , passa tout-à-coup à notre Poète , & demanda quel étoit le sujet actuel de ses Comédies satyriques ; ajoutant que ses sarcasmes avoient rendu les Athéniens meilleurs ; & que s'ils suivoient ses conseils , ils triompheroient de tous leurs ennemis. C'est pourquoi aujourd'hui les Lacédémoniens , en vous faisant parler de paix , demandent pour premier article qu'on leur rende *Ægine* , non qu'ils croient cette Isle fort importante , mais parce qu'ils en prendroient occasion de vous enlever Aristophane & de le réclamer comme leur sujet ,

74 LES AKHARNIENS,

parce qu'il est né dans cette Isle. Ne souffrez point ; ô Athéniens ! qu'on vous prive de celui qui vous conseille si bien par la bouche de ses Acteurs. Il nous charge de vous dire qu'il a encore nombre d'avis utiles à vous donner , qui vous mettront à portée d'être heureux & florissans. Il ne vous flattera point ; il ne vous trompera point ; il n'achètera aucun de vos suffrages ; il ne vous bercera point ; il ne vous louera point ; mais vous donnera toujours intrépidement le conseil le meilleur. Que Cléon , dit-il , joue de son reste ; qu'il machine encore contre moi quelque inculpation infernale. J'ai pour moi l'honneur & l'intégrité. Le droit accompagnera toujours ma cause ; & l'on ne me verra jamais mollir pour les intérêts de la République , comme ce lâche & infâme débauché.

(Ici le Chœur reprend le costume de Vieillards Akhariens.)

INVOCATION A LA MUSE AKHARNIENNE.

Accours, Muse Akharienne , Déesse sonore, toujours animée d'une force combusive , accours sous la forme d'une flammèche qui se détache d'une braise ardente par l'action du soufflet, tandis que les uns font griller des anchois en versant dessus du vin de Thafos , & que d'autres pilent des amandes pour les gâteaux. Accours de la sorte, ô Muse dont le chant flatte d'autant plus mon oreille, qu'il est plus

dur & plus perçant. Muse charbonnière, ne te refuse point aux vœux & à l'invocation des Citoyens d'Akharne.

Une MOITIÉ DU CHŒUR *aux Spectateurs.*

Messieurs , vous voyez que nous sommes des vieillards accablés sous le poids des ans. Nous avons fort à nous plaindre des procédés de cette Ville envers nous. Car au lieu d'être dignement récompensés de la valeur que nous avons montrée dans le dernier combat naval , nous nous voyons exposés à des outrages infiniment durs à digérer. En effet , Messieurs , vous souffrez qu'à notre âge , nous soyons cités en justice par des jeunes gens ; pour nous voir là , bafoués & confondus par le caquet d'Orateurs sans barbe ; en un mot , pour y jouer le rôle de gens déjà neutres , nuls , & disparus du monde ; dont Neptune n'est plus le Dieu tutélaire , & à qui il ne reste plus d'autre appui que leur bâton. Nous nous sommes donc présentés à l'audience ainsi que l'ordonnoit la sommation. Nous y sommes venus , non sans murmurer entre nos dents , non sans gémir de chercher en vain au Barreau , quelque ombre de justice. A peine avons-nous comparus , que nous avons vu un jeune étourdi s'empresse de prendre la parole avant nous , parler avec volubilité ; ensuite élever la voix insolemment ; nous apostropher avec outrage ; nous traiter de cigales , à qui ,

comme au vieux Titon, il ne reste plus que la voix ; & lors que nous voulions parler, nous affaillir de sarcasmes, nous troubler & nous couvrir de confusion. Qu'est-il arrivé ? nous n'avons plus desserré les levres ; & nous avons laissé gain de cause au demandeur. Nos amis nous ont rencontrés pleurans & sanglottans. Nous leur avons dit : *nous avons cru faire une bonne emplette en nous mariant ; mais nous avons acheté notre biere (*) : nos enfans nous mettent à l'amende.*

La seconde MOITIÉ DU CHŒUR.

Un Vieillard à qui sa tête chauve a du donner de l'expérience & de la prudence ; qui a vu souvent la Clépsydre s'écouler ; & qui a souvent lavé au bain la sueur provenant de son travail ; en un mot, qui s'est toujours conduit virilement, doit se faire une raison sûr ces contrariétés, & prendre le dessus. Sa consolation, quand les jeunes gens le méprisent, est de se rappeler les lauriers pleins de gloire qu'il a remportés à Marathon. Mais quoi ? nous-même dans l'époque de cette grande victoire, n'insultions-nous pas à ceux d'un âge avancé ? On

(*) C'est-à-dire : cette génération-ci nous insulte, nous chasse & nous maltraite : nous avons mal fait de prendre femme ; & d'acheter ainsi ce qui avance la fin de nos jours, en donnant la vie à une génération qui nous amende, & nous enterre.

nous rend la pareille aujourd'hui. Nous sommes devenus des êtres tout passifs. De jeunes vauriens nous chassent , & nous insultent à notre tour. Quel est le Marphas (*) d'entre vous , qui a de quoi terrasser cette objection ?

La première MOITIÉ DU CHŒUR.

Ainsi donc , on trouvera juste que Thucycide , courbé par l'âge , aille mourir dans les déserts Scythiques ; banni de cette contrée par les menées de Céphifodème , cet Orateur dont l'éloquence n'est qu'un vain babil ! Certes ! la compassion nous a pris & nous n'avons pu retenir nos larmes , lorsque nous avons vu un Licteur brutal chasser hors des murs , un vieillard respectable , qui , par Cérés ! quand il étoit encore le Thucydide que nous avons connu , auroit peu s'en faut tenu tête à tout ce que l'Akhaïe a de gens robustes ; tout au moins , auroit-il sans contredit , à lui seul , & du premier abord , terrassé dix des plus forts lutteurs. Il eût couvert de sa voix celle de trois mille Archers ; & il eut à lui seul défié & défait à l'arc & à la fleche , cette légion de cousins & de collatéraux , qui se sont joints à ses ennemis pour hâter sa perte. O Athéniens ! s'il est dit que , parmi vous , la vieillesse ne pourra dormir tranquille ;

(*) Comme qui diroit le Milon , l'athlète invincible. C'est une expression figurée.

78 *LES AKHARNIENS,*

portez du moins un Décret équitable , qui assemble & assortisse les âges : qu'un vieillard édenté soit défendu par un Avocat à cheveux blancs ; & que tout jeune homme (à la bonne heure) choisisse un Avocat imberbe & prostitué, tel, par exemple, que le fils de Clinias. Il seroit bon même d'en faire une loi expresse & de rigueur ; & de condamner à l'amende , quiconque s'en écarteroit ; afin que désormais les âges fussent assortis ; vieillards avec vieillards , jeunes gens avec jeunes gens.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DICÆOPOLIS *seul.*

Voici ma (*) *place du marché*. Cette borne en fixe les limites. Dans cet espace réglé, tout Péloponésien, Mégarien & Béotien, peut venir faire le négoce, & me vendre ou acheter de moi ce qu'il leur plaira; tous sans exception... excepté, cependant, Lamachus. Voici trois Préfets des grains, qui ont été légitimement élus au sort; & que je confie à la police du marché. Et voici des fouets

(*) Dicæopolis tranche ici de l'Etat souverain; il établit une place de marché devant sa maison; il fixe les limites du pays de la Trêve, qui ne s'étend pourtant pas plus loin que l'enceinte de sa maison, & que quelques pieds à l'entour. Il y établit trois Elus, c'est-à-dire trois Echevins, Préfets des grains, pour le maintien de l'ordre public. Il y établit même un poteau ou une colonne, où se voit le tableau du traité respectif entre lui, & les Puissances étrangères, &c. Il faut se prêter à toutes ces fictions comiques, & exagératives.

80 LES AKHARNIENS,

munis de bonnes lanières, & que m'a fourni l'inspecteur des ladres (*) : ces fouets serviront à interdire le marché aux délateurs, & à tout étranger (**) venu des rives du Phase. Mais la colonne au pied de laquelle j'ai contracté avec les Lacédémoniens, est mal placée en cet endroit : il faut que je la place plus en vue des passans, à l'entrée même de la foire que j'établis.



(*) C'est-à-dire : voici des fouets, de l'espèce de ceux avec lesquels on écarte les lépreux de l'entrée de la ville. Consultez d'autres interprétations de ce passage chez les Scholiastes. Nous nous sommes arrêté à la plus vraisemblable, c'est-à-dire à la plus satyrique ; car il est juste de prêter cette intention à Aristophane ; & ce qui suit, paroît indiquer expressément cette intention ; c'est-à-dire que le Poète paroît affecter d'établir une comparaison entre les lépreux qu'on écarte de l'entrée des villes, & ceux à qui il interdit l'entrée de son marché.

(**) Aristophane paroît noter ici les esclaves, qui venoient d'être reçus citoyens, contre son vœu.

SCÈNE

SCÈNE II.

UN MÉGARIEN, DES PETITES
FILLES.

LE MÉGARIEN.

VOICI donc enfin un marché ouvert dans l'Attique. Je vous salue, ô marché tant désiré des Mégariens ! je veux périr si je n'ai attendu après vous, comme l'enfant qui tette attend après sa nourrice. — O mes filles ! ô mes chères petites ! venez que je vous partage à chacune le reste de notre gâteau. Mais où donc est-il ? hélas ! il n'en reste plus. Écoutez, mes pauvrettes ; écoutez bien ceci des oreilles de votre tête, & de celles de vos petits boyaux. Voulez-vous être vendues ou mourir de faim ?

LES PETITES FILLES.

Vendez-nous, papa ; vendez-nous.

LE MÉGARIEN.

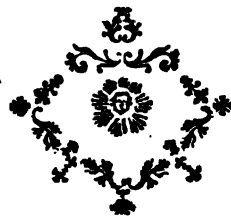
C'est bien mon dessein. Mais qui seroit assez dupe pour vous acheter, mes filles, & mettre ainsi la famine chez lui ? J'ai donc imaginé un stratagème vraiment Mégarien ; j'étais vous déguiser en petits

Tome IV.

F

82 *LES AKHARNIENS,*

cochons de lait, & vous vendre en cette qualité. Allons, donnez-moi vos petites mainortes, que je les gante en forme de pieds fourchus. Il n'y a, ma foi, personne qui ne vous prit pour de petits cochons d'excellente race. Je vous avertis pour la seconde fois, Mesdemoiselles, que, s'il faut que je vous ramène à Mégare, vous y mourrez de faim. Coëffez-vous donc promptement de ces jolis petits coqueluchons à grouin; fourrez-vous avec cet accoutrement dans mon sac; & grognez le plus fort que vous pourrez, comme font les petits porcs de la foire des mystères. Je vais chercher Dicæopolis, & voir s'il est d'humeur à m'acheter mes petits cochons. Dicæopolis! Où est Dicæopolis? Argent de mes petits cochons.



SCÈNE III.

DICÆOPOLIS, les Acteurs précédens.

DICÆOPOLIS.

QUE veut ce Mégarien ?

LE MÉGARIEN.

Je viens négocier à votre foire.

DICÆOPOLIS.

Comment se porte-t-on à Mégare ?

LE MÉGARIEN.

Nous faisons grand feu, & puis c'est tout; car nous mourons de faim auprès.

DICÆOPOLIS.

Par Jupiter ! si vous avez si bon feu, il y a moyen avec cela de vous bien réjouir; faites venir un joueur de flûte; & dansez au tour du foyer. Voilà donc, selon vous, tout ce que font les Mégariens ?

LE MÉGARIEN.

Ils en sont logés là; si ce n'est qu'au moment où je suis parti pour me mettre en route, on venoit d'assembler le Conseil, dont le résultat a été que

F ij

84 LES AKHARNIENS,

ce que nous avons de mieux à faire , c'étoit d'aller nous pendre , ou jeter à l'eau.

DICÆOPOLIS.

C'est en effet un moyen très-court de se délivrer de tous maux.

LE MÉGARIEN.

D'accord ; c'est un moyen extrême ; mais quel autre remède ?

DICÆOPOLIS.

Combien le bled se vend-t-il à Mégare ?

LE MÉGARIEN.

Quand il en passe , on se met à genoux devant , comme devant une relique.

DICÆOPOLIS.

Je vois que vous êtes plus chargés de *dicæons mégariens* que d'autres denrées.

LE MÉGARIEN.

C'est que c'est la seule sur laquelle vous n'avez pas mis la main.

DICÆOPOLIS.

Vous n'auriez point d'ail ?

LE MÉGARIEN.

Eh ! comment en aurions-nous ? Toutes les fois , Messieurs les Athéniens , que vous faites une irrup-

C O M É D I E. 85

tion sur nos terres, votre premier soin n'est-il pas de fouiller la superficie du sol pour en enlever toutes les têtes d'ail qui s'y pourroient trouver; plus dangereux pour nos poragers, que les loirs & les mulots?

D I C Æ O P O L I S.

Quelle sorte de marchandise avez-vous donc là?

L E M É G A R I E N.

Ce sont de jolies petites porcelettes, dignes d'être vendues à la foire des mystères.

D I C Æ O P O L I S.

Vous les dites telles. C'est à merveilles; mais montrez-les moi.

L E M É G A R I E N.

Elles sont magnifiques; sur ma parole. Soulevez un peu celle-là; voyez comme elle a le corps dodu, & la coine graffouillette.

D I C Æ O P O L I S.

Oh! qu'est ceci?

L E M É G A R I E N.

Je vous la donne pour jeune truyette.

D I C Æ O P O L I S.

De quel pays telle truyette vient-elle?

86 *LES AKHARNIENS,*
LE MÉGARIEN.

Celle-ci est de Mégare. — Comment? vous avez l'air de douter que ce soit une truquette?

DICÆOPOLIS.

Il me semble autrement.

LE MÉGARIEN.

Quelle injure vous me faites! Mais voyez l'incrédulité! Dire que ceci n'est pas fine porcelette! Eh! bien, osez parier contre moi, & mettez sur jeu un minor de sel broyé avec du thim, comme quoi ceci n'est pas fine porcelette, & n'a pas en cette qualité toutes les conditions requises par les réglemens des porchers.

DICÆOPOLIS.

Vraie porcelette domestique?

LE MÉGARIEN.

Oui, par Dioclès (*)! & de race élevée dans ma propre maison. Que comptiez-vous donc que je vous proposois d'acheter? — Seriez-vous par hasard curieux de les entendre grogner?

DICÆOPOLIS.

Oui, certes!

(*) Héros, demi-Dieu, & Génie tutélaire des Mégariens.

LE MÉGARIEN.

Allons; petite race de porc, faites entendre votre joli petit grognement. (*à part à ses filles.*) N'allez pas, au lieu de grogner, vous aviser de parler, petites malheureuses, sans quoi je vous ramène à la maison.

LES PETITES FILLES.

Coï! coï!

LE MÉGARIEN.

Eh! bien? vous ai-je trompé?

DICÆOPOLIS.

C'est bien la voix d'une truyette de quelques mois: mais l'oreille que je tiens-là indiquerait une truye de cinq ans pour le moins.

LE MÉGARIEN.

C'est bon signe, sur ma parole; c'est marque qu'avant peu elle sera aussi grande que sa mère.

DICÆOPOLIS.

Oui, mais, elle ne vaudra rien en sacrifice.

LE MÉGARIEN.

Eh! pour quelle raison, je vous prie?

DICÆOPOLIS.

Il lui manque encore bien des choses.

8 *LES AKHARNIENS ;*

LE MÉGARIEN.

C'est qu'elle est encore toute jeune. Mais laissez faire; avec le tems, elle aura tout ce qu'il lui faut. Elevez-la, je vous conseille, & vantez-vous d'avoir fait une magnifique emplette.

DICÆOPOLIS.

Et cette autre? est-ce la sœur cadette de celle-ci?

LE MÉGARIEN.

Sœurs de père & de mère. Mais quand toutes deux seront en âge, l'aînée sera excellente à sacrifier à Vénus.

DICÆOPOLIS.

Je ne croyois pas que ce fût l'usage de sacrifier à Vénus, une truie.

LE MÉGARIEN.

Que dites-vous là? Je vous apprends donc, moi, que Vénus est même, entre toutes les Déeses, la seule qui s'honore d'un tel sacrifice, & qui y prenne plaisir.

DICÆOPOLIS.

Mangent-elles sans mère?

LE MÉGARIEN.

Sans mère, ni père; par Neptune!

COMÉDIE.

89

DICÆOPOLIS.

Que mangent-elles ?

LE MÉGARIEN.

De tout ce qu'il vous plaira. Mais interrogez-les vous-même sur leurs goûts.

DICÆOPOLIS.

Petites , petites. . . .

LES PETITES FILLES.

Coî ! coî !

DICÆOPOLIS.

Mangez-vous des poix chiches ?

LES PETITES FILLES.

Coî ! coî !

DICÆOPOLIS.

Mangeriez-vous bien des bonnes figues de Philalécé (*) ?

LES PETITES FILLES.

Coî ! coî !

(*) Canton renommé pour les figues , au territoire de Mégare , selon certains Critiques. Mais voyez les Scholiastes, pour le sens caché & peu décent que tout ceci présente, selon eux.

90 *LES AKHARNIENS ;*

DICÆOPOLIS :

Comme elles ont crié , cette fois-ci , distinctement ! O hé ! à moi , quelqu'un . Qu'on apporte à ces petits cochons le panier aux figes . Je veux voir si elles ont bon appétit . Grands Dieux ! comme elles font craquer leurs mandibules ! ô grand Hercule ! de quel pays sont ces porcelettes-ci ? Quelle voracité !... Mais , mais , il n'est pas concevable qu'elles aient déjà avalé tout ce qu'il y avoit de figes dans la corbeille .

LE MÉGARIEN .

C'est que j'en ai aussi mangé ma part .

DICÆOPOLIS .

Voilà un petit bétail tout-à-fait gentil , privé , & facétieux . — Combien voulez-vous me vendre ces deux petites bestioles ?

LE MÉGARIEN .

Je vous céderai l'une pour une botte d'ail ; & l'autre pour un demi-boisseau de sel . Voyez si le marché vous convient .

DICÆOPOLIS .

J'y consens . Restez-là un instant .

LE MÉGARIEN .

O , par Mercure Trafiquant ! plut au Ciel qu'on voulût m'acheter , à pareil prix , ma mère & ma femme !

SCÈNE IV.

LE MÉGARIEN, UN DÉLATEUR,
DICÆOPOLIS.

LE DÉLATEUR.

QUI es-tu ?

LE MÉGARIEN.

Un marchand de Porcs, de Mégare.

LE DÉLATEUR.

Viens ; que je te défère à la Commune, toi & tes porcs, comme ennemis de la République.

LE MÉGARIEN.

Quoi ? on recommence déjà les saisies ! je pensois être à la fin de mes misères.

LE DÉLATEUR.

Je t'y prens, à mégariser (*). Lâcheras-tu ce sac ?

LE MÉGARIEN.

Dicæopolis ! à moi, Dicæopolis ! je suis saisi.

(*) Expression forgée par Aristophane, pour dire faire le trafic de Mégarien à Athènes; ce qui étoit interdit par le Décret.

92 *LES AKHARNIENS;*

DICÆOPOLIS.

Par qui? par cet insigne Sycophante? A moi, Préfets du marché: Pourquoi avez-vous laissé entrer ici ces canailles de Délateurs. Et toi, maraud, où est ton passe-port signé de moi ou de mes alliés, pour t'introduire ici?

LE DÉLATEUR.

Quoi? je n'ai pas droit de déferer les ennemis?

DICÆOPOLIS.

Tu seras durement amendé, si tu ne vas exercer ta noble fonction ailleurs.

LE MÉGARIEN.

Vous avez donc des délateurs, vous autres Athéniens? C'est un grand fléau que vous avez là dans votre République. Nous ne connoissons point cette étrange maladie, à Mégare.

DICÆOPOLIS.

Consolez-vous, bon Mégarien; & emportez, sans nul empêchement, ce que vous m'avez demandé pour le prix de votre marchandise; & le Ciel vous tienne en joie. (*au Délateur.*) A l'égard des Sycophantes, nous vous apprendrons qu'on n'en souffre point sur ce terrain-ci.

LE DÉLATEUR *fuyant à la vue des Valets armés de fouets , qui viennent pour le chasser , & pour emporter le sac.*

Je vois bien que mon talent d'espion & de délateur , m'attireroit aujourd'hui quelque orage sur la tête. Fuyons.

LE MÉGARIEN *à ses filles , tandis qu'on emporte le sac où elles sont.*

O mes chères petites porcelettes ! c'est à vous présentement à vous passer de père. C'est à vous à faire en sorte de trouver , vous-mêmes , du pain & du sel , si quelqu'un veut vous en donner.

L E C H Œ U R.

Ce Mégarien est heureux. Voyez comme tout lui succède à bien , parce qu'il s'est présenté au marché. Il en fera ainsi de quiconque reprendra son trafic & viendra étaler sur la place. Mais s'il s'y présente quelque Ctésias , ou quelque coquin de délateur , nous lui annonçons qu'il pleurera d'y être venu. Accourez donc ici , gens de bonne & honnête volonté : vous n'y rencontrerez plus aucun vestige de cette racaille toujours prête à rendre des pièges à votre confiance , pour vous nuire ; plus de Prépis , infâme débauché , dont l'accointance déshonore. Plus de Cléonyme , à robe étincelante , & dont le faste insolent vous fasse déran-

94. LES AKHARNIENS,

ger de votre place ou de votre chemin; plus d'Hiperbolus qui vous noircisse par ses accusations. Plus de Cratinus à rencontrer sortant des apprêts d'une toilette efféminée, & toujours de chez le même raseur. Plus d'Arrémon dont le chant vous flatte l'oreille, mais dont les approches vous révoltent l'odorat. Plus de Pauson qui ose vous assaillir d'injures atroces. Enfin, vous ne serez plus exposés à rencontrer face à face, en allant au marché, Lysistrate, la honte de la tribu Acamantide (*); homme dont l'ame a pris la teinture de tous les vices; & qui languit de faim, & transite de froid, le plus souvent; c'est-à-dire, sans exagération, trente fois par mois, & au-delà.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



(*) Au texte : du *bourg des Chôlargiens*. Ce bourg faisoit partie de la tribu Acamantide; & c'est ainsi que j'ai cru devoir traduire.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN BÉOTIEN , DICÆOPOLIS.

LE BÉOTIEN.

HERCULE saura qu'à force de marcher, je me suis fait sous le pied une cloche. Isménias, étends cette botte de pouliot à terre, mais bien posément. Pour vous, Messieurs les musiciens de Béotie, quand vous n'aurez plus de flûte, adressez-vous à mon chien, qui vous offre la fiente. La peste vous étouffe, avec vos flûtemens !

DICÆOPOLIS.

D'où viennent ces bourdons importuns. Ne sortirez-vous point d'ici ? Quel essaim bruissant & mal sonore. Est-ce Khæris (*) qui envoie ici ?

(*) Le Poète a déjà fait un sarcasme contre ce musicien, au commencement de la Pièce.

96 *LES AKHARNIENS,*

LE BÉOTIEN.

Par Jolaus (*) ! nous pensons de même ; & je vous fais gré de chasser d'ici ces maudits flûteurs qui ont fait tomber à terre toutes les fleurs de ce pouliot. Mais, ô étranger ! achetez de moi si cela vous fait plaisir, quelque chose de ce que j'ai apporté. Voici des poules ; voici des cigales.

DICÆOPOLIS.

Le Ciel vous conserve, mon cher Béotien, vous & tous les grands mangeurs de pain ! Quelles marchandises avez-vous là ?

LE BÉOTIEN.

Je n'ai simplement que des productions de Béotie : des couvertures, du pouliot, de l'origan, de la verbasque, des canards, des pies, des roirelets, des francolins, des phalarides, des plongeurs.

DICÆOPOLIS.

Une tempête n'ameneroit pas ici un plus grand nombre d'oiseaux.

LE BÉOTIEN.

En outre, j'apporte des oies, des lièvres, des renards, des taupes, des hérissons, des chats, des hermines, des castors & des anguilles du lac Copais.

(*) Jolaus, héros honoré en Béotie, comme *Dioclès* à Mégare.

DICÆOPOLIS.

DICÆOPOLIS.

O l'honnête homme que vous êtes, d'apporter un tel plat en Attique! Vous avez des anguilles; ah! permettez-moi un petit pour-parler avec elles.

LE BÉOTIEN.

O l'ainée de cinquante Vierges copaïdes, fors de ce baquet; & viens rendre tes hommages à notre hôte.

DICÆOPOLIS.

O anguille tant chérie, & si long-tems désirée! combien ta vue réjouit tout ce qui compose ce Chœur barbouillé de lie! mais nul n'est plus ici, satisfait de ta vue, que Morkhus (*). Garçons apportez-moi promptement la grande poissonnière, & un soufflet pour rallumer le feu. La voilà donc cette chère anguille, après six ans d'absence. Garçons de cuisine, faites-lui la cour de près. Je vais vous donner tout le charbon nécessaire pour que vous l'empêchiez d'avoir froid; car je veux que vous remplissiez envers elle tous les devoirs de l'hospitalité. Va, chère anguille! sache que je reviendrais de l'autre monde, pour goûter d'un de tes tronçons, quand tu auras été accommodée délicatement avec des bettes.

(*) Auteur tragique, que le Poète taxe de gourmandise:

LE BÉOTIEN.

Mais quel prix comptez-vous me donner de mon anguille ?

DICÆOPOLIS.

Je compte que vous m'en faites présent, pour mon droit d'ouverture de foire. Mais voyons, n'auriez-vous pas d'autres objets à vendre ?

LE BÉOTIEN.

Tout cela est à vendre.

DICÆOPOLIS.

Eh ! bien qu'estimez-vous toute cette charge. On pourroit vous donner des marchandises d'ici en échange.

LE BÉOTIEN.

Volontiers. Je prendrai en échange, toutes les productions de l'Attique, qui ne se trouvent point en Béotie.

DICÆOPOLIS.

Sur ce pied-là, emportez en échange des anchois de Phalère, & des cruches.

LE BÉOTIEN.

Des cruches ! des anchois ! nous avons de tout cela en Béotie.

D I C Æ O P O L I S.

Oh ! par Hercule ! je fais bien ce que vous n'avez pas , & que nous pouvons vous donner. C'est un délateur. Guetrons au passage le premier qui viendra ; & vous le lierez à votre panier comme une cruche.

L E B É O T I E N.

Par Jupiter ! ce marché sera tout lucratif pour moi ; car rien de plus rare qu'un tel animal chez les Béotiens ; je le leur ferai voir comme un singe rare par son infigne perversité.

D I C Æ O P O L I S.

Tenez ; nous parlions de délateurs. Voilà précisément Nikarkhus.

L E B É O T I E N.

Il est bien petit , votre Nikarkhus.

D I C Æ O P O L I S.

Oui , mais en récompense , il est tout vices.



SCÈNE II.

LE BÉOTIEN, DICÆOPOLIS,
NIKARKHUS, LE CHŒUR.

NIKARKHUS.

A qui sont ces marchandises ?

LE BÉOTIEN.

Elles sont à moi , par Jupiter ! vraies marchandises de Béotie.

NIKARKHUS.

Marchandises ennemies. Je les déclare faïfies & confifquées.

LE BÉOTIEN.

Marchandises ennemies ! Quoi ? vous êtes en guerre avec les Oifeaux ?

NIKARKHUS.

Toi , & tes oifeaux , je défère tout.

LE BÉOTIEN.

Et quelle injure vous avons-nous faites ?

NIKARKHUS.

Je vais te le dire , & je suis bien-aïfe que tout le monde m'entende. N'as-tu pas des mèches &

pour le moins, une poignée de bled , parmi ces marchandises que tu apportes du pays ennemi ?

D I C Æ O P O L I S.

Eh ! bien ? tu prétends déferer cette poignée de paille ?

N I K A R K H U S.

Oui , certes ! puisqu'il n'en faut pas davantage pour embrâser toute la flotte.

D I C Æ O P O L I S.

Une mèche , une poignée de paille , embrâser une flotte !

N I K A R K H U S.

Oui , vous dis- je ; puisqu'il ne tient qu'à ce Béotien , d'allumer ce peu de matières , en profitant d'un vent de bise ou de quelque bourasque , que ce peu de matières ainsi allumées , peut mettre le feu à la flotte ; & que la flotte ayant pris feu.... cela fera une superbe illumination.

D I C Æ O P O L I S.

Et tu prétends démontrer , toi , que l'intention de cette paille & de ces mèches est de faire une illumination avec notre flotte ? malheureux !

N I K A R K H U S.

Je foutiens mon dire ; & j'en leve les deux mains.

102 LES AKHARNIENS ;

DICÆOPOLIS *au Béoïen.*

Exécutons ce que nous avons dit. D'abord il faut l'enmuseler ; actuellement donnez - moi une bonne corde bien tordue , puis empaquetons & ficellons cet honnête homme , comme nous pourrions faire une cruche de transport , afin que le paquet ne se fêle point en route.

LE CHŒUR, *à Dicæopolis*

Ne manquez pas d'aider le Béoïen à l'attacher comme il convient à ses paniers , de crainte qu'elle ne tombe à moitié chemin , & qu'elle n'arrive pas à sa destination.

DICÆOPOLIS.

Je n'y manquerai pas ; car j'ai remarqué que cette poterie-là rend un son équivoque , comme si le feu l'avoit fendue , ou rendue aigre

LE CHŒUR.

Mais à quoi servira un tel vase en Béoïe ?

DICÆOPOLIS.

A nombre d'usages. On peut en faire le vase de bien des maux ; comme *la boîte aux procès* ; la lampe du greffe criminel ; & le mortier à broyer & troubler toutes les affaires.

LE CHŒUR.

Mais qui voudra , après le transport , se fier à

un vase qui , sur le lieu même de sa fabrique ,
sonne ainsi l'œuvre de rebut ?

D I C Œ O P O L I S.

Il est robuste d'ailleurs ; & je suis caution qu'il
arrivera sans se rompre , pourvu qu'on le suspende
par les pieds , la tête en bas.

L E C H Œ U R.

C'est notre avis ; jamais vase de transport n'aura
été mieux emballé que celui-ci.

L E B É O T I E N.

Je m'en charge , moyennant ces précautions.

L E C H Œ U R *au Béotien.*

Prêtez donc la main & l'épaule pour l'emballer,
ô notre hôte ! vous jetterez ensuite un tel paquet où
il vous plaira. L'essentiel est de nous débarrasser d'un
Sycophante pour qui tout est matière à délation.

L E B É O T I E N.

Je fais bien ce que je vais faire. J'en vais charger
le dos de mon valet Isménias. Avance ici , mon
garçon ; baisse l'épaule , & reçois le fardeau que
voici. Tu peux être sûr que tu ne portes rien qui
vaille ; cependant , si tu fais tirer parti de ta mar-
chandise , il y a du profit à faire pour toi , par toute
terre où l'on fera curieux de délateurs.

SCÈNE III.

UN COURIER de Lamakhus ,
DICÆOPOLIS.

LE COURIER.

DICÆOPOLIS!

DICÆOPOLIS.

Qui m'appelle? Que me veut ce brâilleur?

LE COURIER

C'est que Lamakhus me dépêche vers vous pour vous prier de trouver bon que pour cetre drakhme, il ait part au gâteau de votre sacrifice ; & que , pour ces trois autres drakhmes , vous vouliez bien permettre qu'il achete à votre marché , une anguille copaique.

DICÆOPOLIS.

Quel est ce Lamakhus qui me fait demander une anguille?

LE COURIER.

C'est cet homme terrible , qui ne cherche que les fatigues de la guerre , dont le bouclier secoue une crinière de Méduse , & dont le casque est ombragé d'un triple panache.

Par Jupiter ! dis-lui bien que, même pour son bouclier, il n'aura pas mon anguille ; dis-lui d'aller secouer son panache dans son garde-manger, sur quelques vieux restes de saumures. Et que, s'il prétend entrer ici de force, les Préfets du marché y mettront bon ordre. Enfin dis-lui, que l'anguille est un morceau que je me réserve, & qu'en outre tu m'as trouvé occupé à essayer mon appétit sur des ailes de grives & de merles, en attendant l'anguille.

L E C H Œ U R.

Athènes ! ô Cité d'Athènes ! prends garde à ceci. Considère combien cet homme est sage & prévoyant. Il a fait un excellent traité. Il commerce avec profit. Il achète tout ce qui peut être utile à son ménage ; & tandis qu'il regorge de tous biens, & qu'il a toutes les denrées dans leur fraîcheur, nous ne les avons nous qu'à grande peine, & à demi fermentées. Mon parti est pris, je donne congé à Mars. Que ce Dieu bruyant ne s'avise plus d'amener à sa suite le trouble dans Akharne, & d'y faire retentir le nom d'Harmodius. Je me souviens encore du jour où ce dernier, accompagné d'une troupe de jeunes gens ivres, & lui-même pétulant à l'excès, & la coupe à la main, vint se ruer sur d'innocens agriculteurs, gâta & ravagea tout sur son

106 LES AKHARNIENS.

passage, & fit sur notre terre un vrai acte d'hostilité. J'avois beau lui dire : buvez Harmodius ; asseyez-vous là ; êtes-vous tenté de goûter du vin de notre crû , nous allons vous en apporter. Remontrances & prières inutiles. Harmodius n'écoute rien ; arrache nos échalats , en fait un bûcher ; & enfin coupe & brûle le bois de nos vignes , la grappe pendant encore après. — Mais revenons à Dicæopolis. Sa cuisine , certes ! sent l'homme bien avisé. Que d'oiseaux il a fait plumer pour un seul plat ! on en peut juger par les plumes qu'il fait jetter devant sa porte.

DICÆOPOLIS.

O paix, chérie de Vénus & des Graces ! que de charmes tu as pour qui fait connoître ton prix ! L'amour que je ressens pour toi , qui désormais m'attache inséparablement à toi , est un vrai feu , une véritable passion , telle qu'en inspire cet enfant qui consume tout , & que ce tableau représente couronné de fleurs. Ah ! belle Paix ! j'ai des reproches à vous faire. Quoi ? vous être cachée de moi si long-tems ? Suis-je donc déjà si vieux ; & dédaigniez-vous de me visiter. Ah ! puisque je vous tiens , je veux mettre à profit une si bonne fortune , & en retirer au moins trois avantages considérables. D'abord , je vais planter de nouvelles vignes ; ensuite renouveler mes figuiers ; en troisième lieu ,

provigner ceux de mes pieds de vigne, qui sont encore sur pied, & planter tout au tour bon nombre d'oliviers. En effet, belle Paix, ne ferez-vous pas flattée d'être couronnée avec moi d'olives, aux Néoméniés (*) ?

SCÈNE IV.

DICÆOPOLIS, UN HÉRAUT de
Dicæopolis, LE CHŒUR.

LE HÉRAUT.

PEUPLÉS, écoutez cette trompette ; & tandis que de ses sons je fais retentir les airs, buvez à plein conge, & qu'il n'y reste rien ; selon la louable coutume patriotique. Celui qui le premier aura épuisé un conge, Dicæopolis lui décerne pour récompense un outre de Crésiphon (*).

DICÆOPOLIS *au Peuple.*

Enfans ! femmes ! eh ! quoi ? n'avez-vous pas entendu le Héraut ? Que tardez-vous de faire ce

(*) Ou fêtes de la nouvelle lune.

(*) C'est-à-dire un outre rempli de vin, & qui en contient autant que Crésiphon en boit dans une débauche. Le Poète feint comiquement que *oultre de Crésiphon* est une expression passée en usage & qui indique une mesure connue.

108 *LES AKHARNIENS;*

qu'il prescrit? (*aux Cuifniers.*) Vous autres, exprimez-moi ce jus; falez-moi ce ragoût; retournez-moi cette fauce. Retirez sur le champ ces lièvres de la broche. Préparez-moi des couronnes. Et toi, petit garçon, apporte-moi des brochettes pour embrocher ces grives.

LE CHŒUR.

J'admire votre prudence, ô Dicæopolis! & la belle difpofition de votre feftin.

DICÆOPOLIS.

C'est fur-tout par la manière dont vous m'avez vu apprêter les grives que vous avez dû juger de mon fàvoir faire.

LE CHŒUR.

Nous jugeons que vous n'en parlez pas à tort.

DICÆOPOLIS.

Garçon! prends le foufflet, & donne un degré de feu de plus.

LE CHŒUR.

Entendez-vous, mes amis, ces termes de cuisine? Comme tout cela est bien dit! comme Dicæopolis parle de tous ces apprêts, en véritable & docte ordonnateur de feftin!

SCÈNE V.

UN VILLAGEOIS, DICÆOPOLIS,
LE CHŒUR.

LE VILLAGEOIS.

AH ! malheureux que je suis !

DICÆOPOLIS.

O puissant Hercules ! quel est cet homme-ci.

LE VILLAGEOIS.

Homme infortuné, s'il en fut jamais.

DICÆOPOLIS.

Puisse un tel présage porter sur toi seul !

LE VILLAGEOIS.

O mon très-cher ! puisque vous avez fait une provision de paix pour cinq ans, cédez-m'en, je vous prie quelque petite mesure.

DICÆOPOLIS.

Quel malheur vous est-il arrivé ?

LE VILLAGEOIS.

J'ai perdu mes bœufs & ma charrue.

DICÆOPOLIS.

Comment cela ?

110 *LES AKHARNIENS,*
LE VILLAGEOIS.

La guerre me les a enlevés.

DICÆOPOLIS.

O trois fois désastreux personnage ! & c'est-là
ce qui te rend si blême ?

LE VILLAGEOIS.

Ces bœufs étoient tout mon bien. Leur fumier
seul me nourrissoit.

DICÆOPOLIS.

Et quel secours veux-tu que j'apporte à ton mal ?

LE VILLAGEOIS.

Vous le voyez, j'ai les yeux tout perdus , à
force de pleurer cette perte ; mais si vous avez
pitié de Dercétas le Phylasien, guérissez-moi-les,
en les frottant quelque peu du baume de votre
paix.

DICÆOPOLIS.

Va porter tes maux ailleurs ; je n'exerce point
la médecine gratis.

LE VILLAGEOIS.

Je comptois que la guérison de ma perte de
bœufs s'opéreroit par vous.

C O M É D I E. 111

D I C Æ O P O L I S.

Je n'entends rien à aucune cure; adresse-toi à
Pittalus (*).

LE VILLAGEOIS.

Laissez-vous toucher; versez-moi sur ce pinceau
une goutte de paix, tant seulement.

D I C Æ O P O L I S.

Non pas même une seule goutte. Néant. Va-t-en
à la malheure.

LE VILLAGEOIS.

Pauvre infortuné que je suis! O mes chers bœufs
que j'ai perdus.

L E C H Œ U R.

Dicæopolis a fait un traité tout profitable; mais
il n'en veut partager les avantages avec qui que
ce soit.

D I C Æ O P O L I S.

Versez-moi du miel sur cette tarte à la crème.
Affaïsonnez-moi bien ces fêches.

L E C H Œ U R.

Quelle liste de mets intarissable!

(*) Médecin d'Athènes.

112 LES AKHARNIENS,

DICÆOPOLIS.

Et ces anguilles-ci, qu'on me les assaisonne.

LE CHŒUR.

Chaque mot m'affame, me désespère, & renouvelle inutilement mon appétit. Dicæopolis a conjuré de faire mourir d'envie tous ses voisins.

SCÈNE VI.

DICÆOPOLIS, SA FEMME, UN
NOUVEAU MARIÉ (*), LE
CHŒUR.

DICÆOPOLIS.

ASSAISONNEZ-MOI, vous dis-je, ces anguilles ;
& ayez soin que la fausse soit d'un beau roux.

LE NOUVEAU MARIÉ.

Dicæopolis !

(*) Chez Aristophane ce n'est point le nouveau marié mais le conducteur ou paranymphe, qui vient trouver Dicæopolis. J'ai rapproché cette Scène de nos usages ; & au surplus, je l'ai rendu plus décente qu'elle ne l'est chez le Poète grec.

DICÆOPOLIS.

DICÆOPOLIS.

Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

LE NOUVEAU MARIÉ.

C'est un nouveau marié qui vous prie d'accepter ce mets du festin de nôce.

DICÆOPOLIS.

Quelqu'il soit; il est fort honnête.

LE NOUVEAU MARIÉ.

Il vous prie de vouloir bien, en échange, lui mesurer & lui verser dans cette petite cassolette, un seul cyathe de paix; afin que, délivré de tout le tourbillon des armes, il puisse se réjouir chez lui, avec son épouse.

DICÆOPOLIS.

Rempörtez ce mets; remportez; & ne me le présentez pas davantage; car pour mille drakhmes je ne vous verserois pas le cyathe de paix..... Mais qui est cette jeune femme-là?

LE NOUVEAU MARIÉ.

C'est ma femme, ou du moins celle qui ne tardera pas à l'être; & qui, en cette qualité, use de son droit, ou plutôt jöue de son reste, & voudroit vous faire sa dernière confiance (*).

(*) Prête à passer de l'état de fille à celui de femme, la nouvelle mariée avoit droit de dire un mot à l'oreille de

DICÆOPOLIS à la nouvelle mariée.

Plâit-il? comment? que dites-vous là?... Est-il rien de plus fou, par tous les Dieux! que ce que cette jeune femme vient de dire? Elle me demande si en vertu de mon traité de trêve, je ne pourrois pas empêcher Monsieur son futur d'exercer cette nuit aucune hostilité contr'elle. — Garçon, apporte-moi la pancarte du traité. Je n'ai rien à refuser aux Dames. Elles sont, de droit, comprises dans tous les traités de paix; & l'on ne peut en aucun cas les contraindre à belligérer. Garçon, apporte-moi aussi une petite fiole de vinaigre qui est dans la même armoire que le traité.

Vous donc, ma femme, tenez bien ces patentes ouvertes & déployées, tandis que, par accord, j'admets cette personne-ci aux avantages qui en résultent. (*à la nouvelle Mariée.*) Et vous, poulette, recevez de ma main cette petite fiole: elle contient un vinaigre très-réfrigérent & très-pacifique, où l'on a infusé une notable quantité de *nymphæa*. Pour peu que vous vous aperceviez que l'ennemi a de mauvais desseins, vous les dissiperez tous, en lui faisant prendre deux cuillerées de cette fiole (*). Garçon, reporte présentement les traités

chaque homme qui a. étoit à ses nœces. C'étoit au moins la dernière confidence qu'elle eût droit de faire en public.

(*) Ici la nouvelle mariée s'en va sans emporter la fiole; ce qu'elle avoit dit à Dicæopolis n'étant que pure hypocrisie.

& ce vinaigre. C'est du vin qu'il me faut; ne manque pas d'en remplir tous ces conges.

LE CHŒUR.

Quel est, quel est celui-ci qui accourt le sourcil élevé, comme annonçant quelque nouvelle grave & importante.

SCÈNE VII

DICÆOPOLIS, LAMAKHUS, UN
COURIER pour Lamakhus, UN
AUTRE COURIER pour Dicæopolis.

LE COURIER pour Lamakhus.

HÉLAS ! hélas ! que de coups d'épée s'apprêtent !
que de piques ! que de boucliers ! que de lames (*)
& de Lamakhus.

LAMAKHUS *sortant de sa maison.*

Qui est-ce qui ose faire ce tintamarre , à la porte
d'un général d'armée ?

(*) On affecté d'imiter dans la traduction le jeu de mots qui se trouve au grec.

LE COURIER.

Le Conseil de guerre vous ordonne de partir sur-le-champ avec vos belles aigrettes & tout ce que vous trouverez de cohortes sous les armes. Il s'agit simplement de vous pratiquer un chemin sous les neiges, pour couper l'ennemi; car la nouvelle vient de venir que les brigands de Béotie ravageoient la campagne au-dessous de Koa & de Chytres.

L A M A K H U S.

La peste étouffe le Conseil de guerre. Ces Messieurs ne s'assemblent jamais que le résultat n'en soit une sottise. N'est-il pas révoltant qu'on ne me laisse pas le tems de me mettre à table!

D I C Æ O P O L I S.

Eh! haïe donc! grand guerrier Lamakhus, & toutes les cohortes Lamachides!

L A M A K H U S.

Quel autre contre-tems est ceci? Prétend-t-on se rire de moi?

D I C Æ O P O L I S.

Ne te fâche point Lamakhus; car je t'avertis que tu trouverois en moi un Gérion muni, non pas de trois, mais de quatre corps de traités.

COMÉDIE.

117.

L A M A K H U S.

Ah ! la fâcheuse & importune nouvelle que m'apporte ce Courier!

D I C Æ O P O L I S.

Mais voici un autre Courier. Oh ! oh ! celui-ci vient directement à moi ; que me veut-il ?

LE SECOND COURIER.

C'est Dicæopolis que je demande.

D I C Æ O P O L I S.

Que me voulez-vous ?

LE SECOND COURIER.

Je viens par l'ordre du Grand-Prêtre de Bacchus, vous inviter à son banquet. Ne perdez point de tems & munissez-vous d'une corbeille & d'un grand flacon vuide. Dépêchez-vous, vous dis-je, car on n'attend plus que vous. Tout est prêt ; voici d'abord une litière pour vous transporter ; & au logis vous trouverez tables, coussins, lits, couronnes, essences, dragées, courtisanes avenantes, pains, gâteaux, galettes au miel & au sésame, gaufres, jolies danseuses, la passion d'Armodius. Encore une fois, dépêchez-vous donc.

L A M A K H U S.

Il faut que j'aye bien du guignon !

H iij

118 LES AKHARNIENS,

DICÆOPOLIS.

Aussi pourquoi donnes-tu dans les aigrettes & les gorgones? Tu vas recevoir des coups; & moi je vais faire un excellent souper.

(Ici on voit plusieurs tables servies devant la porte de la maison du Grand-Prêtre de Bacchus. Il faut supposer cette maison voisine de celle de Lamachus, & située en face de celle de Dicæopolis, laquelle n'en doit être séparée que par une place publique.)

L A M A K H U S.

Garçon, apporte-moi du pain de munition.

DICÆOPOLIS.

Garçon, apporte-moi cette corbeille où sont des petits pains de fine pâte.

L A M A K H U S.

Apporte-moi de la saumure au thym, & quelques oignons.

DICÆOPOLIS.

Apporte-moi un bon ventre de truie, car je dédaigne toute sorte d'oignonnade.

L A M A K H U S.

Apporte-moi du vieux lard salé.

C O M É D I E. 119

DICÆOPOLIS.

Apporte-moi du lard bien frais ; j'ai ici de quoi l'assaisonner.

L A M A K H U S.

Apporte-moi les plumes du cimier de mon casque.

DICÆOPOLIS.

Apporte-moi ces tourterelles & ces grives.

L A M A K H U S.

Il faut convenir que la plume de moineau blanc ; fait un bel effet autour d'un casque.

DICÆOPOLIS.

Connoissez-vous rien de plus flatteur à la vue que cette chair blonde de tourterelle ?

L A M A K H U S.

Ah ! mon cher , cessez , je vous prie , de vous moquer de mon armure.

DICÆOPOLIS.

Ah ! mon cher , cessez , je vous prie , de tourner vos regards envieus de ce côté-ci.

L A M A K H U S.

Emporte présentement mon étui à casque.

DICÆOPOLIS.

Remporte présentement ce plat de laperaux.

H iv

120 *LES AKHARNIENS,*

L A M A K H U S.

Avant la bataille, vous verrez que ces maudits
vers auront rongé mon aigrette,

D I C Æ O P O L I S.

En attendant le souper, vous verrez que j'aurai
mangé un bon bout de boudin.

L A M A K H U S.

Parlez, je vous prie, à votre écho.

D I C Æ O P O L I S.

C'est ce que je fais. Nous nous disputons nous
deux ce marmiton, sur cette question de cuisine,
savoir si les sauterelles valent mieux que les
grives.

L A M A K H U S.

Ah! cet homme me pousse à bout.

D I C Æ O P O L I S.

Ce maraut donne la préférence aux sauterelles,

L A M A K H U S.

Garçon, décroche ma lance & apporte-la-moi.

D I C Æ O P O L I S.

Garçon, décroche cette langue fourrée & ap-
porte-la-moi,

LAMAKHUS.

Ote-lui son enveloppe. Tirons ferme tous les deux.

DICÆOPOLIS.

Otes-lui son enveloppe. Tire ferme de ton côté.

LAMAKHUS.

Apporte-moi le rempart du corps; ce vaste bouclier.

DICÆOPOLIS.

Apporte-moi le rempart du ventre; la corbeille au pain.

LAMAKHUS.

Apporte-moi le bourrelet de mon bouclier à franges de gorgones.

DICÆOPOLIS.

Apporte-moi ce bourrelet de pâté à tranches de fromage.

LAMAKHUS.

Cet homme se lassera-t-il de me tourner en dérision?

DICÆOPOLIS.

O tarte délicieuse! peut-on se lasser de faire son éloge?

122 *LES AKHARNIENS,*

L A M A K H U S.

Garçon, frotte d'huile mon bouclier; que son éclat resplendissant mette en fuite cet importun barbon.

D I C Æ O P O L I S.

Garçon, frotte-moi ce gâteau de miel. (*à part.*)
Le barbon importun fait cruellement bouquer le grand héros Lamakhus, avec sa gorgone.

L A M A K H U S.

Apporte-moi ma cuirasse de bataille.

D I C Æ O P O L I S.

Qu'on m'apporte ma coupe de festin.

L A M A K H U S.

Avec elle, je puis défier tous les ennemis de l'Attique.

D I C Æ O P O L I S.

Avec elle, je défie les plus hardis buveurs.

L A M A K H U S.

Prends ma natte à coucher, lie cette natte au bouclier, & mets ce fardeau sur ta tête. Quant au havresac de munition, je m'en charge moi-même.

D I C Æ O P O L I S.

Prends une nappe de table; lie cette nappe autour de la corbeille au pain. Mets ce fardeau sur

C O M É D I E. 123

ta tête. Quant à ce manteau , mets-le sur mes épaules ; il est tems que j'aïlle souper.

L A M A K H U S.

Je te dis de hisser ce bouclier sur ta tête , & de marcher en avant. Il neige. Foin de moi ; maudites soient les expéditions d'hiver !

D I C Æ O P O L I S.

Je te dis de hisser cette corbeille sur ta tête , & marcher en avant. Vive la bonne chère , & les expéditions joyeuses !

L E C H Œ U R.

Il paroît que Dicæopolis se met fort gaiement en route ; & qu'il fera une meilleure campagne que Lamachus. Puisse-t-il , couronné de fleurs , passer la nuit dans la joie d'un banquet ; & tandis que Lamachus courra les chemins , transi de froid , faire la cour à une jolie convive , dont le voisinage le réchauffe.

D I C Æ O P O L I S.

Vive Aristophane qui a imaginé une Pièce où je suis si bien régalé ! Mais que Jupiter perde irrévocablement Antimachus , ce ressasseur des Poésies de Pfacas , pour avoir donné aux Dionysiales une Comédie dont je suis sorti à jeun. Puissai-je le voir un jour sollicité par une faim

124 *LES AKHARNIENS,*

pressante, s'apprêter à dévorer un méchant morceau de pain de mer à moitié brûlé; & au moment où il y voudra mettre la dent, voir un chien affamé se jeter dessus, le lui emporter, & prendre la fuite. Que ce jour-là cet accident lui arrive; mais sans préjudice d'un accident nocturne. Que rentrant, dis-je, chez lui, tremblant de frisson & d'inanition après avoir long-tems couru la poste, un fou furieux l'atteigne d'une pierre à la tête: Qu'Antimakhus non moins furieux, voulant ramasser cette pierre, ramasse en place dans les ténèbres, une crotte de chien; & que cette crotte dirigée au hasard, atteigne, non la tête du fou, mais celle de Cratinus.

FIN DU QUATRIÈME ACTE;





A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COURIER de Lamakhus.

Où sont les gens de Lamakhus ? accourez accourez tous au plutôt. Toi, fais chauffer de l'eau ; toi, apporte du linge pour faire des bandes ; toi, apprêtes-en pour les compresses ; & toi, fais-nous de la charpie. Lamakhus s'est blessé à la cheville du pied. Ce grand guerrier couroit fort vite ; il a voulu sauter une ravine ; & s'est estropié le talon. Ce n'est pas tout , en tombant sur la tête il a rencontré une pierre qui lui a fort endommagé le crâne. Ce n'est pas tout ; sa gorgone s'est détachée de son bouclier. Ce n'est pas tout , mes amis , la maîtresse plume de son casque s'est aussi détachée , & ce dernier accident a été accompagné d'un grand prodige , car cette plume en tombant a proféré ces propres paroles ; Vain souvenir de gloire ! ô regrets superflus ! Lamakhus je te quitte , & ne te verrai plus ,

Elle dit , & tombe aussi-tôt dans l'eau du fossé. Lamakhus toute-fois se relève ; & ce héros dont la

126 *LES AKHARNIENS,*

lance devoit terrasser tous les Béotiens , tout blessé qu'il est au pied & à la tête, court avec une telle vitesse, qu'il rejoint un gros de fuyards. Mais le voici lui-même.

S C È N E I I.

LAMAKHUS, DICÆOPOLIS,
LE CHŒUR.

L A M A K H U S.

HAYE! haye! haye! haye! que j'ai de guignon aujourd'hui! ô chûte! ô blessure! ô douleur! c'est fait de moi. Je reviens percé (*) d'un coup de peruisane. O coup malheureux & vraiment déplorable, qui va m'exposer aux railleries de Dicæopolis!

D I C Æ O P O L I S.

Haye! haye! haye! haye! je crois, ma belle, qu'un de vos regards m'a blessé dangereusement. Approchez, mignonne; & sachons si un petit baiser ne me guériroit pas. Vous me le devez d'ailleurs & c'est mon droit de vous embrasser, puisque le pre-

(*) Lamachus veut ici faire accroire que les blessures qu'il s'est faites en fuyant, il les a reçues en combattant;

mier entre tous les convives, j'ai mis à sec un broc de vin.

L A M A K H U S.

O douleur ! & que ces blessures me font souffrir.

D I C Æ O P O L I S.

Ah ! ah ! c'est vous. Serviteur au grand Capitaine Lamakhus, le bien équipé.

L A M A K H U S.

Haye ! je souffre.

D I C Æ O P O L I S, à l'une des Dansesuse.

Haye ! vous me faites mal !

L A M A K H U S.

Vous m'insultez.

D I C Æ O P O L I S.

Haye ! vous me mordez.

L A M A K H U S.

Devois-je m'attendre de me trouver aujourd'hui à une expédition aussi désastreuse !

D I C Æ O P O L I S, voulant toujours embrasser la Dansesuse.

Cela crie vengeance. Vous avez fait une convention de table : & vous ne la tenez pas.

L A M A K H U S.

Je t'invoque, ô Apollon Πᾶν, Dieu de la guérison !

128 *LES AKHARNIENS,*

DICÆOPOLIS.

Tu fais mal ton calendrier ; & nous sommes bien loin des fêtes Pæaniennes.

L A M A K H U S.

Enlevez-moi, mes amis ; & portez-moi à quatre. Vous, soulevez-moi bien doucement.

DICÆOPOLIS.

Mesdames, rendez-moi, je vous prie, le même service ; car j'ai peine à me soutenir.

L A M A K H U S.

Cette blessure que j'ai reçue à la tête m'a répandue un nuage sur les yeux.

DICÆOPOLIS.

Je commence à voir un peu trouble, s'il faut vous parler vrai ; & j'aurois besoin d'aller me mettre au lit.

L A M A K H U S.

Portez-moi, au plus vite chez l'habile Médecin Pittalus ; j'espère tout des mains de cet Esculape.

DICÆOPOLIS.

Portez-moi aux Juges du Banquet. Où est le Roi des jurés buveurs ? qu'il m'adjuge l'outre de Crésiphon.

LAMAKHUS.

C O M É D I E. 129

L A M A K H U S.

O cruelle pertuisane, qui m'a fracassé un os!

D I C Æ O P O L I S.

Voyez-vous, mes amis, ce broc vuide ? c'est moi
qui l'ai réduit à sec. Fanfare ! victoire !

L E C H Œ U R.

Victoire glorieuse ! Fanfare mérité !

D I C Æ O P O L I S.

J'ai bu plus d'une rasade encore par-delà ; & je
m'en suis encore versé à plein gosier, la bouche toute
ouverte, en forme d'entonnoir.

L E C H Œ U R.

Exploit glorieux ! O Dicæopolis, tu mérites ces
chants de victoire, & l'outré de Ctésiphon ne peut
t'être contestée.

D I C Æ O P O L I S.

Suivez-moi donc en triomphe : & chantez tous
fanfare ! victoire !

L E C H Œ U R.

Suivons Dicæopolis triomphant : & chantons
tous fanfare, pour honorer la victoire & l'outré
qu'il vient de remporter !

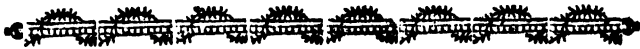
FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Tome IV.

I



LA PAIX,
COMÉDIE.
EN CINQ ACTES.



A V A N T - P R O P O S .

IL y eut deux Pièces de ce nom ,
 l'une & l'autre d'Aristophane. La
 seconde a péri ; je dis la seconde , car
 celle-ci paroît être la première. Les
 Critiques prétendent qu'elle eut pour
 époque la treizième année de la Guerre
 du Péloponèse , année qui se rapporte
 à la première de la XC^e Olympiade :
 mais je me crois fondé à présumer que
 la *Paix* qui nous reste , fut représentée
 l'année même de la mort de Cléon ,
 la dixième année de la Guerre du Pé-
 loponèse ; car notre Poète , dans la
 Pièce actuelle , parle de cette mort
 comme d'un événement tout récent.
 Cléon périt , comme on fait , avec
 Brasidas , devant Amphipolis , ville

de Thrace. Au reste, il demeureroit démontré par divers passages de la Pièce actuelle, qu'elle fut représentée aux Fêtes Dionysiales, c'est-à-dire aux Fêtes de Bacchus, sans un passage où il est question du gazouillement actuel de l'hirondelle printanière, cela me feroit penser qu'on a transporté dans la Pièce qui subsiste, des Chœurs de celle qui a péri.



PERSONNAGES.

UN ESCARBOT monstrueux , *personnage muet.*

UN ESCLAVE.

UN AUTRE ESCLAVE.

TRYGÉE , Laboureur Athénien , du bourg
d'Athmone.

JEUNES FILLES de Trygée.

VOISINS de Trygée , *personnages muets.*

MERCURE.

LA GUERRE.

L'ÉMEUTE.

CHŒUR DE LABOUREURS Athmoniens.

HIÉROCLÉS.

UN VENDEUR de Faulx.

UN VENDEUR de Casques.

UN VENDEUR d'Aigrettes.

UN VENDEUR de Cuirasses.

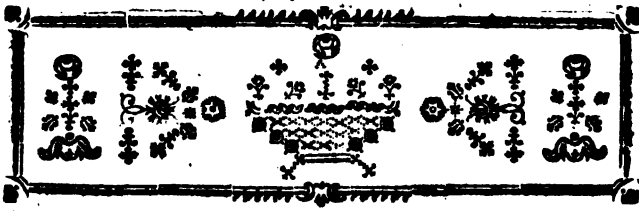
UN VENDEUR de Piques.

UN FAISEUR de Trompettes.

UN FILS de Cléonyme.

UN FILS de Lamakhus.

*La Scène est d'abord dans Athmone , bourg Athénien ,
ensuite dans la moyenne région de l'air ; & en
dernier lieu dans Athènes.*



L A P A I X,
C O M É D I E.



A C T E P R E M I E R.

S C È N E P R E M I È R E.

DEUX ESCLAVES de Trygée, UN
ESCARBOT prodigieux, *destiné à être
la monture de Trygée.*

Le premier ESCLAVE.

DÉPÊCHE-TOI donc de me pâtrir une boulette,
pour la présenter à cet Escarbot.

Le second ESCLAVE.

En voici une.

Le premier ESCLAVE.

Donne-la à cet indigne animal.

Le second ESCLAVE.

Je parierois bien qu'il n'en a jamais mangé de plus favoureuse.

Le premier ESCLAVE.

Une autre au plutôt ; & celle-ci , compose-la de crottin d'ânon.

Le second ESCLAVE.

La voilà , telle que tu la désires.

Le premier ESCLAVE.

Eh ! bien ? n'est-elle pas dévorée comme la première ?

Le second ESCLAVE.

Par Jupiter ! il s'en est très-bien acquitté. Comme il vous l'a roulée joliment avec ses petites pattes , jusqu'à ce qu'elle ait passé toute entière par son gosier !

Le premier ESCLAVE.

Ce nourrisson de hasard commence à s'y faire. Allons , encore une troisième. Il témoigne avoir appétit.

Le second ESCLAVE.

Dans l'office que je fais , j'ai du moins un avantage , c'est que personne ne me soupçonnera d'avoir mis en réserve pour moi , aucune part du gâteau.

Le premier ESCLAVE.

Apporte une autre boulette ; une autre ensuite ; une autre encore ; & mille autres après celles-là.

Le second ESCLAVE.

Qu'Apoſſon me ſoit courroucé , ſi je puis davantage tenir à l'odeur de ce fumier. Donne-moi un ſceau , & je m'engage à puiser en plein cloaque , avec un tel vaſe , que nous transporterons enſuite ailleurs.

Le premier ESCLAVE.

Puisse-tu , pour une délicateſſe auſſi déplacée de ta part , t'en aller droit aux corbeaux.

Le ſecond ESCLAVE , *aux Spectateurs.*

Messieurs , n'y a-t-il donc qui que ce ſoit parmi vous , qui puiſſe m'apprendre un moyen efficace de ſe boucher hermétiquement le nez ? car je ne fais rien de ſi répugnant que l'emploi de broyer la matière dont ſe repaît cet avide inſecte. Il a déjà abſorbé en fumier ce que dans un jour en fourniroit un chien , ou un pourceau. Il eſt difficile à contenter ; il faudroit que je paſſaſſe depuis le lever juſqu'au déclin du jour à lui triturer du crottin : il eſt , ſur cet article , plus goulu , plus inſatiable , que les femmes de l'Attique ne le ſont à l'égard des galettes dont elles font ripaille perpétuelle. Mais afin de m'aſſurer ſ'il eſt raſſaſiable , je vais

pouffer cette porte & la laisser seulement entr'ouverte, pour le voir sans en être vu. Beau convive, courage. Mange, gouinfre, jusqu'à-ce que tu creves. Comme ce maudit glouton se rue tête baissée sur sa proie ! comme il lutte avec ses dents molaires contre la dureté des parties coriaces ! comme il agit sur-tout du museau & des bras ! on croit voir un de nos Armateurs au moment où ils jettent le grappin sur un vaisseau ennemi, & l'investissent d'un fort cable. Voilà un hideux spectacle ; voilà un animal horriblement vorace & cruellement fœtide. Et quel est celui des Dieux qui a accru d'un tel monstre le regne animal ?

Le premier ESCLAVE.

Je ne fais. Mais toujours suis-je certain que Vénus ni les Graces n'entrent pour rien dans cette monstrueuse superfétation ; & moins encore Jupiter propice.

Le second ESCLAVE.

Un jeune homme de bon sens, & qui fait distinguer dans les choses le bon & le vrai, s'écriera en voyant cet affreux Scarabée : Qu'est-ceci ? ciel ! quelle bête phantastique ! mais un autre Athénien, homme d'âge, qu'il aura pour voisin sur le même banc, lui répondra à l'oreille, ne voyez-vous pas que ce personnage vraiment extraordinaire est, du moins je le conjecture ainsi, une machine emblé-

matique, inventée par le Poète, pour désigner Cléon cet homme impudent à l'excès, & qui par goût recherche tout ce qu'il y a de déshonnéte & de plus sale. Mais il est tems que je rentre, pour abreuver notre Escarbot.

Le premier ESCLAVE.

J'ai quelque chose à communiquer aux Spectateurs; & je m'adresse également aux jeunes gens, aux hommes faits, & aux hommes mûrs. Le maître que je sers est travaillé d'un genre de folie tout nouveau & différent de la folie, Messieurs, qui vous est habituelle & commune à tous. Il passe le jour entier à lever ses regards vers le Ciel, la bouche béante, il accuse le souverain des Dieux, & s'écrie, ô Jupiter! quand quitteras-tu ce grand balai dont tu balayes toute la Grèce? Mais, chut! faites silence, je crois entendre la voix du personnage.



S C È N E. I I.

TRYGÉE, le premier ESCLAVE.

T R Y G É E *sans être vu.*

O JUPITER ! qu'as-tu donc résolu de faire du Peuple Attique ? veux-tu détruire de fond en comble les Villes grecques ?

L' E S C L A V E.

Voilà bien ce que je vous racontois. Vous connoissez présentement, Messieurs, l'espèce de sa maladie. Mais il faut vous apprendre ce que je lui ai entendu dire dans un de ses accès : *ne trouverai-je pas moyen , s'écrioit-il, de me hisser là-haut, & d'aller trouver Jupiter ?* Il n'eut pas plutôt prononcé cette extravagance , qu'il fabriqua une échelle d'une hauteur excessive , pour monter au Ciel par cette voye. Tout ce qu'il gagna à cette tentative, fut de trébucher lourdement, & de se faire une rude contusion à la tête. Enfin, hier il sortit de chez lui pour aller je ne fais où. Tant y a, qu'il a rapporté au logis ce Scarabée colossal, à qui je fers, à mon grand regret, de palefrenier. Oui, Messieurs, il prétend en faire sa monture, il le caresse, le flatte doucement avec la main, & lui adresse par fois ce

compliment : *allons généreux volatile , allons diminutif de Pégase , c'est à ton vol sublime de me transporter au séjour du Roi du Ciel.* Mais il faut que j'aie vu ce que fait ce maître fou. Ah ! malheureux que je suis ! Voisins , accourez tous ; venez voir Trygée s'élevant dans la moyenne région de l'air , monté sur un Escarbot.

S C È N E I I I.

L'ESCLAVE, TRYGÉE *visible* ,
VOISINS de Trygée.

TRYGÉE.

DOUCEMENT , plus doucement , cher scarabée. Procède par gradation ; cet effort est trop ambitieux. Il faut d'abord prendre l'amble , ensuite le trot , puis enfin le galop , & suer sous le harnois avant que d'arriver ; & non jeter d'abord tout ton feu , puis rester au milieu de la route , énérvé , sans haleine , pour t'être trop confié en ta vigueur primitive. Mais je te prie , chemin faisant , d'exhaler une odeur moins insupportable , sans quoi je te prévient que tu vas être ramené à l'écurie.

L'ESCLAVE.

O mon Maître ! ô mon doux Seigneur ! où s'égaré votre raison ?

T R Y G É E.

Silence, silence.

L' E S C L A V E.

Où volez-vous ainsi ? quelle manie téméraire
vous fait planer dans les espaces aériens ?

T R Y G É E.

C'est l'amour de la Patrie , c'est le salut de la
Grèce entière qui m'en fait une loi. Telle est la
source, l'objet d'une entreprise audacieuse, inouïe,
entre toutes celles dont on entendit jamais parler.

L' E S C L A V E.

Quelle extravagance, digne de pitié, vous a
tout-à-coup, ô mon Maître ! métamorphosé en
oiseau ?

T R Y G É E.

Garde-toi bien de me porter guignon par des
paroles de mauvais présage, c'est au contraire le
cas, ou jamais, de me souhaiter un bon voyage, &
d'applaudir à mon départ. Recommande, en ou-
vre, à tous ces Assistans de se taire autant que
faire se pourra. Mais quel parfum impur (*) me

(*) Trygée craint que l'odeur en question n'attire vers
la terre l'Escharbot, & ne l'empêche de continuer son vol vers
la haute région. C'est ce qu'il expliquera plus clairement sur
la fin de la Scène suivante.

monte au nez? Va promptement dire à l'architecte des Athéniens que leurs latrines sont crevées, & qu'on s'apperçoit ici qu'il ne sont pas constipés.

L' E S C L A V E.

Vous avez beau me recommander le silence, mon doux Maître; je ne me tairai point, que je ne sache de vous où vous dirigez votre vol.

T R Y G É E.

Au Ciel, au pied du trône même du puissant fils de Saturne.

L' E S C L A V E.

Quel est l'objet de votre requête?

T R Y G É E.

Je requiers qu'il lui plaise me dire ce qu'il a résolu de faire de la Grèce.

L' E S C L A V E.

Et s'il dédaigne de répondre à votre question?

T R Y G É E.

Je me rendrai accusateur contre lui au greffe céleste; je le taxerai de trahison envers la Grèce, & de complicité avec les Mèdes.

L A P A I X,
L' E S C L A V E.

O Bacchus ! ne souffre point que , moi vivant ,
mon Maître fasse une telle école.

T R Y G É E.

Tu as beau dire, je n'en suis pas moins déter-
miné à remplir mon projet.

L' E S C L A V E.

A l'aide ! à l'aide ! accourez jeunes filles d'un
vieillard peu sage. Orphelines intéressantes, vous
n'avez plus de père. Venez le voir prendre en
droite ligne la route du Ciel. En conscience, dites-
moi, étoit-il bien votre père ? Tout nous invite à
en douter.



SCENE

SCÈNE III.

Acteurs précédens, LES DEUX FILLES
de Trygée.

TRYGÉE.

CHÈRES petites filles, écoutez-moi ; j'étois au bout de ma patience, au terme de ma sensibilité, rôtés les fois que je vous entendois me demander à dîner, & qu'il ne se trouvoit au logis ni pain ni pâte & que pour vous en procurer, je n'avois pas un denier dans l'escarcelle, une pièce d'argenterie dans le buffet. Mais si je viens à bout de mon entreprise, tout vous tourne à bien ; rien ne vous manquera plus. Vous nagerez dans l'abondance.

UNE FILLE de Trygée.

Eh ! comment espérez-vous, ô mon père, faire un tel voyage ; car nul vaisseau (*), que je sache, ne vous portera au terme de cette longue route ?

(*) Cette expression de vaisseau (*navis*) est bien remarquable ici. On fait qu'un moderne s'est proposé de voyager dans l'air, avec un *vaisseau volant*. Entreprise vraiment audacieuse, Icarienne, Phaëtonnienne, &c.

L A P A I X ,

T R Y G É E .

C'est ce volatile tout aimable & non aucun vaisseau , qui se chargera de me voiturer à ma destination.

L A F I L L E aînée.

D'où , diantre ! ô mon père , vous est venue cette étrange imagination de monter au faite du Ciel sur un scarabée ?

T R Y G É E .

Je l'ai prise dans les fables d'Esopé , car s'il l'en faut croire , l'Escarbot est le seul insecte volatile qui ait le privilège de s'élever jusqu'au séjour des Dieux.

L A F I L L E cadette.

Non , non , cher petit papa , je ne croirai jamais à de tels apologues ; je ne me persuaderai jamais que le plus fétide des insectes se soit élevé jusqu'au trône céleste.

T R Y G É E .

Tu ne fais donc plus tes fables ? Tu ne te rappelles donc plus la guerre de l'aigle & de l'escarbot , & comme quoi celui-ci après avoir renversé les œufs de son ennemie , alla porter la cause au tribunal d'en haut.

L A F I L L E aînée.

Je serois plus tranquille pour vous, si je voyois à votre monture les ailes de Pégase. Ces mêmes ailes vous auroient aussi donné plus de considération à votre arrivée dans l'Olympe.

T R Y G É E.

Y pensez-vous, malheureuses petites créatures? Une seule journée de loyer de Pégase m'eut ruiné infailliblement. La ration d'une telle monture est trop chère. Au lieu que mon Escarbot se nourrit très-bien du même dîner qui a servi pour moi la veille.

L A F I L L E cadette.

Mais si cet incroyable coursier va se précipiter avec vous dans la mer, comment vous & lui vous tirerez-vous de là?

T R Y G É E.

J'ai pourvu à ce risque par le gouvernail que tu vois. Il n'y aura personne qui en me voyant manœuvrer ne me croie monter un navire de Naxos.

L A F I L L E aînée.

En quel port, au retour, comptez-vous descendre?

T R Y G É E *avec emphase.*

C'est au port du Pirée qu'abordera l'Escarbot.

K ij

L A F I L L E cadette.

Prenez bien garde de faire quelque chute imprudente, & de donner par-là matière à une nouvelle Tragédie d'Euripide.

T R Y G É E.

Je mettrai tout mon savoir faire à parer un tel malheur ! Vous, mes enfans ; réjouissez-vous. Souvenez-vous au reste que c'est pour votre intérêt que j'entreprends ce voyage. Ainsi ne laissez exhaler aucune odeur analogue au goût de cet animal volant, de crainte que ce parfum ne le fasse dévier de sa course, & ne soit cause que je me rompe le col.

Allons, courage, Pégase tout gentil. En avant ; en avant, d'un cœur gai, d'une aile légère. Que tes oreilles se dressent & soient attentives au moindre bruit du frein doré qui te dirige. Que fais-tu ? que fais-tu donc ? tu rabaisse ton vol vers les réduits mal odorans. Songe, songe à perdre la terre de vue, & à parvenir, en droite ligne & à tire-d'aile, à la Cour céleste. Accoutume ton odorat à des parfums d'un nouveau genre ; oublie ta pâture vile & journalière. Mais, Dieux ! qu'aperçois-je là-bas ? un homme qui sort de la maison des courtisanes du Pirée, & qui s'appête à se soulager dans le port. Je suis perdu, c'est fait de moi, si mon Escarbot en a le moindre évent. Libertin

infecte, veux-tu bien au plutôt couvrir cela de terre, & jeter par-dessus force persil & force essence? Ne vois-tu pas à quoi tu nous exposes tous? Si je viens à périr en trébuchant, par ta faute, du haut du Ciel, la ville de Chio (*) sera infailliblement condamnée à une amende de cinq talens. Foin de moi! je commence à craindre pour mon existence. Ceci n'est plus une plaisanterie. O grand Bellérophon! souffle-moi ton courage. La terreur commence à émouvoir mes entrailles; si tu ne viens à mon aide, je vais faire une sottise qui ne sera du goût de personne, excepté de mon Escarbot. Ah! bon! me voici arrivé au séjour des Dieux; & si je ne me trompe, j'apperçois le brillant palais de leur Roi. Qui donc est aujourd'hui de garde à la porte de Jupiter? que tarde-t-on à me l'ouvrir?



(*) Il y a au grec *Urbs chiorum*; ce que Palmerius interprète *Urbs cacantium*; ainsi c'est d'Athènes même & non de Chio que le Poète veut parler. Les Athéniens étoient gourmands & grands mangeurs & par une conséquence très-logique, le Poète les taxe d'aller souvent où chacun va tout seul. Cette raillerie se présente fréquemment dans les Comédies.

S C È N E I V.

MERCURE, TRYGÉE.

MERCURE.

JE ne fais quelle odeur de mortel a frappé mon odorat. O grand Hercule ! quelle vision prophane est-ceci ?

T R Y G É E.

C'est un Hippo-Scarabée (*).

MERCURE.

La peste t'étouffe, écuyer de mauvais présage ; impie, sacrilège, coquin, scélérat, misérable ! magasin d'anathêmes ! ô le plus pervers entre tous les pervers ! dis-moi, d'où viens-tu ? Quel est ton nom ?

T R Y G É E.

Scélérat.

MERCURE.

Ton Peuple ?

T R Y G É E.

Coquin.

(*) Une bête moitié cheval & moitié escarbot.

C O M É D I E.

251

M E R C U R E.

Ton père ?

T R Y G É E.

Misérable.

M E R C U R E.

Je te tuerai, si tu ne dis ton nom.

T R Y G É E.

Eh ! bien , je suis Trygée, du bourg Athmonien ; assez bon vigneron , ajoutez que je n'ai jamais été délateur , & que l'ambition ne m'a jamais fait me mêler d'aucune intrigue.

M E R C U R E.

Que viens-tu faire ici ?

T R Y G É E.

T'apporter cette corbeille de bonne chère :

M E R C U R E.

Certes ce procédé-ci dément ta poltronerie ordinaire.

T R Y G É E.

Tu vois que je ne suis pas si coquin, si misérable ! Allons , présentement , fais-moi parler à Jupiter.

M E R C U R E.

Oh ! oh ! oh ! tu es par ma foi bien loin de compte ; & tu ne te doutes pas du chemin que tu

K iv

as encore à faire pour trouver le gîte actuel des Dieux. Ils ont tous quitté hier ce palais.

T R Y G É E ,

Et où sont-ils allés ?

M E R C U R E .

Oh ! fort loin , encore plus loin , aux extrémités les plus reculées de la voûte céleste.

T R Y G É E .

Et comment se fait-il qu'ils t'ayent laissé seul en ce poste ci ?

M E R C U R E .

J'y suis resté pour la garde du buffet , de l'argenterie , & de la vaisselle de cuisine. Pour Jupiter , il est allé grimper jusqu'au plus haut sommet du Ciel , & tous les autres Immortels l'y ont suivi ,

T R Y G É E ,

Eh ! pour quelle raison ?

M E R C U R E .

C'est qu'il n'est aucun d'eux qui veuille à l'avenir écouter les prières des Grecs ; & voilà pourquoi ils se sont logés si haut , si haut , qu'il n'en puissent rien entendre. Ils ont logé la Guerre à leur place ; elle occupe présentement les foyers qu'ils

se plaisoient à honorer de leurs regards. Ils vous abandonnent sans retour à ses fureurs.

TRYGÉE.

Eh ! quelle est la cause qui a pu inspirer tant de haine aux Dieux, contre les Grecs ?

MERCURE.

C'est depuis qu'ils se sont apperçus que les Grecs rejettoient toute conciliation, & ne respiroient qu'hostilités. En effet, si Lacédémone se trouvoit avoir quelque peu le dessus, *par les Dioscures* ! s'écrioit-elle, *il faut achever d'écraser les Athéniens*. Et s'il arrivoit ensuite qu'Athènes remportât quelque succès, & qu'on y vit arriver des députés de Sparte : *on nous dresse des embûches*, s'écrioient les Athéniens : *gardons-nous, par Minerve ! d'écouter les propositions de ces gens-ci. Nous les verrons revenir quand nous aurons pris Pylos*. Conviens que c'étoit-là de part & d'autre votre façon de parler. Aussi plus de Paix pour vous à espérer ; & je doute que vous la revoyiez jamais.

TRYGÉE.

Où est-elle allée ?

MERCURE.

La Guerre son ennemie la tient captive & reculée au fond d'une caverne obscure.

T R Y G É E.

Où est cette caverne?

M E R C U R E.

La voici dans ce bas-fond , & plus bas encore que le fond de ce bas fond. Et puis , vois en outre de quel amas de grosses pierres elle en a bouché l'orifice , afin que les Grecs ne puissent tirer de là sa prisonnière.

T R Y G É E.

Voilà une méchante Divinité. Dis-moi , je te prie , quel mal présentement s'occupe-t-elle à nous faire?

M E R C U R E.

Que te dirai-je ? hier au soir elle apporta un mortier d'une grandeur prodigieuse.

T R Y G É E.

Hé , que prétend-elle faire de ce mortier ?

M E R C U R E.

Y broyer toutes les villes de la Grèce. Adieu ; je me retire , car je l'entends ; je ne saurois tenir à un tel fracas.

T R Y G É E.

Ah ! Malheureux que je suis ! je ne l'entends que trop aussi. Où fuir ?

SCÈNE V.

TRYGÉE, LA GUERRE,
L'ÉMEUTE.

LA GUERRE.

CHÉTIFS & malheureux mortels, que de douleurs je vous prépare!

TRYGÉE.

O grand Apollon, quel mortier effroyable! mais quel monstre plus effroyable encore j'aperçois dans la Guerre en personne. Quelle fuite assez prompte me dérobera son aspect odieux. quelle dureté dans ses traits! Ciel je pense que ses jambes & ses pieds sont de fer.

LA GUERRE.

O trois, quatre, cinq, & mille fois infortunée ville de (*) Prasië; te voilà perdue!

(Ici la Guerre jette dans le mortier un porreau; emblème de la ville de Prasië, d'autant que PRASON en grec signifie PORREAU).

(*) Prasië étoit une petite ville située sur la côte de Laconie. Elle fut prise & détruite par les Athéniens dans la guerre du Péloponnèse.

TRYGÉE *aux Spectateurs.*

Courage, Messieurs ; ceci ne vous regarde point ;
mais le danger menace la contrée de Laconie.

L A G U E R R E .

A toi, Mégare (*). Ah ! chetive Mégare, tu
vas être paîtrie comme un gâteau.

(*Ici la Guerre jette de l'ail dans le mortier.*)

T R Y G É E .

Ciel ! que de larmes amères dans le mortier ;
pour les pauvres Mégariens.

L A G U E R R E .

Eh ! quoi fertile Sicile, espères-tu échapper à ce
mortier fatal. Mais quelle malheureuse ville se pré-
sente à ma mémoire ? Qu'on m'apporte promptement
une dose de miel Attique (**) pour répandre
sur ce falmis.

T R Y G É E .

Doucement, s'il vous plaît ; servez-vous d'autre
miel ; épargnez celui d'Attique, qui coute quatre
oboles.

(*) Les Lacédémoniens soutenoient cette ville, son terri-
toire étoit renommé pour l'ail.

(**) Le miel Attique figure ici pour Athènes.

C O M È D I E.

157

L A G U E R R E.

L'Émeute , à moi l'Émeute.

L' É M E U T E.

Que voulez-vous , ma maîtresse ?

L A G U E R R E.

Ah ! fainéante ! il faut t'appeller à deux fois !
tiens , voilà un soufflet pour te dégourdir.

L' É M E U T E.

Hai ! hai ! ce soufflet-là sent furieusement l'ail (*).

L A G U E R R E.

Te dépêcheras-tu de m'apporter un pilon ?

L' É M E U T E.

Ignorez-vous que nous n'en avons point. Nous
ne sommes aménagées ici que d'hier.

L A G U E R R E.

Que ne vas-tu en emprunter un aux Athéniens.

L' É M E U T E,

Qu'à cela ne tienne ; mais à condition que vous
ne me battrez plus.

(*) Mégare, désigné par l'ail, étoit l'origine de la guerre
du Péloponnèse.

SCÈNE VI.

LA GUERRE, TRYGÉE.

TRYGÉE, *aux Spectateurs.*

HOMONCULES malheureux, que faire dans une telle crise ? Considérez toute l'étendue des périls qui vous menacent, si cette maudite courière revient avec un pilon. O Bacchus ! fais qu'elle périsse en chemin ; sans quoi toutes nos Villes vont être broyées sans miséricorde.



S C È N E V I I.

LA GUERRE, TRYGÉE, L'ÉMEUTE.

L A G U E R R E.

A P P R O C H E ici, scélérate!

L'É M E U T E.

Quelle faute ai-je commise?

L A G U E R R E.

Tu reviens sans pilon?

L'É M E U T E.

Pais-je en trouver où il n'y en a plus? Le grand pilon Athénien, Cléon le corroyeur, ce perturbateur de la Grèce, vient de rendre l'ame.

T R Y G É E.

O Pallas, Damed'Athènes, ô vénérable Déesse! tu prends pitié de ta Ville; tu as permis que Cléon mourut, au moment où nous allions nous abreuver de larmes.

L A G U E R R E.

Pour me procurer un autre pilon, cours vite à Sparte. Eh! bien? feras-tu ce que je t'ordonne?

L'É M E U T E.

J'y vole.

SCÈNE VIII.

TRYGÉE , LA GUERRE.

TRYGÉE.

Nous voici , Messieurs , replongés dans un nouveau péril. S'il est quelqu'un de vous qui se soit fait initié dans les mystères de la Samothrace , c'est le cas qu'il prononce tout bas l'imprécation mystique , pour que cette Messagère se rompe les jambes avant d'arriver à sa destination.



SCÈNE

SCÈNE IX.

TRYGÉE, LA GUERRE, L'ÉMEUTE.

L'ÉMEUTE.

AH ! quel guignon m'assiége ! faut-il donc que j'échoue dans toutes mes commissions ?

LA GUERRE.

Eh ! bien ? tu reviens encore les mains vuides.

L'ÉMEUTE.

Hélas ! le pilon Lacédémonien est brisé comme l'autre.

LA GUERRE.

Que dis-tu, coquine ?

L'ÉMEUTE

Brasidas, envoyé vers la Thrace à la tête d'une armée auxiliaire, a péri comme Cléon.

TRYGÉE.

Graces vous soient rendues, pour cet événement ô Dioscures propices ! Et vous, mortels, reprenez courage ; il vous est présentement permis d'espérer.

LA GUERRE.

Enlève ce mortier, & l'essuye avec soin. Je vais moi-même me mettre en quête pour srouver un pilon.

Tome IV.

L

S C È N E X.

TRYGÉE *seul.*

LA joie que je ressens me rappelle la chanson asiatique & hérissée de barbarismes, que le Persan Datis (*) avoit coutume de chanter à midi en se gratant le menton :

» Moi joyoux, moi fort très - content,

» Moi beaucoup de contentement.

Habitans, de la Grèce, vous qui devez être fatigués à l'excès des travaux & des calamités de la guerre, empressez-vous de tirer de sa prison la Paix, cette divinité désirable, avant que son ennemie n'ait trouvé un pilon. Et vous, laboureurs, vendeurs, artisans, manœuvres, citoyens, étrangers, insulaires, venez seconder l'entreprise. Que tout le Peuple conspire avec nous pour délivrer la Paix & nous faire jouir de ses faveurs. Que chacun s'arme à cet effet de leviers & de cables.

(*) Chez Aristophane le Persan Datis, barbarise en grec : il falloit bien imiter cette licence comique ; & le faire *barbariser* en françois.

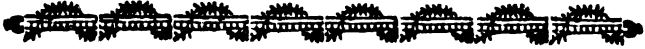
SCÈNE XI.

TRYGÉE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

ACCOUREZ tous en grande joie & en grande hâte, il s'agit du salut de la Patrie. Que tout ce qu'il y a de Grecs se transporte ici. Prêtons-nous un mutuel secours pour nous délivrer de l'aspect des drapeaux & des mâts ensanglantés. Une journée propice nous luit, une journée ennemie des hostilités & de Lamachus. Vous donc qui nous avez appelés, mettez-vous à notre tête; nous exécuterons avec empressement tous vos ordres. Nous ne refusons aucun effort, aucune fatigue pour venir à bout de renverser le faîte de cette prison, & d'en tirer la plus grande des Déeses, le Génie tutélaire de nos vignes.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRYGÉE, LE CHŒUR.

TRYGÉE.

PAIX! silence donc! quel bruit vous faites! ne répandez pas ainsi votre joie en vains éclats. Voulez-vous donc par ces clameurs indiscrettes attirer ici la cruelle Divinité qui préside à la Guerre?

LE CHŒUR.

Eh! laissez-nous nous réjouir. Ces acclamations nous sont bien douces, à nous qui n'avions plus de vivres que pour trois jours.

TRYGÉE.

Ah! craignez, redoutez ce fatal Cerbère. Il ne faut qu'un de vos cris parvenus à son oreille pour réveiller ce monstre, qui ne manqueroit pas de mettre empêchement à la délivrance de la Paix.

L E C H Œ U R.

Nous ne connoissons personne en état de nous l'enlever, si une fois elle vient en nos mains. Allons, courage, à l'appui, compagnons !

T R Y G É E.

Vous me faites frémir, mes amis. Je crains au bruit que fait votre branle, que tout notre appareil ne devienne infructueux, & que l'ennemie ne survienne.

L E C H Œ U R.

Elle peut piler, concasser, broyer tant qu'il lui plaira; elle ne nous empêchera point de nous réjouir aujourd'hui.

T R Y G É E.

Quel délire est le vôtre ! A quel revers vous nous exposez ! ah ! je vous conjure, mes camarades, ne gêtez pas la plus belle entreprise.

L E C H Œ U R.

Mais ces mouvemens sont plus forts que nous ; ils sont spontanés, involontaires ; & je vous jure que nos jambes & nos cuisses se remuent d'elles-mêmes.

T R Y G É E.

Eh ! juste ciel ! quel tems choisissez-vous pour de tels ébats ? Ne finirez-vous point ces sauts déplacés ?

LA PAIX,

LE CHŒUR.

Voilà que je finis.

TRYGÉE.

Vous le dites; mais vous continuez toujours.

LE CHŒUR.

Eh! bien, je vous demande encore la liberté de faire trois entrechats, & puis c'est tout.

TRYGÉE.

Mais si je vous accorde cette permission, vous danserez de nouveau.

LE CHŒUR.

Eh! bien, nous allons cesser, pour vous complaire.

TRYGÉE.

Eh! quoi? en disant cela, vous recommencez sur nouveaux frais.

LE CHŒUR.

Je ne veux plus lever qu'un tant soit peu la jambe droite; & tout finit là.

TRYGÉE.

J'y consens donc encore, mais après n'allez pas récidiver.

LE CHŒUR.

Mais si vous souffrez que je leve la jambe droite.

il faut bien que la gauche l'accompagne pour achever le saut. Ah ! certes , je n'ai jamais tant ri , je n'ai jamais goûté une joie aussi pure. Je me compare à un serpent qui a quitté sa vieille peau , depuis que j'ai conçu l'espoir de me délivrer de cette vipère.

T R Y G É E.

Eh ! réjouissez-vous , mes amis ; mais avec moins de fracas. Attendez au succès. Alors vous vous livrez aux ris sans frein , aux transports immodérés de la joie. C'est alors qu'il vous sera permis , à votre choix , ou de dormir , ou d'aller , ou de vous arrêter , ou de passer la rivière à la nage , ou de vendre vos marchandises au marché , ou de vaquer uniquement aux jeux & aux festins en vrais Sybarites , en chantant tout le jour des refrains de jubilation.

L E C H Œ U R.

Oh ! quand me sera-t-il donné de voir ce jour si précieux ? Que de maux j'ai soufferts ! combien ai-je passé d'années à vivre plus durement que Phormion ! on nous traite de Juges sévères , fâcheux , repoussans. Ah ! laissez faire ; quand la détresse qui suit la guerre sera éloignée , chacun nous trouvera d'un accueil affable , d'un accès facile. Avons-nous assez fait de pertes depuis que nous fréquentons le Lycée un bouclier dans une main , & une lance dans l'autre ? Allons , courage ,

notre Chef, puisque notre bonne fortune vous a mis à notre tête, commandez, que faut-il faire?

TRYGÉE.

Laissez-moi reconnoître cette étrange forteresse, pour que je pourvoie au plus court moyen d'y faire une brèche.

SCÈNE II.

TRYGÉE, MERCURE.

MERCURE.

TÉMÉRAIRE! impie! que projettes-tu?

TRYGÉE.

Rien de criminel; pas plus que Cillicon (*).

MERCURE.

Malheureux! c'est fait de toi.

TRYGÉE.

Si le sort l'ordonne ainsi, & si le Dieu Mercure se joint contre moi avec le sort.

(*) Cillicon fut surpris au moment où il se disposoit à livrer Milet aux ennemis. Interrogé: *que fais-tu là?* il répondit effrontément *rien de mal*. Cette réponse passa en proverbe.

MERCURE.

C'est fait de toi , te dis-je.

TRYGÉE.

Quel jour descendrai-je chez Pluton ?

MERCURE.

A l'instant même.

TRYGÉE.

Confidère que je n'ai dans ma besace ni fromage,
ni pain , pour faire le voyage.

MERCURE.

Tu es une victime dévouée à la mort dans toutes
les formes.

TRYGÉE.

On m'a dévoué , dis-tu ? Eh ! qui m'a fait cette
cérémonie , sans que je m'en doutasse ?

MERCURE.

Ne fais-tu pas que Jupiter a prononcé un arrêt
de mort contre quiconque seroit surpris à forcer
cette prison ?

TRYGÉE.

Ah ! cet arrêt est ma sentence.

MERCURE.

Sois-en certain.

T R Y G É E.

En ce cas, prête-moi à usure trois drakhmes , pour que je puisse promptement acheter & sacrifier un porc.

M E R C U R E.

Jupiter ! lance ici ta foudre !

T R Y G É E.

Je te supplie, ô Mercure ! de ne point me déférer à Jupiter. Je t'en conjure , par tous les Dieux.

M E R C U R E.

Non, non, je ne tiendrai point un tel attentat secret.

T R Y G É E.

Laisse-toi fléchir à la vue de cette corbeille remplie de volailles & de viandes de boucherie , que je t'ai présentée en offrande à mon arrivée.

M E R C U R E.

Malheureux Trygée !... Mais Jupiter tourneroit contre moi tout son courroux , si par mon silence je me rendois complice de ton crime.

T R Y G É E.

Ne leve point la voix , mon petit Mercuriau , je t'en prie en grace ; & vous , hommes insensibles au péril qui me menace , pouvez-vous rester de la sorte immobiles & muets ? Le cas n'exige-t-il point que toutes vos voix ne forment qu'un cri.

S C È N E I I I.

TRYGÉE , MERCURE , LE CHŒUR.

L E C H Œ U R.

T O U T doux , sire Mercure. Quel est ce procédé envers nous ? N'avons-nous pas toujours été très-religieux à ton culte , très-exacts à t'apporter des offrandes propres à flatter ton appétit ; & ne dois-tu pas , par reconnoissance , te prêter en ce jour à nos désirs.

T R Y G É E.

Entends-tu , ô Mercure ! la requête de ces honnêtes gens.

L E C H Œ U R.

Dépose tout ressentiment , pour te montrer propice à tes supplians. Accorde-nous de ramener dans la Grèce la Déesse ici renfermée. Ne la refuse point à nos vœux ardents , ô de tous les Dieux le plus populaire , le plus généreux & le plus grand pour nous dans l'occasion présente ! prête-nous ton aide : nous t'en conjurons par la haine que tu portes aux projets ambitieux de Pisandre , par les sacrifices publics , & les dons particuliers que nous faisons à tes autels.

L A P A I X ;

T R Y G É E.

Prête une oreille favorable à leurs instantes prières. Ne rejette point tes fidèles adorateurs, qui jamais n'ont été plus attachés à ton culte.

M E R C U R E.

Je crois bien en effet qu'ils n'ont jamais été plus voleurs.

T R Y G É E.

Il faut, Mercure, que je te fasse part d'un complot dont les suites sont effrayantes, d'un complot où tous les Dieux se trouvent compromis.

M E R C U R E.

Révèle-moi ce complot ; peut-être en considération de ce service, me laisserai-je persuader.

T R Y G É E.

Sache donc que le Soleil & la Lune, divinités des plus perverses, conjurent depuis long-tems contre les autres Immortels, & qu'ils ont formé le dessein de livrer la Grèce aux Barbares.

M E R C U R E.

Qui peut les porter à ce crime ?

T R Y G É E.

Par Jupiter ! la cause est toute évidente ; c'est que nous faisons des sacrifices à Mercure & aux

autres Dieux; au lieu que les Barbares ont voué leur culte au Soleil & à la Lune, & c'est pourquoi ces deux Astres voudroient que nous fussions tous perdus sans ressource, pour que l'Empire de la Grèce passât aux Perses & aux Mèdes.

M E R C U R E.

Je ne m'étonne plus que les jours diminuent, & que la nuit soit très-irrégulièrement éclairée.

T R Y G É E.

C'est, n'en doutez point, une suite de la conjuration dont je vous parle, ami Mercure. Ainsi n'hésitez plus, après un avis aussi essentiel, de vous prêter à ce que je vous demande. Quelles fêtes nous célébrerons en votre honneur! Toutes celles des autres Dieux seront converties en fêtes d'Hermès: grandes fêtes de cinq jours; fêtes Diipoliennes, fêtes Adoniennes; mystères de tous les genres. Est-il une seule ville de Grèce, ô Mercure propice! qui ne transfère à son Dieu libérateur, tous les autres cultes? Combien tu vas t'enrichir des dépouilles de tes confrères les Immortels! Tiens, voici l'échantillon des dons qui t'attendent. Je te le présente de la part & au nom de ces bons gens qui m'ont choisi pour les présider. Reçois en même-tems cette libation.

M E R C U R E.

Je conviens que c'est ma pierre de touche qu'une

bourse bien garnie, & qu'une belle coupe d'or. Il y a long-tems que ce foible-là me tient. Allons, mes enfans, je ne m'oppose plus à votre entreprise; je vous exhorte même à faire tous vos efforts pour renverser tout cet échaffaudage de pierres dont est obstruée l'entrée de la caverne.

L E C H Œ U R .

Nous exécutons avec zèle ton commandement, ô des Divinités la plus industrieuse ! ô notre Ingénieur en chef ! parle, que faut-il faire ; dirige l'opération ; tu trouveras en nous des subalternes disposés à bien remplir tes ordres.

T R Y G É E .

O Mercure ! prends la coupe ; & fais de ta propre main une seconde libation , afin que nous soyons assurés que nos prières vont avoir l'aveu d'un Dieu.

M E R C U R E .

Coule , liqueur consacrée , coule en libation. Que chacun soit attentif à ne prononcer que des paroles de bon présage.

T R Y G É E .

Nous faisons, de notre côté, une libation à l'exemple du Dieu Mercure ; & nous souhaitons unanimement avec ardente prière, que le jour qui luit sur la Grèce soit pour elle l'aurore de toutes les prospérités. Amis, souvenez-vous du décret

que je porte , & que je vais prononcer. Quiconque manœuvrera bien dans l'attaque de cette forteresse , sera à jamais exempt de service militaire.

L E C H Œ U R.

Ah ! que puisse-je passer le reste de mes jours dans un parfait repos , à souffler la braise de mon foyer , ou à m'endormir dans les bras d'une compagne chérie.

T R Y G É E.

Quiconque seroit capable de préférer les horreurs de Bellone aux douceurs de la Paix , fais , ô puissant Backhus ! qu'il soit tourmenté depuis le poignet jusqu'au coude de cruelles démangeaisons ; & que chacun des poils de ses bras se métamorphose en pointe d'aiguille.

L E C H Œ U R.

Et s'il se trouve encore quelqu'un transporté de la fureur de commander les troupes ?

T R Y G É E.

Que la vénérable Minerve l'empêche de produire cette rage au grand jour , & qu'il passe à jamais pour un autre Cléonyme.

L E C H Œ U R.

Si quelque fabriquant de lance ou de bouclier , cherchoit à prolonger les hostilités pour tirer plus de lucre de son industrie ?

T R Y G É E.

Puisse-t-il être fait captif par une bande de voleurs, & manger long-tems du pain d'orge!

L E C H Œ U R.

Et si lorsqu'en vertu des traités il ne subsistera plus qu'un certain nombre de troupes, celui qui en sera nommé général, s'absente de son poste, & jouant le rôle d'un vil esclave & d'un transfuge, se dispose à passer chez l'ennemi?

T R Y G É E.

Qu'il soit attaché au train d'un chariot; promené ainsi dans tous les carrefours, & disséqué à grands coups de lanières.

L E C H Œ U R.

Soit fait ainsi. *Ïo Pæan! Hommage te soit rendu, Apollon vengeur!*

T R Y G É E.

Supprimez ces mots *Pæan* (*) & *vengeur*; &, du reste, entonnez le chant de jubilation.

L E C H Œ U R.

Ïo! ïo! tout court; puisqu'il te plaît ainsi.

(*) *Pæan*, l'un des synonymes d'Apollon, signifie *verbérateur*. Ce mot est impropre dans un cantique de paix. D'ailleurs le Poète vient d'établir qu'Apollon ou le Soleil, s'étoit déclaré contre la Grèce en faveur des Barbares.

TRYGÉE.

T R Y G É E.

Hommage à Mercure, aux Heures, à Vénus,
à l'Amour, aux Graces!

L E C H Œ U R.

Et Mars?

T R Y G É E.

Rien pour lui.

L E C H Œ U R.

Mais Enyalius (*)?

T R Y G É E.

Pas davantage.

M E R C U R E.

Il est tems présentement de faire jouer les lés
viers & les cordes. Allons, ferme!

L E C H Œ U R.

Ferme, camarades!

M E R C U R E.

Plus ferme!

L E C H Œ U R.

Plus ferme encore, mes amis!

(*) *Enyalius* est un synonyme de Mars; la racine de ce mot est *Enyo*, qui est le nom que les Grecs donnoient à Bellone, Déesse de la guerre.

LA PAIX,

MERCURE.

Courage ! tirez donc, vous autres.

TRYGÉE.

Ah ! tous ne tirent pas également. Ah ! faibles ! ah ! malheureux Béotiens, que de pleurs vous attendent !

MERCURE.

Tirez, maintenant.

TRYGÉE.

Tirez, tirez fort !

LE CHŒUR.

Sur-tout, tirons tous de concert.

TRYGÉE.

Pour moi, je tire si bien que me voilà suspendu au cable, au risque de me rompre les reins, s'il vient à manquer.

MERCURE.

Pourquoi donc l'opération avance-t-elle si peu ?

LE CHŒUR.

O Lamachus ! c'est ta lenteur qui nous nuit. Nous avons bien besoin d'un masque d'homme tel que toi.

MERCURE.

C'est le reproche qu'on a fait autrefois à ceux d'Argos. Ils tiroient aussi mal. Ils sarvoient aussi.

mal la cause commune. Ils rioient des pertes que faisoient les deux partis, & s'enrichissoient en vendant des denrées dans l'un & l'autre camp.

T R Y G É E.

Mais, ô bien aimé Mercure! vous ne niez pas que ceux de Laconie ne tirent de toutes leurs forces.

M E R C U R E.

Ceux d'entr'eux qu'on retient prisonniers dans Athènes ne demanderoient pas mieux que de nous seconder, si le Geolier leur ouvroit la porte.

L E C H Œ U R.

Les Mégariens n'avancent guères la besogne; ils tirent cependant, mais d'une manière assez lâche. On pourroit les comparer à de jeunes chiens encore mal dressés à la chasse, & qui se contentent de suivre les autres. Il est vrai, par Jupiter! qu'ils ont été cruellement affamés par une longue disette.

T R Y G É E.

Nous n'avançons point, mes amis. Tirons tous ensemble; prétons-nous un mutuel secours.

M E R C U R E.

Tirez.

L E C H Œ U R.

Allons, donnons tous un bon coup de collier.

M ij

L A P A I X,

M E R C U R E.

Courage! bon! encore plus ferme!

L E C H Œ U R.

Par Jupiter! nous n'épargnons pas nos efforts.

M E R C U R E.

Courage! courage donc!

L E C H Œ U R.

Quoi? nous ne sommes pas plus avancés?

T R Y G É E.

C'est que tandis que les uns appuient, les autres lâchent la main.

L E C H Œ U R.

Ah! traîtres d'Argiens, je me vengerai de vous.

M E R C U R E.

Ferme, cette fois!

T R Y G É E.

Courage! appuyez.

L E C H Œ U R.

Qu'il est dangereux d'avoir pour auxiliaires des ennemis secrets. Vous tirez bien, vous qui désirez sincèrement la fin de la guerre. Mais ceux qui ne

COMÉDIE. 181

partagent pas le même vœu , contrarient soudainement vos efforts.

TRYGÉE.

Oh ! quand vous verrai-je tous exposés aux corbeaux , odieux Mégariens ! c'est vous ici qui retardez la présence de la Paix. Cette Déesse ne vous pardonne point de l'avoir infectée d'ail. Vous êtes les premiers , entre tous les Peuples , qui aient imaginé de couvrir ses autels d'une telle offrande. Allons , je vois bien qu'il faut prendre le parti de nous délivrer de tous les bras inutiles ; & pour commencer , j'ordonne aux Bourgeois d'Athènes de s'en aller chez eux , & d'abandonner cette entreprise-ci , à laquelle ils n'entendent rien ; ainsi ils peuvent s'en retourner au Pirée , & là se promenant le long de la grève , s'entretenir de jugemens & de procès.

LE CHŒUR.

C'est bien dit. Que les seuls gens de la campagne mettent la main à la corde.

MERCURE.

Ah ! bon ! voici enfin la besogne qui avance.

LE CHŒUR.

Mercure dit que l'ouvrage va bien. Allons , camarades , un coup de vigueur.

TRYGÉE.

Vous êtes tous cultivateurs ; j'ai eu soin de licencier tous les adjoints suspects.

L É C H Œ U R.

Allons, ferme ! que chacun s'évertue, l'occasion le demande. Nous touchons au succès. Loin de nous relâcher, redoublons d'effort. C'est cela ; c'est cela même. Ferme donc. Courage, vous. Appuyez, appuyez, courage ! à merveilles !

(Le Chœur vient à bout d'enlever le fût de la prison, & d'en tirer la Paix.)

FIN DU SECOND ACTE.



 ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRYGÉE, LA PAIX *accompagnée de la*
 BEAUTÉ & de la FÉCONDITÉ,
personnages muets, MERCURE.

T R Y G É E.

DE quel nom t'appellerai-je, ô Déesse tuté-
 laire de nos vignes ? Ne pourrai-je te trouver
 quelque épithète honorifique, qui exprime en un
 seul mot que tu es Dame de plusieurs milliers
 d'amphores ? Je te salue, ô Déesse, belle à voir,
 belle à revoir, belle à contempler en tout tems.
 Quelle douce haleine s'exhale de ton sein ! elle res-
 pire à la fois & le parfum de la myrrhe, & je ne
 fais quelle plante dont l'odeur invite au repos.
 Le havresac militaire ne sent pas à beaucoup près
 aussi bon.

M E R C U R E.

Fi ! j'ai en horreur les havresacs dont tu parles,
 qui sentent tous l'ail & l'oignon pourri ; au lieu que

M iv

cette belle Divinité ne respire que les pâtés de grives, les réjouissances, les concerts de flûtes, les fêtes Bachiques, & les spectacles qui en font partie, comme par exemple les Tragédies mélodieuses de Sophocle, & les jolis petits poèmes d'Euripide.

T R Y G É E.

Ah! Mercure, ce mensonge mérite correction: La Paix a trop bon goût pour aimer dans un Poète tragique des (*) aphorismes de Jurisprudence & des disputes de Barreau. Ce qui lui plaît, c'est le spectacle d'une vendange, d'un coteau tapissé de lierre, d'un troupeau de brebis bêlantes, d'une femme qui porte au four plein son giron de gâteaux; d'une servante ivre, endormie auprès d'un broc de vin, renversé; & autres tableaux divertissans.

M E R C U R E.

C'est un vrai plaisir de voir présentement les Cités réconciliées s'entre-parler amicalement; oublier dans les ris, les pleurs qu'elles ont versés; & noyer le souvenir de leurs pertes dans des coupes de vin.

T R Y G É E.

Tournez, tournez vos regards vers les Spectateurs, & remarquez la différente mine qu'ils font

(*) Trait de satire contre Euripide.

COMÉDIE. 185

à cette heure ; vous distinguerez aisément par-là quel est celui qui est de telle ou de telle autre profession.

MERCURE.

Eh ! vraiment , j'en apperçois un qui se désespère , qui s'arrache les cheveux , c'est à coup sûr un faiseur d'aigrettes. J'apperçois aussi un faiseur de charrues qui crache au nez d'un fourbisseur.

TRYGÉE.

Remarquez la joie effrénée de ce vendeur de faux , qui montre au doigt avec insulte un vendeur de lances.

MERCURE.

Va revoir tes foyers , & dis à tous ces bons Villageois d'en faire autant.

TRYGÉE.

Peuple , écoutez. Que chaque cultivateur aille revoir son champ , le dos chargé des ustensiles propres à la culture de la terre & de ses productions , en place du bouclier , de la lance & de l'épée : car l'antique âge d'or de la Paix est revenu parmi nous avec elle. Tout nage ici dans l'abondance. Je le répète , que chacun aille revoir son champ , & rendre grâces aux Dieux.

LE CHŒUR.

O jour désiré à bon droit de tous les gens de bien , & principalement des gens de la campagne !

Avec quel plaisir je verrai mes vignes , & les figuiers que je planterai dans ma jeunesse ! je vous salue d'avance , objets chéris dont j'ai été trop long-tems séparé.

T R Y G É E.

Célébrez , célébrez entre toutes les autres Divinités celle qui vient de réformer les casques & les gorgones. Qu'ensuite chacun rejoigne tranquillement son village & sa maisonnette , en prenant soin d'y porter une provision de viande salée.

M E R C U R E.

Par Neptune ! je suis ravi de voir la bonne mine , la démarche décente de ces Villageois. On prendroit ces bonnets qu'ils ont substitués aux casques , pour autant de tourtes à chapiteau ; & toute cette troupe gaie & nombreuse pour une assemblée de nocé.

T R Y G É E.

Il y avoit long-tems que je n'avois vu un maillet. Convenez que cet instrument a bon tour. Et ces faisceaux d'échalats tout neufs ? comme le soleil s'y mire ! Allons , je vois bien que chacun s'apprete à semer , à planter , à sillonner la terre. Je brûle à mon tour d'aller cultiver mon petit héritage. Qu'il doit être en friche , depuis le tems que le foc n'y a passé ! O mes amis ! songez aux

avantages du genre de vie que vous allez mener. C'est la vie du bon tems d'autre-fois, & dont on ne jouit que sous les auspices de la Paix. Figues d'Europe, figues de Syrie, myrtes verdoyans, vin doux, violettes naissantes au voisinage des sources, olives notre mess favori, voilà les biens qu'elle nous rend. Honneur, honneur soit rendu à la Déesse pacifique.

L E C H Œ U R.

Je te salue, ô Déesse ! reçois mon encens, mes hommages. Qu'avec délices je te revois ! Le désir que j'avois de toi, étoit une passion un désir brûlant. Oh ! quand reverrai-je mes champs ! O paix désirable ! c'est en toi que nous trouvons notre unique trésor ; tu feras toujours le vœu du Villageois, de l'innocent cultivateur des terres. Seule parmi les Immortels, tu as adopté la fonction de nous couvrir de bienfaits sans nous faire jamais aucun dommage. De tes mains découlent toutes sortes d'abondances. C'est toi qui protèges nos moissons ; c'est toi qui maintiens sur pied les ceps de nos vignes, nos jeunes plants de figuier. C'est par toi, sous tes auspices, que nos semences sortiront de terre & la couvriront d'une riante verdure. Mais qui a pu si long-tems causer son absence ? En quels lieux du monde étois-tu exilée ? O Mercure ! ô de tous les Dieux le plus humain ! satisfais la-dessus ma curiosité, je t'en conjure.

Très-avisés cultivateurs, prêtez-moi une oreille attentive, & retenez-bien ma réponse. La première cause de la fuite de la Paix, fut l'exil de Phidias; car Périclès qui craignoit pour lui-même une semblable disgrâce, & qui étoit à la veille d'être cité en jugement par des Citoyens d'une humeur irritable & changeante, résolut de prévenir sa perte, en brouillant les affaires. Ce fut lui qui suscita la requête de ceux de Mégare, & qui excita par ce moyen la première étincelle d'un vaste incendie, dont la fumée est des plus acres, & fait aujourd'hui pleurer tant d'yeux dans toute l'étendue de la Grèce. Vous savez que quand l'écorce de la vigne s'est rompue, nulle force ne peut arrêter l'écoulement de ses pleurs, & qu'un tonneau qui a brisé ses cercles ne connoît point de digues à l'épanchement de sa liqueur; il en a été de même de ce premier embrâsement, il s'est répandu partout avec une fureur effrénée.

T R Y G É E.

Voilà d'étranges secrets que vous me révélez. J'atteste Jupiter que je n'en avois jamais rien oui dire jusqu'à ce jour. Non, je ne me serois jamais douté que l'exil de Phidias avoit occasionné celui de cette honnête Déesse.

L E C H Œ U R.

Je ne m'en doutois pas non plus. Il faut croire que Phidias & la Paix sont très-proches parens, puisque leurs intérêts sont si étroitement liés. Qu'il fait bon vivre ! que de choses on apprend !

M E R C U R E.

Qu'est-il arrivé ? Les Cités tributaires vous voyant grincer ainsi les dents entre vous, se sont mis en tête de se délivrer de vos impôts ; & l'argent de Laconie leur a donné le courage d'effectuer ce projet ; car les Lacédémoniens sont aujourd'hui très-bons spéculateurs sur leurs profits. Ils cherchent à s'enrichir aux dépens de leurs voisins ; ils font la vilaine guerre ; guerre au surplus funeste, s'il en fut jamais, aux gens de la campagne.

T R Y G É E.

Nous le savons par nos figuiers qu'ils ont inhumainement coupés par le pied, en repréfailles des dégâts que leur ont fait nos trirèmes.

L E C H Œ U R.

Nous ne leur avons fait que des dégâts légitimes, car ils nous avoient rasé notre figuerie Caricienne, que nous avions pris tant de peine à cultiver.

T R Y G É E.

J'approuve, par Jupiter ! tout le tort qu'on leur a fait ; étant en état de prouver que la première

fronde qu'ils ont lancée contre nous, m'a brisé une amphore qui tenoit six médimnes.

M E R C U R E.

Ces hostilités ont contraint les Villageois & tout le peuple mercénaire de se rendre à la ville. Ils ne connoissoient point les affaires ; & pour les connoître , ils se sont mis à écouter bouche béante nos Orateurs. Ceux-ci qui les voyoient ruinés , affamés , leur ont proposé la guerre pour ressource , & ont si bien fait par leurs clameurs qu'ils ont chassé la Paix de ce territoire. Cette Déesse , en fuyant , s'est retournée souvent vers vous. Elle aimoit ces lieux , & s'en écartoit à regret. Vos confédérés sont venus à l'appui de ces troubles. Ils vous donnoient des avis incendiaires , ils vous représentoient toujours Brasidas le chef ennemi , comme étant dans une position des plus avantageuses. Vous voilà aussi-tôt allarmés , dispersés comme de jeunes chiens en déroute. Dans cette circonstance , quiconque s'est présenté pour accuser un citoyen a été avidement écouté. L'accusé pour sortir d'une telle crise , ne manquoit pas de fermer la bouche de l'Orateur avec bon nombre de piéces d'or. C'est ainsi que les Délateurs se sont enrichis , & que la Discorde a continué de ravager la Grèce. Le bouc-feu de tous ces troubles étoit le corroyeur.

TRYGÉE.

Trève, sire Mercure, trève aux morts. Cléon n'est plus des nôtres; il a passé dans ton département souterrain. Que diras-tu de lui? que c'étoit un homme pervers, un babillard, un délateur, un tison de discorde? Il est présentement à toi avec toutes ces belles qualités. Mais, ô vénérable Déesse! pourquoi ce silence obstiné?

MERCURE.

Je ne pense pas qu'elle le rompe en faveur des assistans. Elle a trop de ressentiment contr'eux; elle a trop à s'en plaindre.

TRYGÉE.

Mais avec toi, peut-être aura-t-elle moins de réserve.

MERCURE.

O ma douce amie, ô de toutes les Déesse la plus antipathique avec la Guerre, ouvrez-vous à moi. Je vous entends; je comprends présentement vos griefs. Ecoutez vous autres. La Paix se plaint de ce qu'après l'affaire de Pilos elle s'est présentée dans cette ville avec une corbeille remplie de trêves & de traités, & que vous l'avez par trois fois expulsée des Comices.

T R Y G É E .

Nous avons mal fait ; mais que voulez-vous ?
notre esprit étoit alors environné de peaux (*).

M E R C U R E .

Ecoute , écoute les questions qu'elle vient de
me faire. Elle m'a demandé d'abord qui est le plus
opposé à son retour ; & ensuite quel est l'esprit le
plus pacifique qu'il y ait dans Athènes.

T R Y G É E .

Tu peux lui répondre que l'homme que je sache
être le plus pacifique , c'est , sans contredit , Cléon-
yme.

M E R C U R E .

Et ce Cléonyme , comment s'est-il conduit en
sens de guerre ?

T R Y G É E .

Comme une bonne ame , comme un fils très-
différent de son père. Car à peine a-t-il entendu
sonner la charge , qu'il a jetté son bouclier à terre.

M E R C U R E .

La Déesse me demande présentement qui sont
ceux qui dominent dans les assemblées.

(*) Allusion à Cléon.

T R Y G É E.

Hyperbolus y peut tout. Ouais ! la Paix secoue la tête.

M E R C U R E.

C'est qu'elle fait mauvais gré aux Athéniens de se laisser aussi mal présider.

T R Y G É E.

Hé bien, nous ne nous en servirons plus. Mais le Peuple se voyant nud & misérable, a voulu s'en faire un manteau.

M E R C U R E.

La Paix demande, quel avantage Hyperpolus a procuré au Peuple ?

T R Y G É E.

Comme il est faiseur de lanternes, les Athéniens qui ne voyoient goutte dans leurs affaires, se sont figuré qu'il les aideroit à y voir un peu plus clair.

M E R C U R E.

Oh ! voici bien d'autres questions.

T R Y G É E.

Quelles sont-elles ?

M E R C U R E.

La Paix veut savoir tout ce qui s'est passé de
Tome IV.

N

plus ancien depuis son départ. Elle est particulièrement inquiète d'apprendre ce que fait Sophocle.

T R Y G É E.

Il se porte à merveille. Mais il a éprouvé une métamorphose étrange. De Sophocle, il est devenu Simonide.

M E R C U R E.

Simonide ! Comment cela ?

T R Y G É E.

Oui ; en vieillissant il est devenu si avare que ; malgré son grand âge , il s'est embarqué sur un bâtiment marchand pour faire le commerce , & qu'il n'a d'autre lit qu'une natte.

M E R C U R E.

La Paix veut savoir encore ce qu'est devenu Cratinus, cet habile Poète comique ?

T R Y G É E.

Il est mort. Les hostilités des Lacédémoniens en sont cause.

M E R C U R E.

Quel tort lui ont-ils fait ?

T R Y G É E.

Un tort qui l'a rendu tout blême , & qui lui a ôté le courage de vivre plus long-tems. Auroit-il

en effet voulu survivre à une barrique d'excellent vin, que ces méchants Spartiates ont brisée à ses yeux? car telles sont les horreurs qui se sont passées parmi nous, à la retraite de la Paix. O Déesse, si vous nous quittez encore une seconde fois, je renonce à la lumière du jour.

M E R C U R E.

S'il est ainsi, Trygée (*), je vous conseille d'épouser la Paix. Elle protégera vos nouveaux plants de vigne, & ces nouvelles vignes même provigneront étonnamment sous ces auspices.

T R Y G É E.

Miel de mon âme ! approchez promptement. Répondez à ce baiser... Sire Mercure! me trouves-tu encore à plaindre? Ne suis-je pas le plus heureux des hommes? je possède pour compagne inséparable celle que j'ai uniquement & si ardemment désirée.

M E R C U R E.

Non, quand tu aurois bu du nectar à pleine coupe, tu ne serois pas plus fortuné. Dépêche-toi de présenter ton accordée au Sénat; elle y avoit jadis sa voix.

(*) *Trygée* est une dénomination factice, synonyme de *moissonneur* & de *vendangeur*. Sans la *Paix* point de sécurité pour les vendanges & les moissons.

T R Y G É E.

Grand merci pour le Sénat, du bon conseil que tu me donnes. Que d'offrandes, de libations, de banquets sacrés vont couvrir tes autels, trois jours durant ! Adieu, ami Mercure.

M E R C U R E.

Adieu, mon cher Trygée ; porte-toi bien ; sois joyeux ; & n'oublie point Mercure.

T R Y G É E.

A moi, mon Escarbot ; allons mon Pégase, il faut s'en retourner au logis.

M E R C U R E.

Où voyez-vous ici rien qui ressemble à un Scarabée ?

T R Y G É E.

Où donc s'en est-il allé ?

M E R C U R E.

Il est allé trouver Jupiter, qui, l'attelant à son char, lui a donné la survivance de son aigle. Il en fait même les fonctions ; & c'est lui qui tient aujourd'hui la foudre.

T R Y G É E.

Mais sa pâture ordinaire, il aura peine à la rencontrer là-haut.

C O M É D I E.

197.

M E R C U R E.

Il faudra bien qu'il s'en passe, & qu'il s'accoutume insensiblement à l'ambrosie.

T R Y G É E.

Et comment redescendrai-je donc sur terre?

M E R C U R E.

Tu tiens cette Déesse sous le bras; prends-toi bien à elle, & te laisse aller où elle te conduira.

T R Y G É E.

Cela vaut fait.... Bon! j'aperçois mes filles. Prenez les devants, mes poulettes; allez annoncer à des gens bien tristes, de très-joyeuses nouvelles.



S C È N E I I.

L E C H Œ U R.

Que mille prospérités accompagnent ton voyage; & quant à ton bagage, nous allons le prendre sous notre garde, & le mettre en sûreté. Car il y a toujours quelques filoux qui rodent aux environs de la Scène. Poursuis bravement ton chemin, tandis que nous allons converser quelque tems avec l'honorable assistance.

Messieurs, tout Poète assez présomptueux pour se louer lui-même dans des anapæstes, doit être corrigé à grands coups d'étrivières; c'est une loi sage. Mais, j'en atteste la fille de Jupiter, la respectable Minerve, s'il est un Poète qui soit digne d'être loué par la bouche d'autrui, c'est celui dont nous jouons de préférence les Comédies devant vous. Il est d'autant plus digne d'éloges qu'il est le premier qui ait banni de la Scène le bas comique. Plus de gueux, plus d'Hercules voraces, plus d'esclaves fugitifs punis à coups de fouet, & qui comptent les coups qu'ils reçoivent en chicanant sur le nombre. C'est ce qu'il a toujours hautement blâmé, ce qu'il a le premier osé retrancher. On ne voit point dans ses Pièces un esclave lié & pleu-

rant , à qui son camarade , railleur incivil , demande avec ironie : *qu'as-tu donc mon cher ? Sais-tu bien que ton dos est tout relevé en bosses , ou disséqué en fillons ?* En supprimant ces méchans dictons , ces ignobles boufferies de la valetaille , le Poète a annobli l'art , il l'a enrichi d'un style noble , & de jeux qui n'ont rien de plustivial. Sa satire nes'arrête point à frapper sur des femmes , ou sur quelques malheureux sans nom. On diroit qu'Hercule lui-même lui a soufflé sa force & son courage , lorsqu'il a eu l'assurance d'attaquer le corroyeur Gléon , cet homme qui faisoit tout trembler , dont le rire même étoit menaçant , dont chaque regard sembloit un arrêt de mort , & qui étoit en tout tems entourré d'une troupe de partisans. Sa voix étoit celle d'un torrent qui rompt ses digues. Son souffle étoit aussi insupportable que celui d'un veau marin ; & quant au reste de sa personne , il avoit l'air d'un vampire terminé en croupe de chameau. Aristophane n'a point craint d'attaquer de front ce monstre redoutable , de lui résister en face , & de lui faire une guerre sans trêve. Tels sont envers vous ses services. N'est-il pas juste qu'il en reçoive la récompense ? En effet , graces à ses travaux , l'art de la Comédie n'est plus dans son enfance , mais a atteint l'âge viril. Décence , morale , & critique modérée s'y font remarquer. Aussi les jeunes gens & les vieillards lui doivent des applaudisse-

mens ; mais sur-tout les gens chauves lui doivent leurs suffrages, comme à leur digne confrère. Il convient donc qu'ils le déclarent victorieux , afin que dans tous les banquets où il sera invité, il n'entende qu'un cri : *au chauve ; portez ceci au chauve ; portez-lui encore ces dragées.* Voilà, Messieurs, ce qu'il convient que vous fassiez. Sans cela vous commetrez une injustice avérée en vers un bon Poète, & un vertueux citoyen.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Muse, ennemie des combats viens présider à nos danses décentes. Viens chanter les nœces des Dieux, les festins des hommes, les banquets des Immortels. Tu fais que c'est-là ta fonction favorite. Mais si le Poète Carcinus venoit se présenter à cette danse avec ses enfans (*), garde-toi bien de lui prêter l'aide de ta voix ou de ton instrument. Souviens-toi que toutes ses productions sont autant d'avortons, qui viennent au monde en dépit de la nature, sans excepter cette Comédie admirable qu'il dit avoir faite, & qu'il prétend lui avoir été enlevée par un chat qui s'est sauvé sur les gouttières.

L'AUTRE PARTIE DU CHŒUR.

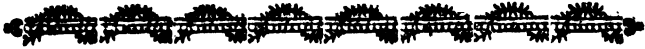
S'il convient que les Graces elles-mêmes président aux chants dont est honoré le triomphe d'un

(*) C'est-à-dire avec des hymnes de sa façon.

bon Poète, & que l'hirondelle, amie du printemps, les accompagne de son gazouillement agréable : il est également juste que Morsime ne trouve aucun Chœur disposé à l'honorer d'une seule mesure de danse. Le même affront doit attendre Mélanthius, dont je me souviens d'avoir entendu la voix rauque & discordante, lorsque son frère & lui faisoient représenter des Tragédies. J'aimerois mieux, je pense, entendre chanter les gorgones & les harpiés. Non, il n'y a point d'animal crudivore, de bouc, de buse, ni de poisson gâté, dont je n'aï-
masse mieux sentir l'odeur, que celle de ces deux frères. C'est pourquoi, Muse, écarte-les bien loin d'ici, & ne permets pas qu'ils assistent à la fête que tu célèbres avec moi,

FIN DU TROISIÈME ACTE.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRYGÉE, SON VALET.

TRYGÉE.

Qu'on a de peine quand il faut approcher des Dieux ! Je suis tout brisé du voyage. Que vous me sembliez petits vous autres quand j'étois en l'air. Vous paroissiez bien méchants du haut du Ciel ; mais c'est pis encore pour qui vous voit de près.

LE VALET.

Mon cher maître , enfin donc vous voilà de retour !

TRYGÉE.

Tu vois.

LE VALET.

Vous êtes revenu sain & sauf ?

TRYGÉE.

A l'exception d'une grande courbature qui me reste d'un si long voyage.

L E V A L E T.

Et vous n'avez rencontré aucun homme errant
comme vous dans les espaces aériens ?

T R Y G É E.

Non, si ce n'est deux ou trois esprits égarés qui
cherchoient des dithyrambes.

L E V A L E T.

Je ferois bien curieux de savoir comment ils
s'y prenoient pour faire cette chasse.

T R Y G É E.

Ils rassembloient le plus qu'ils pouvoient de
grands mots bouffis, sonores, & vides de sens.

L E V A L E T.

Est-il vrai, ce qu'on dit, qu'après la mort nous
devenons astres ?

T R Y G É E.

Rien de plus vrai.

L E V A L E T.

Quel est là-haut l'astre le plus récent ?

T R Y G É E.

Celui du Poète Ion, natif de Chio. Il avoit com-
posé un Poëme sur l'Orient ; ce qui est cause qu'on
le qualifie présentement d'étoile orientale.

Et ces astres qui scintillent , & qui font de grandes traînées de lumière ?

T R Y G É E .

Ils reviennent de souper de chez ceux d'entre les astres , qui tiennent table ouverte , & cette lumière que tu vois vaguer est celle des lanternes qu'ils portent pour s'éclairer la nuit. Mais fais bien la commission que je vais te donner , conduits Madame dans ma chambre. Verse-lui de l'eau sur les mains & sur les pieds ; & , après avoir préparé ma couche maritale , reviens au plutôt me trouver avec cette même personne ; car il faut que je la présente au Sénat.

L E V A L E T .

Dites-moi je vous prie , mon maître , où avez-vous fait rencontre de cette honnête coureuse ?

T R Y G É E .

Au Ciel , d'où je l'ai ramenée pour en faire ma compagne de couche.

L E V A L E T .

Je ne donnerai pas un denier des mœurs & de la conduite des Dieux , s'il est vrai qu'on puisse ramener du Ciel des filles de mauvaise vie.

TRYGÉE.

Tu te trompes sur le compte de cette personne-ci Elle n'est point de celles que tu veux dire, & qui, trop communes parmi nous, font vivre plus d'un intrigant.

LE VALET.

Excusez ma méprise. Je vais exécuter vos ordres. Mais, dites-moi, si l'appétit prend à cette belle voyageuse, que lui donnerai-je à manger ?

TRYGÉE.

Tu te donnerois à cet égard des peines inutiles. Il n'est ni pain, ni galette, qui puisse être de son goût, accoutumée qu'elle est à l'ambrosie céleste.

LE VALET.

Je la conduirai devant la corbeille aux provisions; elle mettra la main sur ce qui lui fera plaisir.



S C È N E I I .

T R Y G É E , L E C H Œ U R .

L E C H Œ U R .

A M E R V E I L L E S ! Vieillard ! tu as supérieurement bien opéré. Autant que je puis m'y connoître, tu mènes ton entreprise au but que tu t'es proposé.

T R Y G É E .

Oh ! oh ! je veux que vous me voyiez ce soir transformé en nouveau marié, très-élégant.

L E C H Œ U R ,

Heureux & quatre fois heureux le vieillard Trygée qui a trouvé le secret de se rajeunir ainsi, & de foumettre de nouveau sa chevelure aux essences nuptiales.

T R Y G É E .

Je conçois tout mon bonheur. Mais avouez que cette prospérité m'est due. Oui, il est bien juste que ma félicité passe celle de Carcinus ; & de toute sa race manquée ; pour avoir imaginé de monter sur un Escarbot, & de procurer ainsi à la Grèce son véritable salut, la sécurité, la tranquillité, le sommeil paisible.

SCÈNE III.

LA PAIX, TRYGÉE, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

Je l'ai mise au bain. En vérité c'est une beauté accomplie. Le gâteau est cuit ; le sésame est préparé ; la future n'attend plus que son mari.

TRYGÉE.

Dépêche-toi de me mettre en état de présentes au Sénat cette divine personne.

L'ESCLAVE.

Sous quel nom l'annoncerons-nous ?

TRYGÉE.

Annonce-la sous le nom de Théôria, c'est-à-dire de la Divinité par excellence, celle-là même qu'à l'assemblée de Brauron, nous avons rejetée si imprudemment, sottise qui ne peut avoir pour excuse que l'ivresse indécente où nous étions. Tu fais combien il m'en a coûté de peines pour la recouvrer.

L'ESCLAVE.

Ah ! Dieux ! mon cher maître ; je connois tout le prix de sa beauté, pour l'avoir conduite aux bains,

S C È N E I V.

TRYGÉE, LA PAIX, L'ESCLAVE,
LE CHŒUR.

L'ESCLAVE.

MESSIEURS les Magistrats, qui de vous veut avoir la complaisance de prendre cette belle sous sa garde, & de la présenter au Sénat? Non je n'ai jamais vu de beauté aussi ravissante.

TRYGÉE.

Quelqu'un de vous, Messieurs, veut-il bien me dire s'il se charge de garder ce trésor, que je vous remets en dépôt?

L'ESCLAVE.

En voici un qui fait signe qu'il s'en charge.

TRYGÉE.

Quel est son nom?

L'ESCLAVE.

Ariphrade. Il brûle de l'emmener chez lui.

TRYGÉE.

: Quelle profanation! en quelles mains allois-tu la confier! étends tout simplement la Déesse sur

ce

ce tapis. Magistrats du Pritanée , grands Juges d'Athènes , comprenez-vous les biens que je vous apporte ? Quelles danses vous allez célébrer , quand vous posséderez ce trésor céleste ! que d'avantages je vous offre ! quelle occasion de faire des libations sur votre foyer ! Voyez à quel point la cheminée est encroûtée de fumée ! ah ! vous avez oublié de la faire ramoner. Oui , je respire l'odeur des excellens ragoûts qui ont été goûtés avec délices par plus d'un Sénateur. Voici , Messieurs , une très-belle Dame , qui est la mienne. Je ne vous demande que la première nuit à passer avec elle en qualité d'époux. Demain , je vous permets de jouir comme moi-même de ses bienfaits. Tout est faveur en elle. Ainsi , jouez avec elle au pugilat , à tel jeu dont vous vous aviserez. Pouffez-vous , barrez-vous , courez les barres ensemble. J'approuve tout cela. Je vous attends au troisième jour où vous serez tous rendus de fatigue. Quel mauvais air plusieurs d'entre vous auront ce jour-là ! ô Magistrats du Pritanée , je vous conjure de suivre l'exemple que vous donne un de vos confrères , & de recevoir parmi vous la Dame que je vous présente. Je suis sûr que ce confrère dont je vous parle , acceptera gratuitement la Paix , lui qui porte toujours sous sa robe quelque traité d'accommodement , relativement à ses propres affaires.

Certes ! Trygée a bien mérité de toute la République d'Athènes , en nous procurant le bien dont nous lui sommes redevables.

T R Y G É E.

C'est aux vendanges prochaines que vous connoîtrez tout le prix du don que je vous fais.

L E C H Œ U R.

Nous le sentons dès à présent ; & tu es pour nous le premier des mortels.

T R Y G É E.

Vous parlerez ainsi , quand vous aurez bû du vin doux.

L E C H Œ U R.

Après les Dieux immortels , tu es notre Génie tutélaire.

T R Y G É E.

Je conçois , mes amis , que vous n'êtes point sans reconnoissance pour ce Trygée du bourg d'Athmone , qui vous délivre du logement des gens de guerre , qui vous procure l'agrément de cultiver vos champs , & qui a dissipé toutes les prétentions d'Hyperbolus.

L E C H Œ U R.

Présentement , que convient-il de faire de mieux ?

C O M É D I E. 211

T R Y G É E.

Je crois que vous feriez très-bien de placer ce trésor sous un bocal de prix.

L E C H Œ U R.

Quoi ? nous ne ferions pour la Paix que ce que nous faisons chaque jour pour les figures qui représentent Mercure !

T R Y G É E.

Eh ! bien , êtes-vous d'avis de lui sacrifier un bœuf du territoire de Laris ?

L E C H Œ U R.

Il y a là des cornes qui sont l'emblème des combats. Ainsi , point de bœuf , s'il est possible.

T R Y G É E.

Aimeriez-vous mieux lui immoler un porc ?

L E C H Œ U R.

Non , tout ce qui sent le porc , sent trop l'odeur de Théagène.

T R Y G É E.

Quelle est donc la victime dont nous ferons choix ?

L E C H Œ U R.

Une jolie brebiette.

L A P A I X ,

T R Y G É E .

Ah ! c'est-là une expression Ionienne , & propre à fermer la bouche de tous ceux qui seroient venus dans cette assemblée avec des intentions belliqueuses.

L E C H Œ U R .

Tu dis vrai.

T R Y G É E .

Comme la brebis est la première des animaux pour la douceur , nous deviendrons nous-mêmes de véritables agneaux , & sa mansuétude passera dans nos ames. Ainsi qu'on m'amène une brebis ; & cependant je vais préparer l'autel pour le sacrifice.

L E C H Œ U R .

Peut-on ne pas reconnoître ici l'influence de la Divinité ? que de bonheurs , de félicités se suivent à la fois !

T R Y G É E .

Ce que vous dites-là est très-exact ; ainsi ne manquez pas , mes amis , de préparer promptement l'autel.

L E C H Œ U R .

Dépêchons-nous , dépêchons-nous , & ne donnons point au turbulent Dieu de la guerre le loisir de souffler sur nous quelque nouvelle haleine de combats. Il est démontré que la Fortune nous re-

C O M É D I E. 213

garde enfin d'un œil propice , & se prépare à verser sur nous toutes sortes de biens. Voici la corbeille du sacrifice ; elle contient l'orge sacrée , la couronne & le couteau victimaires. D'autre part , voici du feu dans un réchaud. Il ne manque donc absolument plus que la brebis qui doit servir de victime.

T R Y G É E.

Oui , mais hâtez-vous d'entonner le cantique ; de crainte que Chæris ne vienne , sans y être invité , mêler à vos chants sa voix discordante , & que dans l'ambition de couvrir de ses éclats tout le Chœur , il ne lui arrive de s'enfler & de crever indécemment au milieu de la cérémonie. Toi , Esclave , prends cette corbeille & cette urne , & fais le tour de l'autel en commençant par la droite.

L' E S C L A V E.

Votre ordre est rempli ; j'en attends un autre.

T R Y G É E.

Donne-moi ce tison , emblème de la discorde ; que je l'éteigne promptement dans l'urne ; tandis que , faisant la fonction d'expiateur , tu feras des distributions de grains à tous les assistans.

L' E S C L A V E.

Vous êtes obéi.

L A P A I X ,

T R Y G É E .

Tu t'es acquitté fidèlement de la commission ?

L' E S C L A V E .

De manière , par (*) Mercure ! à mettre chaque Spectateur à portée de moudre jusqu'à lassitude.

T R Y G É E .

Mais les femmes ? Tu ne leur en as point distribué.

L' E S C L A V E .

C'est l'affaire de leurs maris d'avoir pour elles cette attention , ce soir , de retour au logis.

T R Y G É E .

Il est tems d'adresser au Ciel nos vœux. Quel est cet homme-ci ? mais je me trompois , & nul ici ne me semble suspect. Mes yeux ne voient ici que des honnêtes gens , oui , des honnêtes gens & même en assez grande quantité ; ainsi nous ne pouvions mieux choisir notre tems pour nous rendre les Dieux propices.

» O Reine entre les Reines ! ô Déesse entre les
» Déeses ! vénérable Paix ; vous qui conduisez

(*) On conçoit bien qu'Aristophane plaisante du peu de solidité qu'il y a à établir sur la fidélité des esclaves , & que celui de Trygée a mis des grains de côté.

» les Chœurs de Thalie ; vous qui présidez aux
» réjouissances nuptiales , recevez ces offrandes
» saintes.

L' E S C L A V E.

Recevez-les, ô très-honorée Déesse ; recevez-les au nom du grand Jupiter ; & n'allez pas faire ce que font la plupart des Dames Grecques , pres-que toutes adonnées à la galanterie. Elles entr'ouvrent leur porte ; ne montrent que le bout de leur nez ; la referment ; l'entr'ouvrant une seconde fois & une troisième ; & ne se laissent voir qu'à moitié par quiconque n'a pas d'elles le mot du rendez-vous. Gardez-vous bien d'en agir ainsi ; & montrez-vous à nous franchement & sans réserve.

T R Y G É E.

Par Jupiter ! point de voile pour nous, ô divine Paix. Montrez-vous toute entière aux Grecs, épris de vos ineffables attraits. Compensez par cette faveur treize années de cruelles vexations. Congédiez les combats, & le régime venteux des pois & des fèves de provision. Prenez parmi nous le nom de Lysimaque (ou d'expiatrice de la guerre) ; réprimez nos soupçons téméraires, sources de tant de caquets inconsidérés & turbulens ; versez sur la Grèce ce suc de l'antique amitié réciproque ; faites-lui goûter les douceurs d'une mutuelle in-

dulgence. Remplissez le marché public de concombres, de fruits de toute espèce, & de gros sacs de grains.

L' E S C L A V E.

Sans oublier de bonnes tuniques, bien conditionnées, pour couvrir, au premier froid, les esclaves de cette contrée.

T R Y G É E.

Que la Béotie s'empresse de nous apporter de grasses oyes, des canards, des roitelets, des tourtereaux & des anguilles copaïdes, à pleines corbeilles, autour desquelles, Messieurs, vu leur bon marché, vous vous assemblerez à grand bruit, témoin Morykhus, Téléas, Glaucès, & d'autres gourmands. Ensuite viendra Mélanthius se présenter dans le marché pour crier les siennes, comme c'est sa coutume, à un prix exorbitant; & n'en trouvant pas le débit, il s'écriera tragiquement:

» C'est fait de moi, c'est fait de moi,

Comme le roi *Æète*, après l'enlèvement de sa fille *Médée*. Et cependant vous, Messieurs, insultant à sa douleur par votre joie, vous achèterez à bas pris de copieuses matelotes. O Paix! ô prudente Déesse! accorde à nos vœux de tels biens.

L E C H Œ U R.

Tire promptement de son égui ton couteau de cuisine, & hâte-toi d'immoler à la Paix cette brebis.

C O M É D I E.

117

T R Y G É E.

Je m'en ferois un crime.

L E C H Œ U R.

Quel crime y trouves-tu ?

T R Y G É E.

La Paix, l'innocente Paix abhorre le meurtre, & ne souffre point que ses autels soient teints de sang. Mais il y a un autre parti à prendre, & qui sauvera la vie à cette pauvre victime : retournez à vos foyers, & que chacun de vous sautant au col de son aimable compagne, sacrifie à Vénus en l'honneur de la Paix.

L E C H Œ U R.

C'est ce que nous ferons après le banquet & les libations sur le bûcher sacré. Ainsi hâte-toi de disposer ces bûches, & d'en fendre quelques-unes pour te procurer du menu bois.

T R Y G É E.

Voilà qui est fait ; mais je ne suis pas trop content de la manière dont j'ai opéré.

L E C H Œ U R.

Cela m'étonne, car, certes, je te connois pour un homme sage en tout point. Est-il forte d'habilité qui te manque ? & ne réunis-tu point le courage au génie.

TRYGÉE.

Bon ! la flamme a pris au bûcher. Voilà un feu de joie qui attriste furieusement Stilbis (*).

LE CHEUR.

Voici une grande table que nous t'apportons. Nous ferons avec joie tes aides de cuisine. Qui ne loueroit point un tel homme, qui par des travaux inouis a sauvé cette ville. Non, jamais il ne cessera d'être cher à vous ses concitoyens.

L'ESCLAVE.

J'ai fait une partie de ce que vous m'aviez ordonné. Voici des gigots que je vous apporte à faire rôtir, tandis que je vais brûler ces entrailles en l'honneur des Dieux.

TRYGÉE.

Je me charge de ce soin, ainsi apporte à l'instant.

L'ESCLAVE.

Me voici de retour ; direz-vous que je ne suis pas diligent ?

TRYGÉE.

Affaisonne - moi cela convenablement. Mais qu'apperçois-je ? un homme couronné de laurier ! Quel est ce personnage ?

(*) Athénien, ennemi de la paix.

L'ESCLAVE.

Il paroît bien impofant. N'est-ce point quelque Prophète ?

T R Y G É E.

Rien moins , par Jupiter ! c'est le voifin Hiéroclys.

L'ESCLAVE.

Je vous fouriens que c'est un devin , quelque forcier de l'ifle d'Eubée. Que va-t-il nous dire ? Il a bien la mine d'être venu ici pour contrarier la pacification.

T R Y G É E.

Et non , te dis-je. C'est un gourmand de profession , qu'attire ici l'odeur des viandes rôties. Ne prenons pas garde à lui.

L'ESCLAVE.

C'est bien dit.



S C È N E V.

HIÉROCLÈS, les Auteurs précédens.

HIÉROCLÈS.

QUEL est ce sacrifice? A quelle Divinité le faites-vous?

TRYGÉE, *bas à la Paix.*

O vénérable, ô adorable Paix! rien n'égale ma passion pour vous. (*à l'Esclave.*) Toi jette du sel en silence, & fais en sorte d'éloigner cet importun.

HIÉROCLÈS.

Quoi? ne me direz-vous point à qui vous sacrifiez? Mais que faites-vous? Entonnez donc le cantique, avant d'offrir les prémices.

TRYGÉE, *à l'Esclave.*

Jette là-dessus du sel en plus grande quantité.

HIÉROCLÈS.

On ne jette point du sel à deux reprises.

TRYGÉE.

Qui que vous soyez, vous vous mêlez de trop de choses. (*à l'Esclave.*) Tranche-moi ceci par morceaux. Approche la coupe & l'aurel aux libations.

HIÉROCLÈS, *à l'Esclave.*

La langue doit se couper à part.

L'ESCLAVE.

Nous savons cela, comme vous.

TRYGÉE.

Mais, vous-même, savez-vous ce qu'il convient que vous fassiez ?

HIÉROCLÈS.

Apprenez-le-moi ; je le saurai.

TRYGÉE.

Taisez-vous ; trêve de contestations ; & laissez-nous à notre guise sacrifier à la Paix.

HIÉROCLÈS, *au Chœur.*

» O Mortels à la fois malheureux & stupides ! . . .

TRYGÉE.

C'est à toi-même que convient cette exclamation.

HIÉROCLÈS.

» Quand des Dieux immortels ignorant les décrets,
» De ces singes gentils vous attendez la Paix.

L'ESCLAVE *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

T R Y G É E .

De quoi ris-tu ?

L' E S C L A V E .

Des fings gentils.

H I É R O C L È S .

» Sor est l'oïson bridé qui se fie au renard.

T R Y G É E .

Ceux que tu crois injurier sont en effet cent fois plus avisés que toi.

H I É R O C L È S .

» Les Nymphes en parlant n'ont point trompé Bacis,
» Ni Bacis (*) les Mortels ; retenez cet avis.

T R Y G É E .

Puissiez-vous, Bacis & toi, faire une mauvaise fin !

H I É R O C L È S .

» Il n'étoit point permis , par l'arrêt du Destin ,
» De délivrer sitôt la Paix de son lien.T R Y G É E *à l'Esclave.*

Répands bien vite du sel sur elle, pour la purifier d'en tel blasphême.

(*) Devin célèbre qui rendoit ses oracles à Oréon, ville d'Eubée.

HIÉROCLÈS.

- » La guerre & les combats cesseront parmi vous ,
- » Quand on verra s'unir les brebis & les loups ,
- » Quand le bouc cessera d'infecter l'atmosphère ,
- » Quand le chardonneret verra clair en naissant .
- » C'est alors , non plutôt , c'est alors seulement ,
- » Que vous verrez la paix succéder à la guerre .

TRYGÉE.

Et quelle nécessité y a-t-il que la Grèce soit éternellement déchirée par ses propres enfans ; & qu'aux maux que nous avons déjà soufferts , nous en ajoutions sans cesse de plus grands ? Pourquoi les Grecs feroient-ils le seul Peuple à qui les Dieux interdiroient la douceur de sacrifier en commun ?

HIÉROCLÈS.

- » Quand cessera l'écrevisse
- » De marcher à reculons ?

TRYGÉE.

Quand cessera-t-on , charlatan inutile , de te nourrir au Prytanée ?

HIÉROCLÈS.

- » Quand vous verrez des hériffons
- » Dont la peau soit unie & lisse ?

TRYGÉE.

Quand cesseras-tu d'abuser de la crédulité des Athéniens , par d'impertinens oracles ?

H I É R O C L È S.

Produisez-moi quelque oracle contraire à ceux-là, & qui vous autorise à poursuivre ce sacrifice.

T R Y G É E.

J'en trouve un dans Homère. Oui, c'est d'après son autorité expresse que les Athéniens, écartant les brouillards infidèles de la Discorde, ont désiré jouir de la sérénité de la Paix. En conséquence, ils ont voulu célébrer son retour par un sacrifice; ils ont brûlé ses entrailles en l'honneur des Dieux. J'ai présidé moi-même aux libations & au partage des bons morceaux qu'il est d'usage de distribuer en pareil cas : mais quant au Devin qui s'est trouvé là, il y a défense formelle de lui donner aucune part au banquet de la Paix.

H I É R O C L È S.

» La Sibylle défend que je n'y prenne part ?

T R Y G É E.

Oui, elle le défend par la bouche d'Homère, qui a dit très-fagement :

Puisse périr sans proches, sans amis,
 Puisse périr sans nourriture,
 Quiconque auroit l'ame assez dure
 Pour chérir les horreurs & les maux infinis
 Qu'éprouvent les Humains dans les guerres civiles.

H I É R O C L È S.

HIÉROCLÈS *faisant le flatteur.*

J'apperçois un milan ; cet oiseau est sujet à dérober les viandes sacrées sur les autels : prenez vos précautions, d'après l'avis que je vous donne.

T R Y G É E.

Quelque terrible que soit ce milan, cet oracle l'est bien plus encore pour ton ventre creux. (*d l'Esclave.*) Toi, remplis la coupe aux libations & fais le partage des entrailles.

HIÉROCLÈS.

Si vous me le permettez, je suppléerai ce garçon dans son office.

T R Y G É E *la coupe en main & sans écouter Hiéroclès.*

Libation ; libation.

HIÉROCLÈS.

Passer-moi, je vous prie, la coupe & faites-moi donner ma part des entrailles.

T R Y G É E.

» Il ne m'est point permis, par l'arrêt du destin,
» De te livrer encor ta part dans ce festin.

Il faut auparavant que j'achève la cérémonie des libations & que tu prennes la peine de déguerpir d'ici. O vénérable Paix, puissions-nous toute notre vie, jouir de vos faveurs

L A P A I X,
H I É R O C L È S.

Garçon, je t'en prie, présente-moi le plat où est cette langue.

L'ESCLAVE.

Votre plus court parti est d'emporter la vôtre.

H I É R O C L È S., *après tous les autres, s'emparant de la coupe où il trouve encore quelques restes de vin, la panche en disant :*

Libation. Libation.

TRYGÉE *lui offrant un caillou.*

Tenez, voilà votre part au Banquet, après la libation faite.

H I É R O C L È S.

Quoi! personne ne me présentera une affiétée de fressurés?

T R Y G É E.

(*) » Quand on verra s'unir les brebis & les loups.

H I É R O C L È S.

Je me jette à vos genoux.

T R Y G É E.

Je me rendrai à vos supplications,

» Quand cessera l'écrevisse

» De marcher à reculons,

(*) Trygée paye Hiéroclès de sa propre monnaie, c'est-à-dire de vers tirés de l'oracle de Bacis, rapporté plus haut.

» Quand on verra des hériſſons

» Dont la peau ſoit unie & liſſe.

Allons, vous, mes amis, venez vous mettre à table & m'aider à faire ici bonne chere.

H I É R O C L È S.

Et parmi tant de morceaux friands, il n'y en aura aucun pour moi ?

T R Y G É E.

» La Sibylle défend que vous n'y preniez part.

H I É R O C L È S.

Il ne fera pas dit que je ſerai ſeul excluſ de ce feſtin ; & je vais me jeter ſur ce mets-ci, auſſi bien eſt-il mal gardé.

T R Y G É E *à l'Esclave.*

Frappe, ſiappe ſur Bacis.

H I É R O C L È S.

Je prends tout le monde à témoin....

T R Y G É E.

Que tu n'eſ qu'un charlatan & un hâbleur.
(*à l'Esclave.*) Redouble de coups & charge-moi de nouveau cet inſolent raiſonneur.

L' E S C L A V E.

Mon Maître, chargez-vous de ce ſoin, tandis que moi je vais lui enlever ſa peliſſe & tous les

vêtemens qu'il a gagnés à mentir. Parle donc ; Aruspice, cette pelisse me convient ; l'auras-tu bientôt quittée ?

H I É R O C L È S.

N'entends-tu pas le croassement de ce corbeau qui vole sur ta tête, & qui vient en droite ligne d'Oréon (*) ?

L' E S C L A V E.

Ne te hâteras-tu point d'aller rejoindre Bacis au Temple de Jupiter (**) Elymnien ?

L E C H Œ U R.

Quelle joie ! quelle allégresse ! Il me tardoit de quitter le casque, & le régime du fromage & des oignons. Non, les combats n'ont plus pour moi aucun attrait. J'aime bien mieux m'asseoir au coin du feu avec mes plus chers compagnons qui m'aideront à l'entretenir clair & vermeil, en y jettant des copeaux bien arides & bien desséchés par les ardeurs de l'été dernier. J'y brûlerai sans regret mon dernier sac de pois chiches & de fâines ; & si je quitte par fois ce cher foyer, ce sera pour aller dire deux mots à l'oreille de ma servante Thracienne, tandis que ma femme sera occupée à laver un vêtement.

(*) Ville de Béotie.

(**) Elymnion étoit le nom d'un territoire & d'un Temple de Béotie, où Jupiter étoit censé avoir épousé Junon.

UN PERSONNAGE DU CHŒUR.

Est-il rien de plus agréable pour moi, que de recueillir les productions de mon terrain; & s'il plaît à Jupiter d'inonder les champs par une abondante pluie, d'entendre quelqu'un du voisinage me dire Comarchide (*), que ferons-nous aujourd'hui pendant cette belle averse? Ma réponse, la voici :

» voisin, arrosons-nous le gosier de bon vin, tandis
 » que Jupiter prend la peine d'arroser nos champs
 » ensemencés. Ma femme, fais-moi cuire trois
 » demi-boisseaux de fèves, & prépare-nous de
 » bonnes tartines de pur froment, accompagnées
 » de figes confites. Où va cette servante? Syra,
 » ne sortez point, si ce n'est pour rappeler des
 » champs Manès, mon garçon vigneron. La pluie
 » qu'il fait ne permet ni d'ébourgeonner ni de
 » sarcler. Que quelqu'un de mes gens aille promp-
 » tement me chercher une grive & une couple de
 » rouge-gorges (**). Il y a du lait dans la serre &
 » l'on doit trouver au croc de mon garde-manger
 » quatre lévreaux, pourvu, toutefois, que la chatte

SEP.

(*) c'est-à-dire, dans nos usages, le Maire d'un bourg.

(**) Au grec il est question du *spinos* c'est-à-dire du *pinçon*, oiseau que l'on mange souvent avec la *rouge-gorge* & d'ailleurs il y a des *pinçons* de trois couleurs, & dont une espèce, celle de montagne, a, selon Aristote, le col rouge. Les Anciens, peu exacts dans leurs nomenclatures, ont souvent confondu ces deux espèces.

» n'en ait pas volé un , car j'ai entendu je ne fais
 » quel bruit hier au soir. Bon , le nombre y est , le
 » petit marmiton me les apporte. J'en vais garder
 » trois pour moi , & en envoyer un à mon père.
 » Myrta , vous vous adresserez pour avoir du fruit ,
 » à notre voisin *Æschinade* ; & chemin faisant ,
 » vous passerez devant la maison de mon ami *Cha-*
 » *rinade* , & lui crierez de venir boir avec nous ,
 » puisque le destin propice fait prospérer nos
 » travaux.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Tandis que la cigale
 De son chant nous régale,
 Je brûle d'aller voir avec sécurité,
 Et d'une gaité sans égale,
 Si mes plants Lemniens ont beaucoup profité,
 Et si la grappe tend à sa maturité :
 Car cette vigne est très-précoce.
 Mes figes dont l'espèce est si bonne & si grosse ,
 Me donneront nouveau plaisir.
 Quand cela sera mûr , ah ! grands Dieux , quelle fête !
 Il me semble déjà les cueillir , les tenir.
 Je suis d'une maigreur honnête ,
 Mais au moyen du thym que j'aurai soin d'unir
 A quelque mets que l'on m'apprête,
 Je veux avec ce fruit m'engraisser à loisir ,
 Dût le soleil brûlant plonger dessus ma tête.

L E C H Œ U R.

Je ne fais si je n'aimerois pas mieux encourir toute l'indignation des Dieux que de rencontrer sur mon chemin un certain capitaine dont la tête est toujours ornée de trois aigrettes, & dont le manteau est de la pourpre la plus éclatante. Tel est son costume tant qu'il ne s'agit point de combattre; mais un jour de bataille où cette couleur sardienne feroit un si bel effet; il ne se teint plus qu'en couleur Cyzicénienne (*); & cela, pour fuir moins visiblement. Mais moi je l'ai surpris fuyant, un jour que j'étois en faction aux filets (**). Tels sont cependant plusieurs de nos Chefs. Revenus à la ville, que font ces indignes gens? en vertu des pouvoirs de leur grade, ils inscrivent arbitrairement sur la liste des enrôlemens tels & tels citadins, qu'ils rayent de ce même tableau le moment d'après, par honnête composition, & ils les sup-

(*) C'est-à-dire en couleur obscure & tirant sur le noir. Ajoutons que les étoffes de cette couleur avoient été mises en vogue dans la Grèce, par des courtisannes de Cyzique, aux mœurs desquelles le Poète affecte malignement de comparer les mœurs du Capitaine en question. C'est probablement Cléonyme de qui il veut parler.

(**) Les Anciens employoient les filets à la guerre, & s'en servoient sur-tout à empêcher les désertions particulières de leurs propres guerriers; ces filets étoient gardés & défendus de distance en distance par des sentinelles de l'arrière-garde.

pléent par un même nombre d'entre nous habitans des bourgades. Le lendemain, sans rémission, il faut partir avec armes & bagage. Jugez de la détresse du pauvre externe, lorsque croyant être venu pour se trouver à l'assemblée, il voit son nom inscrit sur le tableau qui est pendu au col de la statue de Pandion (*). Voilà comme on nous traite, nous autres misérables villageois. Voilà la différence qui se trouve entre nous & ces Messieurs de la ville. Mais la conduite inique de leurs Chefs attirera infailliblement à ceux-ci l'ire des Dieux & l'averfion des hommes. Oui, je me flatte, le Ciel m'assistant, d'en tirer vengeance. Ils expieront tous les maux qu'il m'ont faits, ces lions si terribles avec le Citoyen, & renards si timides avec l'ennemi.

(*) Fils d'Érectée, Roi d'Athènes & son successeur au trône. Il fut père de Philomèle & de Progné. Il donna son nom à la tribu *Pandionis*. Comme Érectée prenoit la qualité de *filz de la Terre*; lui, prit celle de *filz de la Lune*, qualification exprimée par ce nom même *Pandion*: car *Pandia*, ou toute *divine*, étoit un des surnoms honorifiques de la Lune, & les Athéniens, selon Festus, donnèrent le nom de *Pandia* aux fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de la Lune, après les fêtes Dyonyssiennes, ou fêtes des vendanges.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRYGÉE, SON VALET,
UN MARCHAND de Faulx,
UN MARCHAND d'Aigrettes,
UN MARCHAND de Trompettes,
UN MARCHAND de Piques,
UN MARCHAND d'Amphores &
d'autres vaisseaux pour le vin.

TRYGÉE.

HOHÉ ! holà eh ! esclave, enlève cette première table, nous n'en avons plus besoin présentement. Apporte-nous le second service. Apporte-nous ces tourtes, ces grives, & grand nombre de petits pains mollets, accompagné de force lièvres. Quel détail laborieux que celui d'une nôce !

UN MARCHAND de Faulx.

Où trouverai-je Trygée ?

Il donne ses soins à une fricassée de grives, comme tu peux voir.

LE MARCHAND de Faulx.

Mon très-cher Trygée, de combien de faveurs vous nous accablez ! Que de félicités en une seule ! La Paix est donc de retour avec vous ? Personne avant ce moment n'eût daigné donner une maille de la meilleure faulx, ni d'un collabe (*). Présens-tement je vends chacun de ces ustensiles cinquante drakhmes ; & voici un tonnelier qui, dans la campagne, a déjà commencé à tirer trois drakhmes de chacun de ses tonneaux. Allons, Trygée, ne me refusez pas ; prenez parmi ces faulx celles qui vous conviendront le mieux. Ces dons que je vous offre, ces présens de nôce, ce sont autant d'hommages qui vous sont dus, puisqu'ils font partie des profits que vous avez procuré à mon commerce.

T R Y G É E.

Allez porter ces tributs dans ma maison, & revenez sur l'heure prendre part à ce festin. — Mais n'apperçois-je pas des fabricateurs d'armes ?

(*) C'est-à-dire d'un fléau armé de fer, & propre à battre en mesure le bled & les autres grains. *Collabein* en grec signifie tomber en mesure ; aussi y avoit-il un jeu nommé *collabèsmos*, qu'un savant de l'autre siècle appelle le *capifollet*. C'étoit peut-être notre *berlingue*, *chiquette*.

SCÈNE II.

TRYGÉE, UN MARCHAND
d'Aigrettes, UN MARCHAND de
Cuirasses, UN MARCHAND de
Casques, UN MARCHAND de
Piques, UN MARCHAND d'Amphores
& d'autres vaisseaux pour le vin.

LE MARCHAND d'Aigrettes.

AH! Trygée, vous m'avez ruiné sans retour.

TRYGÉE.

Qu'as-tu, mon pauvre ami? Est-ce que votre
commerce d'aigrettes iroit mal?

LE MARCHAND d'Aigrettes.

Je vous dis que vous nous avez ôté la vie & l'in-
dustrie, à moi, ainsi qu'à ce Marchand de Trom-
pettes, à ce Marchand de Casques, & à ce Mar-
chand de Cuirasses.

TRYGÉE.

Voyons; par forme d'indemnité, combien voulez-
vous que je vous achette ces deux Aigrettes?

LE MARCHAND d'Aigrettes.

Eh ! bien, que m'en donnerez-vous ?

T R Y G É E.

Ma réponse me fait honte pour moi ; vous m'embarrassez. Mais pour trancher le nœud, je vous donnerois bien des deux Aigrettes trois muids de figes, ne pouvant vous en offrir davantage, pour que ma table n'en manque pas.

LE MARCHAND d'Aigrettes.

Eh ! bien ; faites-moi venir ces trois muids de figes. Je m'en tiens à cette enchère ; elle vaut mieux que rien du tout.

T R Y G É E.

Retire-toi, malheureux ! Va-t-en aux corbeaux. Tes Aigrettes sont à demi éraillées : cette Aigrette-ci, & cette autre, ne sont d'aucune valeur. Je ne donnerois pas, des deux réunies, une seule fige.

UN MARCHAND de Cuirasses.

Et moi ? de ce Casque, que je garantis être à l'épreuve, & qui est mon chef-d'œuvre, que veut-on, juste ciel ! que j'en fasse ? Je puis pourtant prouver qu'il a été estimé dix mines.

T R Y G É E.

Prenez-garde que cette estimation lucrative ne vous expose à un détriment réel. Offrez, croyez-

moi, votre Casque au rabais. Car si je m'en accommode, je vous préviens que c'est pour en faire un vase de nuit.

LE MARCHAND de Cuirasses.

Fi ! l'impertinent ! quelle insolence !

T R Y G É E.

Prends garde à ces trois pierres, dont aucune ne te manquera.

LE MARCHAND de Casques.

Eh ! dis-moi ; homme perdu de sens ! d'où tireras-tu de quoi couvrir ta table ?

T R Y G É E.

De la trappe de mon colombier, en allongeant ma main à droite & à gauche, & même l'une & l'autre main.

LE MARCHAND de Casques.

Quoi ? l'une & l'autre ?

T R Y G É E.

Oui, toutes les deux, pour garder l'équilibre comme un vaisseau bien lesté.

LE MARCHAND de Casques.

C'est prendre trop de peines. Car si vous tombez de l'échelle, il n'en coûteroit que dix mines pour vos obsèques.

T R Y G É E.

Audacieux ! il t'appartient bien de n'estimer mon coxis, que six mille drakhmes.

LE MARCHAND de Casques.

Allons, voyons; mettez-moi dans la main l'argent que vous voulez me donner de ce casque.

T R Y G É E.

Mon très-cher ami, je t'ai déjà dit l'usage que je comptois en faire; & le besoin d'exercer cet usage, me presse. Ainsi va-t-en, si tu ne veux terminer.

UN MARCHAND de Trompettes.

Quel usage veut-on que je fasse désormais de cette trompette ? Celle-ci, toutefois, je me souviens de l'avoir achetée soixante drakhmes.

T R Y G É E.

Je te conseille d'y verser du plomb fondu; & tandis que le plomb sera encore chaud, d'y enfoncer une baguette. De cette manière, la trompette pourra servir au jeu du cottabe (*).

(*) On conçoit que la trompette, ainsi lestée, pouvoit être placée en équilibre sur un autre support, & que sa partie supérieure, remplie de plomb, présentoit un plat. Or dans le jeu du cottabe, il y avoit un ou deux plats; savoir un en équilibre s'il étoit seul; & deux en balance, s'il s'en trouvoit

LE MARCHAND de Trompettes.

Allons; exercez-vous à vous moquer de moi.

T R Y G É E.

Eh ! bien ; voici encore un autre usage que vous pouvez faire de votre instrument : versez-y toujours du plomb , comme par le premier procédé indiqué. Quand par ce moyen votre trompette fera devenue plus solide , faites-la porter sur deux poutres , vous en ferez ainsi une sorte de barre transversale , d'où vous suspendrez une balance propre à peser les figues que vous destinez à vos esclaves.

LE MARCHAND de Casques.

O très-impur génie ! qu'as-tu fait ? tu m'as perdu. Ces casques que j'ai acheté autrefois une mine , quel débit veux-tu que j'en trouve ?

T R Y G É E.

Vends-les aux Egyptiens. Ils en feront une mesure de myrrhe qui guérit la diarrhée.

LE MARCHAND de Piques.

Que notre condition est malheureuse ! ô Vendeur de Casques !

deux. On verfoit de loïn du vin sur ce plat, ou sur l'un des deux pour le faire trébucher. Le joueur qui y réussissoit s'estimoit heureux en amours. L'office de la baguette étoit de frapper sur une figure de bronze qui étoit au-dessous.

T R Y G É E.

Ea quoi cela, pour ce qui le regarde? Il n'a qu'à mettre une anse à ses casques, & je lui réponds du débit.

LE MARCHAND de Casques.

Allons nous-en, ami Hasteaire.

T R Y G É E.

Pourquoi donc? Je m'y oppose; & je prétends lui offrir gros de ses piques.

LE MARCHAND de Piques.

Combien voulez-vous m'en payer?

T R Y G É E.

Fends chaque pique en vingt brins; & je te donne du faisceau cent drakhmes.

LE MARCHAND de Piques.

Tu vois bien qu'on se rit de nous; allons, camarades, allons nous-en.

T R Y G É E.

Je vois deux enfans qui pissent contre une borne. J'augure qu'ils viennent ici, alléchés par l'odeur du festin. Pour payer leur entrée ils ne manqueront pas de nous réciter, selon l'usage, quelques vers faisant partie de leur éducation. Interrogeons d'abord celui-ci.

SCÈNE.

SCÈNE III.

TRYGÉE, L'ENFANT de Cléonyme,
L'ENFANT de Lamachus, LE CHŒUR.

TRYGÉE.

Mon mignon, approchez-vous de moi, afin que
si vous vous proposez de nous réciter quelque pas-
sage de Poésie, je l'entende de plus près.

L'ENFANT de Cléonyme.

Je vais d'abord commencer par des chants re-
latifs à la guerre.

TRYGÉE.

Va-t-en, odieux marmot, avec tes chants
guerriers. Le petit sot, qui vient nous réciter des
faits d'armes dans un jour consacré à la Paix!

L'ENFANT de Cléonyme.

⚡ (*) A peine on vint aux mains, ces indignes guerriers;
⚡ Jettèrent, pour mieux fuir, leurs pesans boucliers.

(*) Ces deux vers sont une parodie d'un passage d'Homère
Iliad. L. 4; & une violente satire contre Cléonyme dans la
bouche de son fils.

T R Y G É E.

Encore mention de boucliers ! On te dit que tout est pacifié parmi nous.

L'ENFANT de Cléonyme.

- » (*) On entend des guerriers les cris & les sanglots ;
- » Et sur leurs boucliers on voyoit à grands flots
- » Couler leurs pleurs amers....

T R Y G É E.

L'impertinent ! venir aujourd'hui nous parler de pleurs !

L'ENFANT de Lamakhus.

Que chanterai-je moi de préférence ? Apprenez-moi quel genre de poésie vous aimez le mieux.

T R Y G É E.

- » On fait rôtir un bœuf, & les tables soudain
- » Présentent les apprêts d'un splendide festin....

Voilà le genre de poésie que j'approuve désormais.

L'ENFANT de Lamakhus.

- » Chacun à ce banquet eut part, & fit honneur ;
- » Abjurant des combats la maudite fureur.

(*) On ignore de quel ancien Poète ce passage est tiré, ainsi que les deux suivans.

T R Y G É E.

Ah ! vive ces vers là ! Parle-nous de gens dégoûtés de la guerre & fort avides de bons repas.

L'ENFANT de Cléonyme.

» A peine ils sont repus & bien corroborés,
 » Les drapeaux sur les tours sont soudain arborés ;
 » De toutes parts on crie : aux armes ! . . .

T R Y G É E.

Eh ! babouin incorrigible ! te punisse le Ciel de retomber toujours dans tes chants guerriers. De qui es-tu fils ?

L'ENFANT de Lamakhus.

Qui, moi ?

T R Y G É E.

Oui, toi.

L'ENFANT de Lamakhus

Lamakhus est mon père.

T R Y G É E.

Ah ! je ne m'étonne plus ; & j'eusse été bien surpris, à t'entendre réciter, si tu n'avois pas été le fils de quelque partisan de la guerre & des défaites qui la suivent. Vais-tu donc ailleurs chercher des gens sous les armes, à qui tes chants puissent convenir. Mais qu'est devenu son camarade, que j'ai reconnu

Q ij

pour être le fils de Cléonyme? Mon mignon, avant de vous mettre à table, il convient que vous nous récitiez encore quelque bribe de vers; mais cette fois-ci ne dites rien qui ne soit à propos. Faites honneur à l'éducation que vous donne un homme aussi avisé que l'est votre père.

L'ENFANT de Cléonyme.

» (*) C'est fait du bouclier dont m'armèrent vos mains;
 » Hélas ! il est en proie aux Thraces inhumains;
 » Je l'ai jetté pour fait, & j'ai sauvé ma vie....

T R Y G É E.

Voulez-vous bien vous taire, & ne point déshonorer vos parens. Dites-moi seulement, chantez-vous souvent ces vers-là à votre père? Venez mon bel ami, venez présentement vous mettre à table; & s'il vous arrive jamais d'oublier les derniers vers que vous venez de nous réciter, je vous préviens que votre cher papa s'en souviendra pour vous.

Mais reportons tous nos soins au festin. Courage mes amis. Rompez, taillez, tranchez, que chaque coup porte. Jouez intrépidement de l'une & l'autre machoire. Il est inutile d'avoir d'aussi bonnes dents si l'on n'en fait usage.

(*) Ces vers sont du Poëte Archiloque.

COMÉDIE.

241

LE CHŒUR.

L'avis est excellent; aussi nous y conformerons nous.

TRYGÈE.

Vous qui depuis si long-tems n'avez mangé de lièvres, visitez ces plats-ci, & ces bonnes pâtisseries ne les épargnez pas; vous n'en mangiez pas d'aussi bonnes en voyageant par des chemins déserts. Mais ici, mangez, dévorez, & si quelqu'un s'acquitte mal de ce devoir, qu'il soit mis à l'amende.

Chut; prêtez-moi silence. Il s'agit présentement, mes amis, de m'amener la nouvelle épousée. Qu'on allume les torches nuptiales. Qu'on porte en plein champ ces mêmes tables & tous les vases que voici, pour que tout le Peuple passe cette nuit en réjouissances. O mes amis, ne sommes-nous pas trop heureux des danses que nous venons de célébrer, des libations que nous venons de faire, & de l'exil d'Hyperbolus! Prions, prions les Dieux qu'ils continuent à nous être propices; qu'ils comblent les Grecs de biens; qu'ils nous accordent de riches moissons; que l'année abonde en vins & en figes. Que la fécondité de nos femmes mette le comble à toutes ces prospérités & répare les pertes sans nombre que l'État a faites. Que l'épée rentre pour jamais au fourreau. O ma douce amie, venez

Q iij

promptement à votre époux ; & vous qui me l'amenez , prenez bien garde qu'elle ne tombe en chemin : soignez bien celle qui doit partager ma couche.

LE CHŒUR.

O Hymen , ô Hymenée !
 O trop heureuse journée !
 Trygée est homme de cœur ;
 Il mérite son bonheur.
 O Hymen , ô Hymenée !
 O trop heureuse journée !

TRYGÉE.

Que faire de cette fleur
 Dont si suave est l'odeur ?
 La cueillir dans sa primeur ;
 Et faire ainsi mon bonheur.

LE CORIPHÉE.

Compagnons Khoristes , c'est notre fonction de porter l'époux au lit nuptial , prêtez-moi votre aide.

LE CHŒUR.

O Hymen , ô hymenée !
 O trop heureuse journée !
 Vivez content , heureux époux ,
 Que le calme habite avec vous.
 O Hymen , ô Hymenée !
 O trop heureuse journée !

Acceptez l'un & l'autre une figue de nous :
La figue de l'époux est toujours la plus grosse ;
Mais celle de l'épouse , encore que précoce ,
Est suave , est exquise ; il n'est rien de plus doux.
Mangez-les ; par-dessus humez deux ou trois coups ;
Et puis vous direz avec nous :
O Hymen , ô Hyménée !
O trop heureuse journée !

FIN DU THEATRE D'ARISTOPHANE.

CONFIDENTIAL

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

VIE
DE MÉNANDRE.
POÈTE GREC.



V I E

DE MÉNANDRE.

MÉNANDRE , fils de Diopîte & d'Hégesistrata, naquit à Athènes , sur les bords du Céphise , comme le témoigne l'inscription d'une de ses statues rapportée par Gruter. On lit aussi dans les Chroniques grecques d'Apollodore :

Aux bords que le Céphise arrose de son onde,
 Diopîte eut pour fils ce Ménandre fameux,
 Dont jusqu'à cent cinq fois la Muse fut féconde,
 Encor que le sort envieux
 A cinquante-deux ans en ait privé le Monde.

Ménandre florissoit sous Ptolémée-Sôter, Roi d'Égypte ; il étoit né dans la CIX^e Olympiade, sous l'Arkhonte Sôsigène. La beauté & le nombre de ses Pièces lui méritèrent d'être qualifié *Prince de la nouvelle Comédie*. On ne connoît personne qui ait pu prétendre à être appelé *le Prince de la moyenne*, si ce n'est Aristophane, qui fut aussi le Prince de l'ancienne, & qui, ainsi, mérita une double palme.

Ménandre étoit louche, mais ce défaut de ses yeux ne s'étendoit pas à son esprit, qui étoit aussi

juste qu'étendu, subtil & fécond. Ce que Racine a dit de lui-même, Ménandre l'avoit dit avant lui : que dès qu'il avoit disposé le plan d'une Pièce de Théâtre, il regardoit la Pièce comme achevée.

Les Athéniens eurent l'injustice de lui préférer le plus souvent le Poète Philémon, & de ne couronner que huit des Comédies de Ménandre, qui ne se vengea des brîgues de ce concurrent, en tout inférieur à lui, que par cette seule question qu'il lui fit, *en bonne foi, Philémon, quand tu m'as vaincu, n'as-tu pas rougi ?*

Les Étrangers ne partagèrent point cette injustice du Public Athénien ; & ce ne fut point à Philémon mais à Ménandre que le Roi de Macédoine envoya des Ambassadeurs, & le Roi d'Égypte une escadre, pour l'engager à venir à leur Cour. Ce qui montre à quel point notre Poète étoit digne de ces distinctions, c'est qu'il eut le courage de s'y refuser. Fidèle aux Muses, il continua de les cultiver dans sa Patrie ; conduite digne d'un sage qui avoit été disciple du Philosophe Théophraste. Ce fut donc l'amitié, & nullement l'ambition ou l'intérêt qui l'attacha intimement à Démétrius de Phalère. Celui-ci ayant été exilé, Ménandre fut appelé en jugement ; & il auroit payé de sa tête l'attachement qu'il avoit pour son ami, si Téléphore, gendre de Démétrius, n'eût embrassé sa défense.

Ménandre aima la courtisane Glycère de laquelle même (observe le docte Turnèbe) il subsiste encore des lettres qu'elle écrivoit à ce Poète. Elle étoit fille de Thalassis. On voit par un passage d'Athenée, L. 13, qu'un jour que Ménandre avoit échoué dans une de ses Comédies, elle lui présenta une coupe pleine de lait, sur lequel la crème avoit formé une pellicule. Ménandre lui dit assez peu galamment *qu'il n'en vouloit pas, parce qu'il voyoit, là au-dessus, une peau ridée.* — *Bon, bon !* répondit Glycère, *souffle le dessus, & fais ton contentement du dessous.*

C'étoit sans doute plusieurs années avant cette époque, que Philémon, non content de dérober à Ménandre les palmes de la Scène, lui avoit aussi enlevé sa maîtresse. Notre Poète apprenant que son rival venoit, dans un écrit, de qualifier Glycère de *connoissance profitable*, se hâta de faire paroître un autre écrit dans lequel, sans faire mention de Philémon ni de Glycère, il avança que *l'épithète de PROFITABLE ne convenoit à aucune courtisane*; sachant bien que cet axiôme, général en apparence, ne manqueroit pas d'application particulière.

Les mécontentemens que Ménandre reçut de Glycère, l'empêchèrent probablement de s'attacher à d'autres femmes, & lui donnèrent lieu de mettre sur la Scène sa *Thais*. C'est un personnage

de son imagination, & dont il s'est plu à faire le prototype des vices de toutes les courtisanes, ainsi qu'on en peut juger par un fragment de celle de ses Comédies qui avoit *Thaïs* pour titre. Ce qui le détermina à l'intituler ainsi, c'est que *Thaïs* étoit devenu un nom bannal de courtisane, depuis qu'une de ce nom avoit plu à Alexandre-le-Grand, & lui avoit persuadé, dans une débauche de table, de brûler Persépolis. Cette Bacchante effrénée, cette Furie incendiaire, épousa depuis le Roi Ptolémée, qui eut d'elle trois enfans. Quoiqu'il en soit, Ménandre, dans la Comédie en question, avoit peint avec tant d'énergie le caractère instable, orageux, injurieux, perfide, & les autres mauvaises qualités d'une courtisane, que ce personnage fictif de *Thaïs*, resta à jamais célèbre au Théâtre. C'est à quoi fait allusion le Poète Martial, lorsqu'il dit que la vraie courtisane de Ménandre n'est point Glycère, mais *Thaïs*.

*Hæc primum juvenum lascivos lussit amores;
Nec Glycere, verè Thaïs amica (*) fuit.*

Je ne sais sur quoi se fondent ceux des Modernes qui ont écrit que Ménandre aimait une courtisane nommée *Orgé*. C'est le titre de sa première

(*) *Amica* se prend en cet endroit dans le sens de *meretrix*, comme l'observe Jean Le Clerc, qui fait voir que Turnèbe avoit mal interprété ce distique,

VIE DE MÉNANDRE. 255

Comédie, & en même-tems de son premier succès. Il signifie *la colère*; & si ce fut jamais le nom propre d'une courtisane, c'est-à-dire d'une femme dont le métier étoit de plaire, il faut convenir que jamais nom propre ne fut plus mal choisi.

Du côté de l'invention, Ménandre a eù ses détracteurs. Eusèbe & Porphyre l'ont accusé d'avoir pillé les anciens Poètes; & un certain Cratérius composa contre lui un livre intitulé *Des larcins de Ménandre*. Au moins ne peut-on nier à Clément d'Alexandrie, que Ménandre ne semble avoir puisé dans les livres hébreux cette belle maxime; On n'appaise point Dieu par des sacrifices de taureaux ni d'autres victimes; mais par la justice & la pureté des mœurs.

Outre cent cinq Comédies, les Anciens citent d'autres Ouvrages de Ménandre, tels que des Lettres au Roi Ptolémée, & un grand nombre de Discours. Quelques-uns même lui ont attribué les Harangues qui couroient sous le nom de Khartius. Mais selon la sage réflexion de Quintilien, c'est sur-tout dans ses Comédies qu'on trouve ce Poète un grand Orateur, puisqu'il y fait parler successivement une foule de personnages, d'état, d'âge, de sexe, de caractères différens, & toujours avec le genre d'éloquence convenable à chacun d'eux: talent particulier de Ménandre, & dans lequel il ne connoît point de rivaux.

256 VIE DE MÉNANDRE.

Jules-César faisoit le plus grand cas des Comédies de notre Poète au point de n'appeller Térence qu'un *demi-Ménandre*, jugement que ce Dictateur consacra par ces vers mémorables :

*Tu quoque, tu in summis, & dimidiatè Ménandret,
Poneris & merito, &c.*

C'est-à-dire :

Et toi, demi-Ménandre, à bon droit nôtre Rome
Te nomme

Parmi ce que la Scène à d'Écrivains parfaits, &c.

Un ancien Scholiaste écrit que Ménandre se noya en se baignant dans le port du Pirée :

Comicus ut liquidis perit dum nabat in undis.

Cet accident lui dut arriver à l'embouchure du Céphise. Ainsi le même fleuve vit naître & mourir ce Poète célèbre. Aussi l'épithète de Céphisien est-elle donnée à Ménandre, tant dans l'inscription de sa statue, mentionnée par Gruter, que dans les Chroniques d'Apollodore.

Meursius écrit qu'en montant du port du Pirée vers la ville, on voit au bord du chemin le tombeau de Ménandre, avec une épitaphe grecque par Diodore. Cette inscription conservée dans l'Anthologie, L. 3, a été ainsi traduite en latin.

*Hic ego Cecropide natum Diophite Menandrum
Bacchi & Musarum delicias teneo,
Exiguos cineres : quòd si quæsieris ipsum
Cælestum in régno, vel Jovis, invenies.*

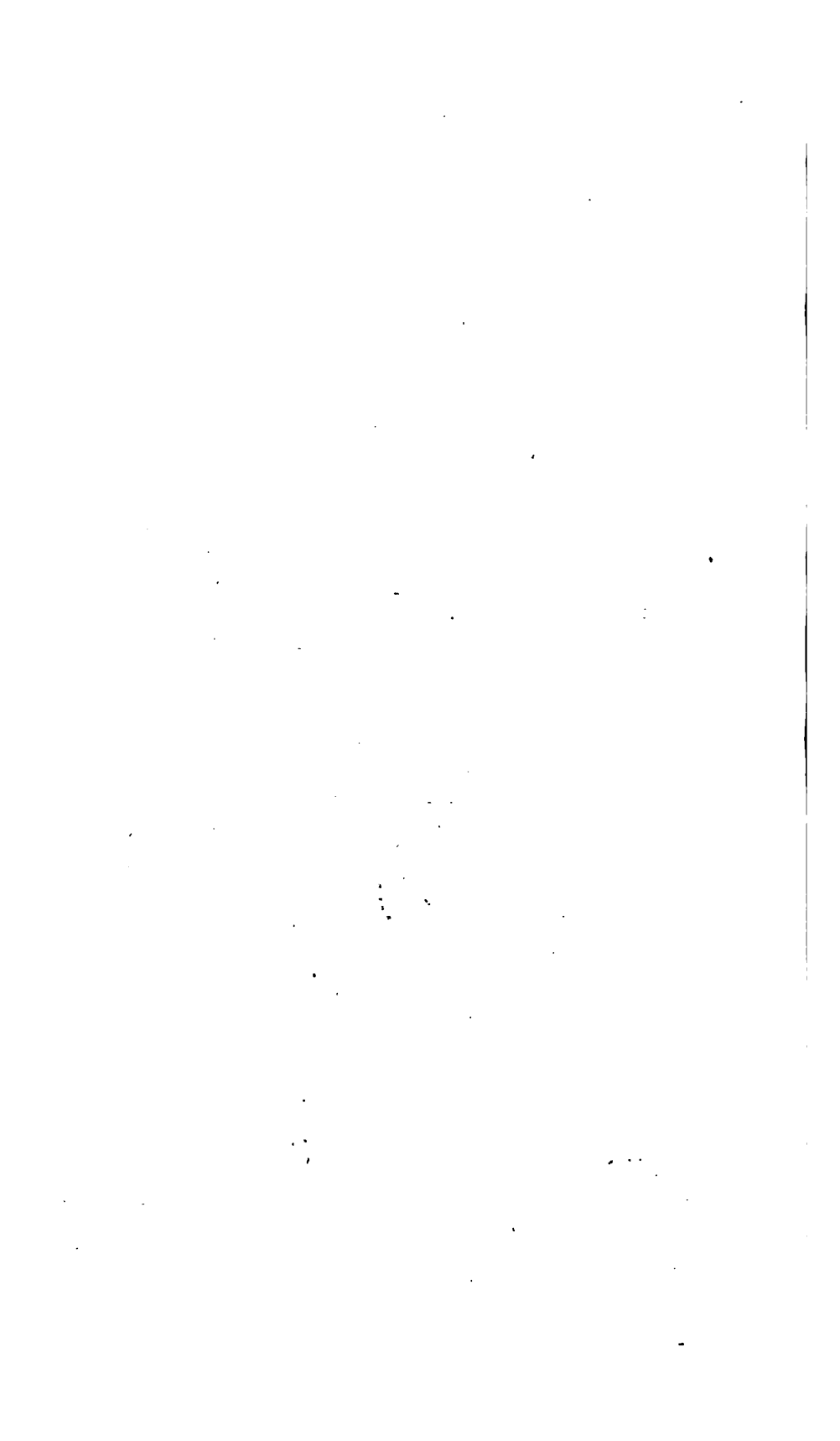
Après

VIE DE MÉNANDRE. 257

Après sa mort, les Athéniens lui érigèrent une statue, qu'ils placèrent sur le Théâtre de Bacchus, près de celles d'Æschyle, de Sophocle & d'Euripide.

On ne peut que gémir des ravages du tems & de la barbarie, qui ont consumé tous les ouvrages de ce Poète immortel. Sans Térence qui l'a imité en latin, & sans une foule d'Auteurs qui ont cité des passages grecs de ses Pièces, Ménandre périf-
soit pour nous tout entier. Nous allons traduire & rassembler avec soin le plus que nous pourrons de ces précieux Fragmens.





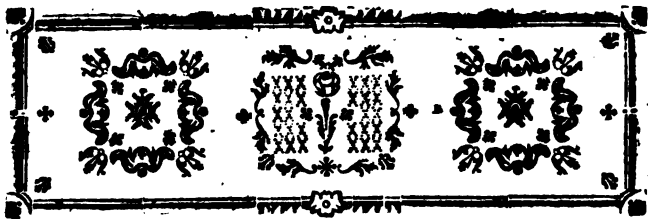
FRAGMENS

DE

MÉNANDRE.

Menander litterarum subtilitate sine œmulo genitus.

Pline. Hist. nat. L. 30. Ch. 1.



F R A G M E N S

D E

M É N A N D R E .



D E S A D E L P H E S .

Chez STOBÉE.

QU'EST-IL nécessaire de conserver tant de
sujets de crainte ?

(Cette morale s'adresse à ceux qui amassent.)

I B I D .

Il est difficile de trouver le parent d'un pauvre ;
car personne n'est empressé à s'avouer l'allié de
celui qui a besoin de secours. On craint que cet
aveu ne soit un titre à l'homme indigent pour
s'adresser à son allié.

R iij

I B I D.

Si chacun repouffoit l'injure faite à autrui , la regardant comme la sienne propre ; si la convention du secours étoit mutuelle , les progrès de l'injustice seroient moindres. Punis du mal qu'ils feroient , observés de près sur le mal qu'ils voudroient faire , les méchans deviendroient bien rares ; ou pour mieux dire , on n'en verroit plus.

I B I D.

Honneur à toi , terre chérie ! qu'avec plaisir je te salue , après avoir été privé si long-tems de ton aspect ! je ne rends point cet hommage indifféremment à tous les terrains ; mais à celui qui m'appartient en propre. La terre qui m'alimente , c'est celle-là que je crois digne de mon culte.

Des mêmes ADELPHES.

Chez S. JUSTIN.

Les plus sages l'ont ainsi décidé ; l'homme sensé peut compter en tout tems sur un Dieu tutélaire. Ce Dieu , c'est son esprit.

Des mêmes ADELPHES.

Chez SUIDAS.

Entre amis , il y a non-seulement communauté de biens ; mais encore communication réciproque d'esprit & de prudence.

DE MÉNANDRE. 263

Des mêmes ADELPHES.

CHEZ STOBÉE.

Une loi antique ordonne de révéler les Magistrats.

I B I D.

Il ne faut pas tout permettre aux méchants. Il faut, au contraire, leur résister; sans quoi, toute notre vie seroit une subversion continuelle.

Des mêmes ADELPHES.

Celui qui ne connoît ni la honte ni la crainte, est parvenu au comble de l'impudencé.

Des mêmes ADELPHES.

Rien de plus audacieux que l'ignorance.

Des mêmes ADELPHES.

Ah! malheureux que je suis! l'excès de mon infortune m'a subitement rendu furieux (*).

Des mêmes, chez STOBÉE.

Le pauvre est timide, dans tout ce qu'il entreprend, il se figure que chacun le méprise (**).

(*) Imité par Térence: Adolph. Act. II. Sc. I. v. 18.
Minimè miror, qui insanire occipiunt ex injuriâ.

(**) Imité par Térence: Adolph. Act. IV. Sc. 3. v 14.
Omnes, quibus res sunt minus secundæ, magis sunt, nescio quomodo, Suspiciosi: ad contumeliam omnia accipiunt magis; Propter suam impotentiam se semper credunt negligi.

Des mêmes. I B I D.

Celui dont la fortune est médiocre, Lamprias, supporte plus constamment les revers qu'il éprouve.

D U P Ê C H E U R.*Chez S T O B É E.*

LE premier inventeur d'un art, qui pût nourrir le pauvre, a fait une foule de malheureux. Il étoit plus simple de laisser mourir celui qui ne pouvoit vivre sans souffrir.

I B I D.

Vous êtes père; vous êtes possesseur d'une fille; possession onéreuse & sujette à caution!

I B I D.

Tel est le privilége des richesses, qu'un homme opulent peut avoir l'air d'être humain.

*I B I D.**Contre un Goulu. Chez ATHÉNÉE. L. 12.*

Ce n'étoit plus un homme, c'étoit un porc endormi sur son boutoir, à force de s'être repu. Il s'étoit gorgé, à n'en pouvoir plus, de long-tems.

I B I D. Paroles du Goulu.

Le seul suicide que j'approuve, est celui d'un convive, qui, l'estomac bien plein, bien bourré, & pouvant respirer à peine, mange encore, en prononçant ces dernières paroles: *je crève de plaisir.*

I B I D.

Chez S. JUSTIN. *Paroles d'un Goulu.*

Mon Dieu est celui qui me donne à manger.

I B I D.

Contre un Vieillard libertin. Chez SUIDAS.

Puisque vous parlez de stupidité, je n'en connois point d'égale à celle d'un vieillard qui, également fautif, soit comme époux, soit comme amant, trompe sa femme (*) & celle d'autrui.

DE LA MESSÉNIENE, OU DE LA FILLE DÉVOUÉE.

UN messager d'Arabie (**).

(*) C'est-à-dire un vieillard qui remplit également mal & l'office d'époux, & l'office d'amant.

(**) C'est-à-dire un messager suspect. Ce dicton répondoit à notre: *a beau mentir qui vient de loin.* Plaute introduit de même dans son *faux Persan*, une fille qui se dit avoir été enlevée en Arabie.

DE L'ANDRIENNE.

Chez STOBÉE.

IL n'est personne à qui l'amour n'offusque la raison. Et l'homme le plus sensé, & l'homme dont le cerveau est le moins bien constitué, doivent également s'y attendre.

IBID. Chez DONAT.

Ceux d'entre les Philosophes qui portent leur sourcil le plus haut, soutiennent que la solitude est la mère de l'invention (*).

IBID. Chez MURET.

Il est facile à ceux qui se portent bien, de prescrire aux autres ce qu'ils doivent faire étant malades.

(*) Imité par Térence : Andr. Act. II. S. 4. v. 4.

Venit meditatus, alicunde ex loco solo.

Orationem sperat invenisse se, &c.

Au reste c'est de deux Comédies de Ménandre, l'*Andrienne*, & la *Pérenthienne*, que Térence a composé son *Andrienne*, comme lui-même l'avoue dans son Prologue. L'*Andrienne* d'Afranius est citée par Nonius.

DE MÉNANDRE. 257

I B I D. Chez DONAT.

La colère des amans est de courte durée (*).

DE L'ANDROGINUS,
OU DU CRÉTOIS.

Chez STOBÉE.

JE suis homme ; je dois m'attendre à toutes les vicissitudes du sort ; car rien n'est permanent.

I B I D.

Le commerce de l'amitié ne souffre point de négligence.

DES COUSINS (**).

Chez STOBÉE.

Vous avez un fils ; s'il est sage, je vous en félicite. Quant à sa sœur, je vous avoue qu'une fille est un grand fardeau.

(*) Imité par Térence : Andr. Act. III. S. 3. v. 23.

Amantium iræ, amoris redintegratio.

» Courroux d'amans, rengrégement d'amour.

(**) Afranius qui souvent a imité Ménandre, a fait une Comédie du même nom, aujourd'hui perdue

I B I D.

L'amour, de sa nature, est sourd aux conseils.
Comme enfant & comme Dieu, il se soustrait
au joug de la raison.

DES ARRÊPHORES,
OU DE L'OFFRANDE A MINERVE.

Chez STOBÉE.

LE tems, les événemens, peuvent dépouiller
un homme de son patrimoine, & lui laisser la vie
sauve. Alors, il lui reste une sécurité, l'exercice
des arts.

I B I D.

O Byzantie (*)! as-tu entrepris d'enivrer tous
les marchands qui viennent chez toi? tu nous as
fait passer toute la nuit à boire, &, certes, du vin
pur, car je me réveille avec quatre têtes (**).

(*) Nom de courtisane, & qui signifie celle qui est native
de Bisance, ville autrefois diffamée par l'ivrognerie.

(**) C'est-à-dire, je ne fais plus où est ma tête, & me
figure en avoir quatre; je vois double, triple, quadruple, &c.

DE MÉNANDRE. 269

I B I D. Chez **A T H E N É E.**

L'HOMME MARIÉ.

Si vous faites sagement , vous ne changerez point ce train de vie , & vous ne tâterez point de l'hymen. J'ai pris une femme , moi ; & voilà pourquoi je vous conseille de ne pas faire la même imprudence.

LE CÉLIBATAIRE.

Mon parti est pris ; le sort en est jetté.

L'HOMME MARIÉ.

Croyez-moi , persévérez dans le célibat. Vous êtes présentement sain & sauf ; n'allez pas vous jeter dans une mer semée de tourmentes , dans une mer qui n'est ni celle de Lybie , ni celle d'Égée , ni celle d'Égypte , où sur trente nacelles , il n'en périt pas trois ; sachez que de tous ceux qui se sont embarqués sur la mer d'hymenée , on n'en cite pas un seul , qui n'ait fait naufrage.

I B I D. Chez **S. JUSTIN.**

Si votre prière est bonne , le temple que vous cherchez est par-tout. Votre ame peut en tout lieu s'entretenir avec la Divinité (*).

(*) Imité par Sénèque. Ep. 41 :

Non sunt ad cælum elevandæ manus, nec exorandus ædituus ut nos ad aures simulacri, quasi magis exaudiri possimus, admittat; prope est à te Deus, intus est, tecum est, &c.

DU BOUCLIER.

Celui qui ne voit & n'attend que ce qu'il désire, a souvent contre lui la vérité & l'événement.

I B I D.

O trois fois à plaindre tout usurpateur entouré de satellites, & passant sa vie dans une fortresse! Qu'ont ces hommes-là de plus que les autres hommes, & combien leur condition est plus malheureuse! A quel tourment d'esprit ne se font-ils pas dévoués, si, qui que soit qui les approche, ils lui soupçonnent un poignard dans la main (*)?

I B I D.

Qui dit *guerrier*, dit un homme qui difficilement peut conserver sa vie, & qui, très-facilement, peut la perdre.

(*) Imité par Labérius :

Necesse est enim multos timeat, quem multi timeant.

Et par Sénèque, L. 1. de la Clémence :

Tantum enim necesse est timeat, quantum timeri voluit; & manus omnium observet; & eo quoque tempore quo non captatur, peti se judicet, nullumque momentum immineat metui habeat.

DE MÉNANDRE. 271

IBID. A l'occasion du même Guerrier.

Il étoit gisant à terre ; mais il avoit encore son bouclier , & même criblé & tout brisé.

DE L'AUTOPENTHONTE

ou *De celui qui pleure sur lui-même.*

PLUTUS est aveugle ; il communique à ceux qui le regardent, son aveuglement (*).

DES APHRODISIES ,

OU *FÊTES DE VÉNUS.*

SIL est quelqu'un qui se figure qu'un amant soit sensé , chez qui soupçonnera-t-il de la démence ?

IBID.

L'amour est de toutes les souffrances humaines , la seule qui se refuse au soulagement de l'amitié.

(*) Ceci paroît imité d'Euripide dans un passage de sa Tragédie de Phæton, rapporté par Scobée, & dont voici en latin la traduction littérale : *malum hoc divitibus inest, ut sint lævo animo. Quæ hujus rei causâ ? an quia opulentiæ cæca cum iis habitat, ideo cæcâ fortunæ mentem habent.*

 DE LA BÉOTIENNE (*).

Chez STOBÉE.

SIMON (**).

IL ne faut pas mépriser la calomnie, si mensongère qu'elle ait coutume d'être.

KHRÉMÈS.

Il y a des gens qui s'attachent à la mettre en vogue, & qui seuls suffiroient pour me tenir en garde contre elle.

(*) Plaute avoit fait une Comédie du même nom, de laquelle il ne nous reste plus que très-peu de fragmens.

(**) J'ai mis ceci en Dialogue, parce qu'il m'a paru qu'il y en avoit un; & j'ai feint que ce Dialogue se passe entre Simon & Khrémès. Ce n'est pas que ce passage ne puisse présenter un autre sens, & s'expliquer ainsi: *il ne faut pas mépriser la calomnie qui vous attaque, toute sujette qu'elle est à mentir. Il y a des gens qui savent lui donner la consistance de la vérité, & qui sont cause qu'on fait très-bien de se tenir prêt à repousser un propos calomnieux.* Cette interprétation s'appuye sur ce passage d'Isocrate: *tenez-vous en garde contre les atteintes de la calomnie, toute mensongère qu'elle est; car il y a des personnes qui ne discernent point la vérité, & qui prennent pour elle l'opinion qui a cours.*

IBID.

I B I D.

Les richesses servent de manteau à plus d'un vice;

I B I D.

Dans toutes les affaires, vous trouverez beaucoup d'inconvéniens. Mais il convient de considérer s'il n'en résulte pas un plus grand nombre d'avantages.

DU CULTIVATEUR, OU DE GORGIAS.

Chez STOBÉE.

O GORGIAS ! le mortel le plus parfait, est celui qui fait le mieux souffrir l'injustice qu'il éprouve.

I B I D. Paroles du Cultivateur.

Je ne crois pas que parmi tous les champs cultivés, il y en ait un plus religieux (*) que celui-ci; car il rapporte du laurier, du lierre, des fleurs, autant & plus qu'il n'en faut pour faire des couronnes & des guirlandes à tous les Dieux : & si j'y sème de l'orge, il me rendra, aux moissons,

(*) Ceci est dit ironiquement comme la fin du passage le fait voir. C'est la plainte un peu impie d'un agricole.

précisément la même quantité de boisseaux que j'y aurai semé.

I B I D.

La pauvreté, ô Gorgias, attire facilement le mépris sur elle. Quelque véridique que soit l'indigent qui se plaint des torts qu'on lui a faits, nous croyons toujours que ce qu'il en dit, est pour mettre notre sensibilité à contribution; nous le traitons de *calomniateur à manteau* (*) usé, encore qu'il ait réellement essuyé des injustices.

I B I D. Réponse d'un Homme de bien au paragraphe précédent.

Qui que ce soit qui vous ait jamais témoigné, à vous & aux vôtres, le moindre mépris, relativement à votre pauvreté, il a fait un méchant acte; parce que sa destinée l'expose au même outrage qu'il a voulu vous faire supporter. Quelle que soit son opulence actuelle, qu'il sache qu'elle porte sur une base qui peut s'érouler, & qu'un flux d'air n'est pas plus muable, que le souffle de la Fortune.

(*) C'est-à-dire un homme que ses propres fautes ont jetté dans la misère, & qui, pour s'excuser de l'état où il s'est réduit, invente des calomnies, & seint que d'autres l'ont dépouillé injustement.

DE GLYCÈRE (*).

POURQUOI pleurez-vous, ô ma très-douce vie!
Je vous jure par Jupiter Olympien, par Minerve...
Eh ! par quels Dieux ne vous l'ai-je pas déjà juré
cent fois?.....

(*Le reste manque au texte, dans ce serment tout passionné.*)

DES CONVIVES.

JE m'en suis sauvé seul (**).

(*) *Glycère* est le nom & d'une Comédie de Ménandre, & d'une courtisane dont ce Poète fit sa maîtresse.

(**) Il paroît que le Banquet dont il s'agit dans cette Pièce, dégénéra en festin de Lapithes, & que les fumées du vin jointes à quelque rivalité amoureuse, y métamorphosèrent les convives en combattans. Au reste Aristophane avoit fait une Comédie du même nom, souvent citée par les Anciens, & qui s'est perdue. Suidas est le seul qui attribue une Comédie *des Convives* à Ménandre. Peut-être y a-t-il erreur de nom chez ce Critique.

 DE L'ANNEAU.

Chez ATHÉNÉE. L. 6.

CET œuf (*) étoit anémique & fans germe.

IBID. Chez SUIDAS.

Nous avons trouvé le nouvel époux soupant chez lui (**), & se faisant compter la dot de sa femme.

IBID.

Prologue de la même Pièce.

Chez AMMONIUS.

Ce vieillard, Messieurs, étoit d'un caractère vraiment bizarre. On voyoit dans sa maison jusqu'à cinquante servantes; & il témoignoit de la répugnance à doter sa fille.

(*) C'est-à-dire cet œuf étoit le produit du vent, & la poule l'avoit conçu sans le concours du coq. Ces œufs sont en effet sans germe. Pline dit que la poule fait de tels œufs par la seule force de son imagination. Ces œufs prennent le nom d'*œufs clairs*, quand ils ont été couvés.

(**) Preuve de l'avarice du beau-père, ou du moins de son peu de libéralité pour sa fille. Voyez le paragraphe qui suit.

DU DARDANUS.

Chez THÉON.

DARDANUS ayant reçu cette belle institution (le seul bien que son père lui pût donner), rougit, quand il vint à se connoître, de souffrir plus longtemps l'auteur de ses jours dans une si médiocre fortune. Ce fut alors qu'on vit éclore les fruits d'une éducation cultivée, dans une ame bien née & reconnoissante.

DU SUPERSTITIEUX.

Chez STOBÉE.

UN maître ne doit jamais maltraiter ses serviteurs, sur-tout quand c'est par zèle & non par mauvaise intention qu'ils se trouvent en faute. En agir avec eux comme vous faites, c'est une vraie honte, Clinias (*).

(*) C'est le nom du *Superstitieux*; comme on le voit au paragraphe qui va suivre; & cette sage morale lui est adressée, ou par son père, ou par un ami de bon sens, au moment où il vient de maltraiter un esclave; qui, croyant bien faire, avoit, ou écrasé un grillon; ou fait fuir une poule de l'Est à l'Ouest; ou éteint une lampe par épargne; ou blessé, d'autre manière, la superstition de Clinias.

IBID. Chez CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

CLINIAS.

O Dieux vénérables ! faites que ceci me tourne à bien (*). En voulant chauffer mon soulier droit, la courroie s'est rompue.

BLÉPALÊTHÈS.

Cela n'est pas surprenant, ô Clinias ! cette courroie étoit pourrie ; & par épargne, vous n'aviez pas voulu en acheter un autre.

IBID. Chez PORPHIRE.

Rien ne seroit plus propre à vous guérir de ces folles superstitions, mon cher Clinias, qu'un voyage que vous feriez chez les Syriens. Vous verriez ces peuples crédules se gorgier avec excès

(*) Par cette formule de bon augure, par ce souhait favorable, le Superstitieux cherche à détourner le mauvais présage qui se tiroit d'une courroie cassée en mettant son soulier. L'Empereur Auguste croyoit tout perdu quand on lui changeoit ses souliers de pied, & qu'il lui arrivoit de chauffer le soulier gauche pour le droit. Caton d'Utique se moquoit, à bon droit, de ces absurdes superstitions. Un soldat vint lui dire tout effrayé qu'il avoit trouvé un de ses souliers rongé par un rat. Le prodige seroit, répondit Caton, si tu avois trouvé le rat mangé par ton soulier.

de chair de poisson (*), ce qui toutefois passe chez eux pour une intempérance sacrilège. Cette prétendue impiété est aussi-tôt punie. Leurs pieds s'enflent, leur ventre se distend. Alors pour expier leur crime, ils vont sur le chemin, couverts du sac des Pénitens se mettre dans l'attitude convenable à ceux qui cherchent à se délivrer d'une violente colique. Dans cette posture, le cours de ventre leur prend; & c'est de cette façon qu'ils conjurent le courroux de la Déesse.

DU DEUX FOIS TROMPEUR (**).

Chez PLUTARQUE.

Celui que les Dieux aiment, meurt (***) jeune.

(*) Les poissons dont la chair est mortelle aux Syriens, sont selon Plutarque, le *mæna*, & l'*apua*. *Corpus ulceribus opplere jecur colliquare*. Voici ce qu'il en dit au chapitre de la superstition: *Syriam Deam superstitiosi putant, si quis mænam aut apuas edat, ejus crura corrodere*.

(**) Galien, de nat. fac. L. 1. ch. 17. *inducti in Comediis ad optima Menandro, Davi quidam Getæque qui gensros sum nihil se fecisse putant nisi ter herum fefellerint*. D'après ce passage de Galien, comparé au titre que Ménandre donne à cette Pièce-ci, on entrevoit qu'il introduisoit un Dave des plus foubes, qui ayant fait vœu de tromper son maître trois fois n'y réussit que deux, & est surpris à la troisième.

(***) Maxime stoïcienne & voisine du suicide. Voyez

Il n'y avoit point de Mégabyse (*), pour faire la fonction du concierge du temple.

D U D I P H I L E ,

OU *AMOUREUX DE DEUX FEMMES.*

Chez S. J U S T I N .

IL n'y a (**) que le Créateur qui ait droit de prétendre de notre part à un culte constant. C'est la prérogative que seul peut réclamer l'Inventeur, l'Auteur de tous biens, le Maître & le Père de toutes choses.

Plutarque, consol. ad Apoll. Ciceron, quæst. Tuscul. L. 1. chap. 47.

(*) Les Mégabyfes étoient des Prêtres eunuques, de Diane Ephésienne.

(**) Il paroît que ces paroles étoient dans la bouche du Diphile, & que cet amoureux de deux femmes cherchoit, par cette maxime imposante, à faire excuser son peu de constance en amour, ou le partage qu'il faisoit de son attachement. Au reste S. Justin est le seul qui cite le Diphile de Ménandre; & Clément d'Alexandrie excitant la fin de ce même fragment-ci l'attribue à Diphilus, célèbre Poète comique.

D U D Y S C O L E ,
ou De l'HOMME au caractère foucieux.

Chez STORRE.

Paroles d'un Fils à son Père.

Vous parlez des richesses ; connoissez-vous rien de moins solide au monde ? Si la possession vous en étoit garantie pour toujours , vous auriez raison , ô mon père ! de n'en faire part à personne. Mais puisque vous n'êtes pas propriétaire exclusif de votre propre existence , que vous & tout ce que vous possédez , dépendez absolument du caprice de la Fortune ; pourquoi envieriez-vous ses faveurs à personne ? Elle est si inconstante que tour à tour elle est capable de vous les retirer & de vous les rendre. C'est pourquoi je dis que pour le peu de tems qu'elle vous laisse jouir de ses dons , vous devez , mon père , en user généreusement , & faire le plus d'heureux , le plus de gens à leur aise qu'il vous sera possible. Car les bienfaits ne meurent jamais , & celui qui les a répandus , les retrouve.

I B I D.

Un homme laborieux & courageux ne doit désespérer d'aucune entreprise. Le travail & l'application viennent à bout de tout.

I B I D. Chez ATHÉNÉE. L. 9.

Paroles d'un Cuisinier facétieux.

Personne n'a jamais offensé impunément un cuisinier. C'est un art, en quelque sorte, sacré que le nôtre.

I B I D. Chez ATHÉNÉE. L. 4.

Paroles d'un Cuisinier, qui s'excuse d'être friand, & de mettre à part de bons morceaux pour lui-même.

Nous imitons en cela les ministres des enterremens. C'est pour eux-mêmes non pour les Dieux, qu'ils y portent des corbeilles, & ces grandes cruches de vin nommées stannies. Dans ces cérémonies, le partage des Dieux, c'est de l'encens, c'est le gâteau propiciatoire; tout cela se brûle en entier. Joignez-y les extrémités des côtes, la région de la bile, & les os qui résisteroient sous la dent, tout cela est religieusement dévoué à la combustion sur le gril de l'autel; mais tout le reste est rôti avec soin pour le banquet des Ministres.

I B I D. Chez HARPOCRATION.

C'est la Dyscole qui parle.

Je vais au temple des Nymphes, & de là je pousserai jusqu'au bourg de Phylé.

DE MÉNANDRE. 283

L'HOTE ATHÉNIEN, du Dyscole.

Chez un Skholiaste d'Aristophane.

Sans aller plus loin, figurez-vous que c'est ici Phylé (*).

I D I D. Chez AMMONIUS.

S'il a inventé cet art, nous sommes deux inventeurs (**).

DE CELUI QUI SE PUNIT LUI-MÊME.

Chez STOBÉE.

UN homme libre doit habiter sa patrie (***), rester dans sa patrie, ou cesser de prétendre être un mortel heureux.

(*) Il m'a paru que ce fragment d'un Skholiaste d'Aristophane étoit la réponse au paragraphe précédent. C'est pourquoi je les ai joints ensemble.

(**) C'est le *son pittor anche io*, d'un peintre célèbre.

(***) Ceci paroît imité d'Æschyle, qui avoit dit avant Ménandre :

» Pour être heureux, il faut demeurer chez soi ; & même
» dans l'adversité, il convient de rester sous le toit de ses
» pères.

Le sujet de la Pièce de Ménandre, paroît être un homme qui, par regret d'avoir perdu son fils par trop de rigueur, s'est condamné à un exil volontaire.

I B I D. Chez STOBÉE.

Rien de plus beau que les Loix ; mais c'est (*), selon moi, passer de l'équité à la calomnie, que de les interpréter trop à la rigueur.

DE L'ENKHIRIDION.

Chez STOBÉE.

JE ne l'eusse jamais cru ; mais je vois présentement qu'une fortune inattendue, qu'un bonheur inespéré, sont capables d'aliéner l'esprit.

I B I D.

Nul homme vivant n'a droit de dire : *ceci ne m'arrivera pas* (**).

(*) De tout tems les esprits justes se sont élevés contre l'exercice rigoureux du Droit. De-là l'axiome si connu *summum jus, summa injuria*. Térence a dit de même : *jus summum sæpt summa malitia est*.

(**) Plutarque, au livre de la tranquillité de l'ame, observe que plusieurs ne peuvent, sans frémir, entendre cette maxime de Ménandre, qui renferme une si grande & si terrible vérité. *Multi ad hoc Menandræum expavescunt : NON LICET VIVO DICERE : HOC NON PATIAR.*

Au reste *Enkhiridion* signifie un manuel, ou tout ce qui est portatif à la main, comme un livre, un poignard, &c.

DE MÉNANDRE. 285

I B I D. Chez SUIDAS, au mot *Côrycée*.

Il faut donc que quelque *Côrycée* (*) l'ait entendu.

I B I D. chez ATHÉNÉE, L. 10.

Paroles au sujet d'une coupe que celui à qui on la présente, soupçonne contenir du poison.

Que je boive, dites-vous ? Ah ! je n'en ferai rien, qu'avant tout, l'essai n'ait été fait par un sacrilège (**).

(*) Aristophane dit pareillement dans sa Comédie des Oiseaux : Acte II. Scène 2.

» En effet tout avare a coutume de dire :

- » *Dans un lieu bien secret j'ai caché mon rouleau,*
- » *Personne ne le sait, si ne n'est quelque oiseau.*

Le *côrycée* est selon ma conjecture un coquillage hérissé de pointes au-dehors, mais configurée au-dedans d'une manière acoustique ou propre à transmettre à l'oreille les moindres sons. Au reste, voyez le chapitre 10 du docte Casaubon sur Athénée L. 3. & Suidas au mot *côrycée*.

(**): Voyez le cinquième Acte de Rhodogune chez Corneille où cette Princesse dit au Prince :

- » Faites-en faire essai par quelque domestique.

C'est l'histoire de Grypus, Roi de Syrie, qui selon Justin, L. 39. ch. 2. ordonna à sa mère, qui lui présentait une pareille soupe, d'y boire la première.

I B I D.

Chez ZÉNOBIUS & chez un Skholiaſte des Guêpes
d' Ariſtophane.

C'eſt ſe débatre ſur l'ombre (*) de l'âne.

DE L'ÉLENKHUS.

Chez APHTHONIUS. Ch. 21.

ON entend par *proſopopée* un ſujet où tout eſt feint, & mœurs, & perſonne, comme a fait Ménandre dans ſa Comédie intitulée *Élenkhus*, c'eſt-à-dire *argument*, *proſopopée*, &c.

Chez ТИЭОН, *progymnaſm.* p. 19.

Où trouver de plus beaux exemples de *proſopopée*, que dans les poèmes d'Homère, dans les Dialogues de Platon & des autres Diſciples de Socrate, & dans les Comédies de Ménandre ?

(*) Tout le monde connoiſt la fable facétieufe d'un ruſtre qui avoit loué ſon âne à un autre, & qui prétendoit ne lui avoir point loué l'ombre de l'âne. Voyez les Skholies ſur les Guêpes. v. 161

DE MÉNANDRE. 287

CITATION DE L'ÉLENKHUS.

Chez LUCIEN in *Pseudologista*.

L'Élenkhus (*) est un Dieu ami du vrai & de la liberté de parler.

DE L'INCENDIÉE.

Chez STOBÉE.

LA modestie est belle ; on la respecte , accompagnée d'une contenance & d'un ton graves. Mais si , ô mon époux ! vous prenez plaisir à vous rabaisser vous-même , si vous comptez pour rien d'appeller sur vous le mépris , vous vous ferez passer pour un bouffon à gages.

I B I D.

Mon Maître, tout se conduit dans le monde d'une de ces trois manières : ou par les loix (**), ou par la nécessité , ou par la coutume.

(*) L'Élenkhus chez Ménandre est personifié. Il en fait une Divinité mixte, composée de la Philosophie, de la Vérité, de l'Ingénuité, de la Franchise, &c.

(**) *Ergo omne jus aut consensus fecit, aut necessitas constituit, aut firmavit consuetudo.* Modestin. chez Grotius.

I B I D.

Oh! que c'est bien fait, que d'être le père de
de quelqu'un.

I B I D. Chez ATHÉNÉE. L. 13.

Périssé de tout point quiconque s'est le premier
avisé de prendre femme (*). Périssé aussi le second,
puis le troisième, puis le quatrième, puis qui-
conque les a imités!

DE CELUI QUI S'EST RENDU CAUTION.

Chez STOBÉE.

Vous êtes d'un orgueil, d'une présomption dé-
mesurée. Vous vous croyez quelque chose; c'est
ce qui vous perdra, comme cinq cents autres l'ont
éprouvé avant vous.

I B I D.

Pour qu'on puisse pardonner un propos impu-
dent, il faut qu'il soit court, & que le tems ait
été bien pris pour le tenir.

I B I D.

La multitude rendroit difficilement compte ou

(*) Euripide, Aristophane & Ménandre, ne nous ont pas
laissé une grande idée du bonheur des ménages Attiques, mais
au contraire une idée très-désavantageuse.

raison

raison de ce qu'elle fait; mais si elle choisit bien son tems, elle peut trouver un expédient inopiné.

DE LA PREMIÈRE (*)
ET DE LA SECONDE VEUVE.

Chez STOBÉE.

AL'AGE où je me trouve parvenu, il faut me résoudre, ou à vivre seul (**), ou à laisser en mourant des enfans en bas âge; tant ce qui me reste encore de jours à vivre, est semé d'amertume!

I B I D. Chez THÉON.

Est-il de plus grands parleurs, que ceux qui veillent ensemble? Il m'avoit réveillé, il m'amena insensiblement à lui raconter toutes les circonstances de ma vie.

(*) C'est-à-dire passages tirés de deux Comédies que Ménandre avoit l'une & l'autre intitulé la Veuve. Peut-être Ménandre avoit fondu la première dans la seconde, comme a fait Aristophane à l'égard du *Plutus*.

(**) Ce dilemme rappelle un passage de l'Anthologie L. 1. ch. 13: *duxisti uxorem? non sine anxietate eris. Non ducis? vives adhuc destitutus. Liberi sunt labores, & vita sine liberis mutila.*

I B I D. Chez ZÉNOBIUS.

Les Thraces ne savent point garder la foi des traités (*).

DU DIFFÉRENT

REMIS AU JUGEMENT D'ARBITRES.

Chez STOBÉE.

Celui qui en bonne santé reste oisif, me paroît plus à plaindre qu'un homme malade de la fièvre; car il consume beaucoup plus de vivres, en pure perte (**).

I B I D.

Recevoir une affliction, c'est à quoi tout homme doit s'attendre. Mais se voir en butte aux risées, c'est le comble des affronts pour un homme libre.

(*) On lit chez Suidas & chez Zénobius que selon Ménandre dans sa première Veuve, cet axiome étoit devenu proverbe parmi les Ioniens & les Éoliens, depuis qu'un Député sur les terres de Thrace avoit reçu un dard dans la poitrine.

(**) Belle sentence traduite ainsi en vers latins par Aufone:
Sanus piger febriente multo est nequior
Potat duplum, dapesque duplices devorat.

IBID. Chez un Commentateur d'Ariflophane.

» Pour de tels différens on choisit un Arbitre.

DES COURTISANES.

Chez PLUTARQUE. De fanitate tuenda.

» **C**HACUN baiffoit la tête, & mangeoit des dragées (*).

DE L'EUNUQUE.

Chez STOBÉE.

» **T**OUT ce qu'on cherche, il faut des foins pour le trouver;
» A ce qu'affurent les plus fages.

IBID.

Ne combats point contre Dieu; ne t'attire point
de nouvelles tempêtes; fouders-toi à la néceffité.

» (*) On lit chez Ménandre, qu'un trafiquant d'esclaves
» cherchant à corrompre les mœurs des jeunes gens bien
» élevés, introduisit au dessert des courtifanes d'une rare
» beauté. Mais les jeunes gens pour ne point les regarder,
» baiffèrent la tête, affectant de manger des dragées. Par
» cette fage précaution, il se tinrent en garde contre le
» piège qu'on leur dreffoit. PLUTARQUE. *Ibid.*

IBID. Chez ZÉNOBIUS.

Plus muet qu'une Scaphe (*).

IBID. Chez DONAT, sur l'Eunuque de Térence.

Voici ce vieux Stellion (**).

DE L'ÉPHÉSIEN.

Chez ZÉNOBIUS.

UN homme dur, un vrai Ténédien (**).

IBID. Chez HAPPOCRATION.

Par les Dieux ! il me semble déjà me voir dépouillé de mes vêtements, & forcé de faire en courant le tour du marché où l'on expose les esclaves en vente.

(*) Je crois que cela veut dire *plus muet qu'un bateau de pêcheur*. On fait que le silence est indispensable à la pêche. Au reste, voyez Suidas sur ce même proverbe.

(**) Expression métaphorique pour désigner un eunuque à stigmates, ou selon d'autres, un homme dont la peau est parsemée de lentilles & autres signes de naissance.

(***) Allusion à la dureté d'une coutume établie dans les tribunaux de Ténédos. Là, un homme accusé d'un crime capital, pouvoit défendre sa cause, mais tandis qu'il la plaidoit, le bourreau se tenoit derrière lui, la hache levée, & tout prêt à lui couper la tête.

DU COCHER.

Chez STOBÉE.

LES dommages que nous ne nous attirons point par notre inconduite, & qu'il plaît à la fortune de nous faire éprouver, il faut qu'un homme bien né les supporte courageusement.

IBID. Chez S. JUSTIN.

Je n'aime point une Divinité qui se promène par voyes & par chemins, accompagnée d'une vieille femme (*); une Divinité qui, à l'aide d'un tableau qui la représente, s'introduit dans les maisons. Il faut qu'un Dieu reste chez lui, occupé à garder ceux qui lui ont érigé une statue.

(*) Cette sortie est faite par Ménandre contre ces processions d'Eunuques, ou de vieilles femmes fanatiques, qui promenoient par-tout le portrait de la Déesse de Syrie, & le montroient pour de l'argent, forçant ainsi de mendier celle qu'ils nommoient la grande Déesse. Indécence relevée avec sarcasme par Anthistène, qui répondit une fois à l'un de ces mendiens sacrés : je ne me charge point de nourrir la mère des Dieux, trop assuré que les Dieux ses enfans, la nourrissent.

DU HÉROS.

Chez STOBÉE.

MA maîtresse, nulle puissance ne l'emporte sur l'amour. Le Souverain même des Dieux, Jupiter, dans le Ciel, obéit à tout ce qu'Amour lui commande.

I B I D.

Il seroit à désirer que la noblesse de l'extraction accompagnât les avantages du corps, & que tout homme libre eût des sentimens généreux.

DE THAÏS.

Chez S. PAUL. 1^{re} aux Corinthiens.

LES mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs.

I B I D. Chez ÉLIEN.

La mort du rat (*).

(*) C'est un souhait en forme d'adage, & qu'il faut supposer dans la bouche d'un homme, qui en cela, semblable au rat, désire, autant que faire se peut, ne mourir que de mort naturelle, & ne quitter la vie qu'à force de vieillesse.

DE MÉNANDRE. 295

IBID. Chez PLUTARQUE.

Manière de lire les Poètes.

O Muse (*)! apprête tes chants. Mettons sur la Scène un caractère de ce genre; une femme d'une humeur difficile, & toutefois réunissant les charmes de la beauté, à l'art de la plus persuasive éloquence. Une femme qui outrage ses amans, qui les chasse de chez elle; fréquemment exigeante; qui ne considère personne; & qui n'ouvre la bouche, ou ne fasse un geste, que pour tromper quelqu'un.

IBID. Chez SUIDAS.

Plus pauvre qu'un *Cincle* (**).



(*) C'est l'invocation que fait Ménandre à sa Muse dans le Prologue de sa Comédie de *Thaïs*, en la personne de laquelle il fait la satire des courtisanes.

(**) *Cinclos* est le nom grec de l'oiseau que nous nommons Moracille, & dont Elien, L. 12. a dit : *Cinclus animal est volucre debile à tergo propterea que aiunt neque seorsim, neque per se posse sibi nidum contexere, ideo cinculum in alienis parere; unde & pauperes CINCLOS vocant rusticorum proverbialia.*

DE L'INSPIRÉE.

Chez STOBÉE.

CELUI qui a le plus de prudence, voilà le meilleur devin, le meilleur conseiller à qui vous puissiez vous adresser.

I B I D.

La prudence, certes, est la cause de grands biens; quand c'est au bien, non au mal, qu'elle se porte.

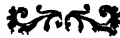
DE LA THESSALIENNE.

Chez STOBÉE.

IL faut bien peu de chose, pour vous faire tomber dans l'adversité.

I B I D.

Le bon courage soutient la vie d'un esclave.



D U T R É S O R.

Chez STOBÉE.

UN couplet de chanson suffit pour mettre plusieurs en train d'aimer.

I B I D.

Conseillez l'amour aux gens riches, encore devez-vous considérer s'ils sont jeunes. Quant à ceux qui, pour aimer, attendent qu'ils aient des cheveux blancs, ils payent la dette, avec usure.

I B I D.

Otez l'audace à l'amour, il cessera d'être amour; vous pouvez le mettre au rang de Jalèmes (*).

I B I D.

Il en fait plus que Canthare (**).

(*) Allusion au proverbe: *plus froid que Jalème*. On conjecture que ce personnage est fictif, attendu qu'en grec, *Jalemos* signifie *ejulatus*.

(**) C'étoit un cabaretier d'Athènes, d'une astuce qui a passé en proverbe.

 DU THRASILÉON.

Chez STOBÉE.

EN nombre de circonstances, ne dites point : *connois-toi toi-même* (*). Vous diriez bien plus à propos : *connois les autres*.

I B I D.

Le premier genre de navigation est de voguer à voiles; & le second est de voguer à rames (**).

I B I D. Chez ATHÉNÉE.

Celui qui diffère toujours d'agir, ne mérite pas ce qu'il mange. Inutile sur la terre, il s'avoue par sa conduite, indigne de la nourriture qu'il prend.

I B I D. Chez HARPOCRATION.

Oh ! la philosophie de celui-là, c'est de conclure le mariage qu'il a entrepris.

(*). C'est le fameux précepte de l'oracle de Delphes. Méandre y revient souvent.

(**). C'est-à-dire : on se tire d'affaire comme on peut, sans travail, ou avec travail.

DE LA HAINE THRASONIDE.

Je hais Thraſon (*).

DE LA PRÊTESSE.

Chez S. JUSTIN.

O FEMME ! nul Dieu ne ſauve un homme de la fureur d'un autre ; vous ne me ferez point accroire qu'un mortel, par le bruit du tambourin, force la Divinité de deſcendre du ciel en terre, pour faire ce qu'il deſire. L'homme ſ'il avoit ce pouvoir, ſeroit plus puiffant qu'un Dieu même. Mais ces affirmations audacieuſes, ô Rhodé ! ſont des moyens que l'impudence & l'appas du gain ſuggèrent à certaines perſonnes, qui paſſent leur vie à rire à nos dépens.

IBID. Chez STOBÉE.

O femme ! vous paſſez les termes de la circonfpection preſcrite à celles qui ſont mariées. Une

(*) Le capitaine Thraſon, par l'excès de ſon arrogance parvint à ſe faire haïr de ſa maîtrefſe, & à lui faire dire : *je hais Thraſon.*

femme libre ne l'est que dans l'enceinte de sa maison; ses licences ne s'étendent point hors de l'entrée de son vestibule. Pour suivre quelqu'un par-delà le seuil de la porte, & aboyer après lui jusques dans la rue, c'est le fait du chien, & non de la maîtresse du logis, ô Rhodé!

DES IMBRIES.

Chez STOBÉE.

Du *raisonnement*, dites-vous, mon Père? eh! qu'est-il de meilleur au monde? N'est-ce pas à l'aide du *raisonnement* qu'on parvient à mettre de l'ordre dans ses affaires? Avec du *raisonnement*, on a tout, on peut être au besoin, bon Magistrat, bon Général d'armée, bon Législateur; on peut, sur-tout, aider autrui de bons conseils.

DE L'HIPPOCÔME.

Chez DIOGÈNE LAËRCE.

OPHILON! il y avoit un sage nommé Monime (*), qui étoit de tous les hommes le moins attaché à

(*) Sur le Philosophe Monime consultez Diogène Laërce, L. 6. art. 83.

quelque opinion que ce fût. Il n'avoit pas pour une seule besace; on lui en a connu jusqu'à trois. Mais sous ce costume Cynique, jamais, par Jupiter! on ne lui a entendu dire, ni *connois-toi toi-même*, ni débiter d'un ton emphatique d'autres maximes semblables. En outre, il n'étoit ni mendiant, ni mal-propre. Or ce sage avoit coutume de dire: *qu'opinion n'est que fumée.*

DES CANÉPHORES,
OU PORTES-CORBEILLES.

Chez STOBÉE.

IL est impossible à l'imprudence d'échapper à l'infortune.

Que voit-on prospérer, qu'à l'aide du travail & de l'envie de bien faire?

DE CARINÉ.

Chez STOBÉE.

O IMPUDENCE! ô présentement la plus grande des Déeses (s'il est permis de parler ainsi; mais

il est très permis de traiter de Divinité, celle qui par-tout fait ainsi la loi!) à quel terme t'arrêteras-tu? jusqu'où pousseras-tu tes progrès, ô Impudence (*).

DU CARTHAGINOIS (**).

Chez STOBÉE.

* UTILITÉ passe la loi (**).

(*) Stobée rapporte ici, sur le même sujet, cinq vers grecs de Théodecte desquels voici en latin la traduction littérale : *omnia ut senescant nata sunt & ad finem temporis sunt perveniunt, exceptâ solâ, ut videtur, impudentiâ. Hæc enim quantò plus augetur mortaliùm genus, tantò major fit in dies.* En françois :

- » Tout vieillit, tout prend fin, excepté l'impudence,
- » Qui toujours va croissant, plus croit l'humaine engeance.

(**) En grec *Kharkhêdonius*. C'est peut-être la même Comédie dont Plaute a fait son *Pænulus*, qu'il dit avoir traduit du *Kharkhêdonius*, mais sans faire mention de Ménandre.

(***) Les circonstances venant à changer, l'utilité publique doit faire passer par-dessus une loi devenue nuisible. Tel est le sens de ce vers.

DES CALOMNIATEURS.

Chez STOBÉE.

QUAND l'Oracle a dit : *connois-toi toi-même*, il a voulu dire : *connois tes moyens*, & ce qu'il te convient de faire.

DE LA BANDELETTE.

Chez STOBÉE.

LE hasard, tout invisible qu'il est, dispose les événemens de notre vie. Même tandis que nous dormons, il nous arrive, à son gré, des avantages ou des défastres.

DU JOUEUR DE FLUTE.

Chez STOBÉE.

QUE la fortune est changeante & trompeuse!

I B I D.

O mon père ! si nous fuyons ceux à qui il est arrivé des revers , qui nous proposons-nous donc de secourir ?

I B I D.

Tu te plains de la pauvreté , la moindre des maladies qui pussent te faire sentir la dent. Qu'est-ce qu'un mal dont le premier ami te secourra , sera le médecin ?

I B I D.

Je pensois que les riches , parce qu'ils n'ont point de dettes , ne pouvoient point de soupirs la nuit , & qu'ils ne se retournoient point en un sens , en un autre , dans leurs lits ; avec de fréquens hélas ! mais qu'ils dormoient d'un sommeil doux & suave , en laissant aux pauvres les nuits inquiètes. Présentement , ô Phaniás ! je suis défabusé ; car , vous autres qu'on appelle heureux , je vois que vos nuits ne diffèrent point des nôtres.

I B I D. Chez PLUTARQUE.

Certes , il y a je ne fais quelle affinité entre le chagrin & la vie humaine. Le chagrin s'insinue parmi les délices de l'opulent , parmi les honneurs de l'homme illustre. Quant à l'indigence , c'est son fidèle compagnon. Il vieillit en quelque sorte avec elle.

DE

DE LA CNIDIENNE.

LE hafard, à ce qu'il paroît, est je ne fais quel Dieu tutélaire & fauveur, dont tous les miracles ne nous font pas connus.

I B I D.

Je ne penfe point que les diverfes fortes de naiffance, diffèrent réellement entr'elles. Mais fi l'on vous fait juge dans cette queftion, & que vous vouliez être jufté, tout examen fait, vous prononcerez que l'honnête homme doit être cenfé légitime, & le pervers bâtard.

D U C O L A X.

Chez STOBÉE.

JAMAIS homme de probité ne s'enrichit fubitement.



DES LUTTEURS.

Chez STOBÉE.

C'EST pourquoi que personne, par les Dieux ! ne perde courage dans une adversité ; car souvent un revers est l'occasion d'un bien (*).

DE LA LEUCADIENNE.

Chez STRABON, L. 10.

AYANT vainement pourchassé le superbe Phaon, Sapho, qu'éguillonnoit une passion effrénée, se précipita du haut d'une roche escarpée. Sans doute, ô Dieu souverain ! tu le voulois ainsi.

I B I D.

Quiconque tend sa main pour recevoir de l'or qu'on lui offre, je n'ai pas besoin de l'entendre parler ; je vois à son geste, qu'il est prêt à mal faire.

(*) Ceci rappelle l'histoire du jeune Juba, Roi de Numidie, à qui ses propres malheurs & ceux de son père, furent une source de prospérités. Voyez Dion, L. 51.

De tous tems, les indigens ont été censés venir à nous de la part des Dieux (*).

DE L'IVRESSE.

Chez ATHENÉE L. 6 & L. 8

Paroles d'un Ministre des Sacrifices.

LA conduite des humains n'est-elle par absurde quand ils font un sacrifice? Que me donne-t-on à conduire à l'autel? une petite brebis de dix drakhmes, de laquelle il faut qu'ils se contentent. Mais que ne dépenfons-nous point ce même jour-là en joueuses de flûte, en cantatrice, en essence, en vins de Mende & de Thafos, en anguilles, en fromage, en miel? La journée pour ces articles ne se monte à guères moins d'un talent. Nous sommes bien dignes, quand nous sacrifions aux Dieux, qu'ils ne nous accordent des biens que jusqu'à la concurrence de dix drachmes. Que s'il faut qu'on en vienne jusqu'à faire tort aux autels, d'une portion

(*) Cette belle maxime avoit été mise en vogue par Homère. Odyssée L. 14 v. 56.

Omnis inops hospesque ad nos venit ab Jove summo.

de ce modique tribut, voilà le produit annuel du culte sacré, doublement appauvri. Pour moi si j'étois tel ou tel autre Dieu, je ne souffrirois point qu'on osât jamais mettre sur mon autel un simple quartier d'agneau, à moins qu'on n'y joignît aussi une anguille digne de faire crever d'envie Callimédon (*), l'un des enfans de la terre (**).

DES GOUVERNEURS.

Chez STOBÉE.

O TROIS fois à plaindre tous les caractères superbes ! Ils ne se doutent guères de la vicissitude des choses humaines.

(*) Ce Callimédon surnommé *Carabus*, c'est-à-dire *langouste*, étoit Orateur. Il eut part au gouvernement d'Athènes. Il étoit contemporain de l'Orateur Démosthène, & par conséquent antérieur à Ménandre, ce qui explique la licence que Ménandre prend ici de le nommer dans un trait de satire personnelle, contre la loi expresse qui interdisoit ces sortes de libertés envers des personnages vivans. Le Poète Alexis, de Sybaris, oncle & ami de Ménandre, avoit également plaignanté ce Callimédon sur la voracité dont il étoit pour les poissons, & principalement pour les anguilles. Voyez Athenée, L. 3, L. 6, & L. 8.

(**) Le Poète fait de Callimédon un des Titans, hyperbole, ou trait d'exagération comique.

I B I D. Chez SUIDAS.

Je n'ai trouvé là ni feu allumé, ni caillou pour en faire, ni quoique ce soit au monde (*).

I B I D. Chez ATHÉNÉE.

C'est Chéréphon, l'infiniment plaisant (**), qui m'a joué ce tour funeste (*de me faire aujourd'hui coucher sans souper.*) Il nous invite à nous trouver le vingt-deux du mois au banquet qu'il célébrera chez lui en l'honneur des noces de Jupiter & de Junon (***). Il se fait par ce moyen inviter par un de nous à souper pour le vingt-quatre; & quand ce vient au fait, il me paye de cette ironie : que la Déesse étant très-bien avec son mari, il n'est besoin (****) ni de fête, ni de banquet institués à l'effet de les réconcilier ensemble.

(*) C'est-à-dire : je n'ai trouvé (*chez le Parasite Chéréphon, qui m'avoit invité à un Banquet chez lui, ni provisions, ni préparatifs, ni feu, ni caillou &c.* C'est le sens de ce fragment comme on le peut voir par celui qui suit. Ces deux fragmens avoient été transportés par Grotius; & leur rapport réciproque n'avoit point été entrevu.

(**) Ceci est dit ironiquement & signifie *le très-mauvais plaisant*. Tous les parasites étoient bouffons de profession. Ce Chéréphon, qu'il ne faut pas confondre avec le disciple de Socrate, fut un insigne parasite. Voyez Athénée.

(***) On se figuroit que la célébration de la fête des noces sacrées, avoit la vertu de réconcilier Jupiter avec Junon.

(****) J'entends ici quelque peu la traduction, pour l'intelligence du texte.

 DU MÉTRAGYRTE (*).

Chez STOBÉE.

HEUREUX celui qui à de grandes facultés joint un bon esprit. Ce dernier lui sert à bien user de ses richesses, & à ne placer la dépense qu'où il convient. Chacun doit donc apprendre à supporter l'opulence; car les exemples de ceux dont elle a fait la honte, ne sont pas rares.

IBID. Chez CLÉMENT D'ALEX.

O Phidias! si vous aviez une véritable maladie, il vous faudroit chercher un véritable remède. Mais comme votre mal est illusoire, je vous ai rencontré un remède analogue. Si toutefois vous

(*) On nommoit ainsi tout ministre du culte de la mere Idéenne, ou grande Déesse, Cybèle, épouse de Saturne & mère des Dieux. Comme les Planetes portent des noms de Dieux, j'ai cru devoir donner le nom de Cybèle à la huitième Planete découverte récemment par M. Herschel, d'autant que son orbite embrasse celle de Saturne, qui lui-même embrasse l'orbite des autres Planetes. Voici trois vers latins où j'ai compris ce nouveau système planétaire :

*Ambit Solem Hermes; Venus hunc; mox Terra; Diana;
Mars sequitur; pergit Rex Jupiter; hinc Saturnus:
Omnes hos Orbes amplectitur alma Cybelle.*

voulez bien m'écouter, vous trouverez dans mes paroles un commencement de guérison. Qu'allez-vous faire? des femmes vont vous émonder de toute poussière, en tournant en rond au tour de vous. Ensuite elles vous placeront au milieu de trois tubes remplis d'eau. Elles ne manqueront pas de vous en asperger, aussi-tôt que vous aurez jetté devant vous du sel & des lentilles. Mais voilà à quoi se réduira la cérémonie & son effet. O Phidias, croyez-moi, sans toutes ces vaines pratiques, celui-là est pur, à qui sa conscience ne reproche rien.

DU MYSOGYNE

Ou homme prévenu d'aversion contre les femmes.

Chez STOBÉE.

SIMYLUS.

JE vous avoue que j'ai de l'antipathie pour la chose.

AGATOBUCE.

C'est que vous la prenez à gauche. Vous n'envisagez le mariage que par ses inconvénients, par

le côté qui vous inquiète ; & vous ne faites attention à aucun de ses avantages. Une femme est à charge , dites-vous , par la dépense qu'elle occasionne ; le mariage ne souffre point qu'on suive le régime d'épargne qu'on s'étoit prescrit étant garçon ; j'en conviens ; mais il apporte à l'homme une grande douceur , des enfans. Si vous devenez malade , votre femme vous soigne avec zèle. Si vous tombez dans les revers , elle vous reste constamment attachée ; si vous mourez , c'est elle qui vous ferme les yeux , qui vous rend les derniers devoirs. Voilà ce qu'il faut considérer , ce qu'il faut opposer aux inconvéniens journaliers , quels qu'ils puissent être , que vous appréhendez ; car de cette manière , l'ensemble du mariage vous paroîtra tolérable. Si , au contraire , vous allez par choix vous attacher à faire le relevé des chagrins de l'hymen , sans mettre en balance ce qu'il offre d'avantageux , l'hymen vous semblera un joug insupportable.

I B I D.

En toutes choses , Simylus , vous trouverez le bien mêlé de quelque mal.

I B I D. Chez *APOSTOLIUS.*

Un cheval sans frein , un fruit amer , voilà la définition de la femme.

DE L'AMANTHAÏ.

Chez S. JUSTIN.

O GÉTA ! si ce dont vous me flattez arrive , de ce moment je reprends mes esprits. Mais où trouver des Dieux assez équitables pour opérer tel changement ?

DU NAVELIER.

Chez STOBÉE.

» QUICONQUE aime devient d'un naturel traitable.

I B I D.

O Jupiter ! ô Dieu vénérable ! qu'on est malheureux d'espérer (*) !

» (*) *Spes fallax , spes dulce malum ,*

» *Spes summa malorum ,*

» *Solamen miseris quâ sua fata trahant.*

Tiré d'une ancienne Élégie, recueillie par Pithon.

IBID. Chez MACROBE, L. 5. & chez
ATHENÉE L. II.

UN ESCLAVE.

O Straton ! les Dieux nous renvoyent Théophile. Echappé aux gouffres de la mer Égée, ils le rendent heureux & sauf à son aimable fils. C'est moi qui le premier vous apporte la nouvelle de ce Canthare (*) d'or.

STRATON.

De quel Canthare me parles-tu ?

L'ESCLAVE.

Du vôtre ; de votre vaisseau. M'entendez-vous, présentement , ô homme obstiné à vous affliger vous-même !

STRATON.

Mon vaisseau, dis-tu, est arrivé au port ?

L'ESCLAVE.

Oui , je le dis, je le soutiens.

(*) *Cantharos* en grec signifie un vase, une cruche ; & plus anciennement , il avoit signifié un vaisseau , à prendre ce mot, non dans le sens de vase , mais dans celui de navire ; comme ce passage-ci en est une preuve.

DE MÉNANDRE. 315

S T R A T O N .

Chez A T H E N É E , L. II.

Mon vaisseau (*) ! celui que m'a fabriqué Calliclès , & dont Euphranor de Thurium étoit Pilote !

I B I D. Chez A T H E N É E , L. 4.

Paroles de Théophile , père de Straton , en revenant d'une longue navigation.

O mère Patrie , ô terre à toute autre préférée , qu'une possession dans ton enceinte doit être chère & précieuse à quiconque est doué d'un sentiment juste ! Certes , il n'est permis qu'à celui qui a dévoré son patrimoine d'aller passer sa vie sur le sein des flots ; il est juste que la mer le sépare d'un bien qu'il a outrageusement dissipé.



D U L É G I S L A T E U R .

Chez A M M O N I U S .

IL a observé la Loi ? Oui , mais il s'est contenté de l'observer ; & je ne vois là que la loi de satisf-

(*) Tout le reste de cette suite de fragment est dû à Athenée , L. 4. & L. II.

faite. Certes (*) ! celui qui se conduit ainsi , ne craint pas moins le Bourreau que la Loi.

I B I D.

Observez bien la Loi , vous n'aurez rien à craindre d'elle.

I B I D.

La Loi sévit. Pour ne point l'éprouver par vous-même , acquérez l'intelligence des statuts. Que la crainte de la Loi vous serve de préservatif contr'elle.

DE L'ENRÔLEMENT DES TROUPES.

Chez S T O B É E.

LA fortune est si bisarre , que la raison la plus éclairée ne peut guider sûrement les humains dans leur conduite. Devons-nous , moralement , nous mouvoir de préférence à droite , ou à gauche ? Hélas ! aucun être vivant ne peut dire : *je n'éprouverai point tel revers.*

I B I D. *Chez T H É O N.*

Fils d'un père pauvre , mais qui l'avoit bien élevé , ce jeune homme rougit du peu que possé-

N. B. ()* Au lieu de la négation *mê* , je lis au grec l'affirmative *nê* , qui signifie *certes*.

doit son père. La belle éducation qu'il avoit reçue, le mit à portée d'être reconnoissant. Cet arbrisseau bien cultivé produisit bientôt des fruits dignes de sa culture.

DE L'OLYNTHIENNE.

Chez ZÉNOBIUS.

ON voyoit bien que ce n'étoit pas une attaque, mais une vengeance.

I B I D. Chez STOBÉE.

Quelle iniquité ! La nature avoit formé un heureux caractère ; la fortune le déprave.

I B I D. Chez POLLUX.

» Elle avoit des cheveux, mais des cheveux postiches.

DES DEUX FILS DU MÊME PÈRE.

Chez STOBÉE.

» **D**E quiconque rougit, j'ai bonne opinion.

I B I D.

La bonne renommée est un viatique sûr, pour

toutes les circonstances de la vie (*). Elle soutient l'homme, même en tems de disgrâce.

DE LA COLÈRE.

Chez STOBÉE.

C'EST un titre précieux (**) que celui d'adultère, puisqu'on l'acquiert au péril de sa vie (***).

IBID. Chez ATHÉNÉE, L. 4.

Paroles d'un Vieillard libertin & contrarié par sa femme.

Madame, j'ai été jeune dans mon tems; alors je n'avois pas coutume de prendre le bain cinq fois le jour; c'est présentement ce que je vais faire. Je n'avois point à mes gages une de ces femmes commodes, qui en procurent de plus jeunes; j'en aurai désormais. J'ignorois l'usage des essences; mais

(*) Cette vérité a été accueillie de toutes les Nations. Elle a donné lieu à notre vieux Proverbe: *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

(**) Ceci est dit ironiquement.

(***) Par les loix de Solon, un adultère pris en flagrant-délit, pouvoit être tué impunément. Voyez Plutarque, vie de Solon.

pour le coup, je vais être effencé. Je me teindrai les cheveux, les sourcils. Du reste, par Jupiter! je compte bien me faire épiler tout le corps; en peu de tems je ne serai plus un homme, mais un véritable Ctésippe (*). A son exemple, je dévorerai, non-seulement l'héritage paternel, mais jusqu'aux pierres comprises dans cet héritage.

I B I D. Chez ATHÉNÉE.

Quand la faim que vous avez éprouvée, aura atteint ce beau mignon, elle en aura bientôt fait un squelette plus grêle que Philippide (**).

I B I D. Chez ATHÉNÉE, L. 6.

Je ne mets aucune différence entre le parasite Chéréphon, & un homme quelqu'il soit (***), qui,

(*) Ctésippe, fils du fameux Chabrias, général Athénien du tems du Roi Philippe, pere d'Alexandre-le-Grand. Ce Ctésippe fut un efféminé, en tout dissemblable à son pere, à qui les Athéniens avoient fait élever un monument, où l'État avoit dépensé mille drachmes, & dont Ctésippe vendit les pierres, après avoir consumé tout son héritage, par un luxe immodéré.

(**) Poète comique, fils de Philoclès, & par conséquent petit neveu d'Eschile. Philoclès & Philippide furent contemporains d'Aristophane.

(***) Il paroît que ces paroles sont adressées au vieillard Hbertin par sa femme. Voyez le second paragraphe du présent article, intitulé *la Collre*. Quant au célèbre parasite Chéréphon, il en a été question plus haut.

prié d'un souper, se réveille de nuit, prend la lune pour le soleil, & remarquant que son ombre est de dix pieds, se reproche d'avoir trop différé; court de grand matin, toujours en dirigeant ses pas vers le couchant, & fait si bien qu'il arrive pour souper comme l'aurore se leve.

I B I D.

Je distingue un ami d'un parasite, en ce que l'ami ne demande point *quand soupera-t-on ? quel obstacle empêche donc les convives ici présents de se mettre à table ?* Mais il prévoit qu'il faudra souper encore demain, & qu'il faut réserver de quoi faire, au besoin, un banquet funéraire (*).

I B I D. Chez POLLUX, L. 6.

C'étoit un diner-souper, & qui dispensoit de souper.



(*) Si quelqu'un vient à mourir dans la famille de son ami.

DU CHAMP (*).

Chez STOBÉE.

UN esclave l'est-il dans toute l'étendue du mot ? c'est une méchante acquisition. Laissez-lui son franc parler ; vous en ferez alors un excellent serviteur.

DE LA CONCUBINE.

Chez STOBÉE.

LA perversité s'égaré toujours dans un labyrinthe de raisonnemens.

I B I D.

Mais il y a un Dieu qui prend quelque soin de nos biens.

(*) Cette même pièce intitulée *l'Enfant*, chez Athenée, est intitulée *le Camp* chez Stobée, cela vient de ce qu'en grec le mot qui signifie *camp*, & celui qui signifie *enfant*, ne diffèrent presque entre eux, que de l'*c* simple, à la diphthongue *ai*.

 DU DÉPOT.

LE service militaire n'enrichit point, il donne à vivre au jour-le-jour; & le repas n'est pas long. Nous avons fait un commencement d'expérience de ce régime, & nous avons reconnu qu'il n'est nullement salubre.

I B I D.

C'est une honte, que d'être à la fois pauvre & sans vigueur.

I B I D.

L'homme, de sa nature, est crédule dans l'adversité. Il est alors porté à se figurer qu'il trouvera un bon conseil chez ses voisins, qui, toutefois, n'abondent que dans leur sens, & ne voyent qu'à leur manière.

• *I B I D.* Chez S. JUSTIN.

Il est donc chez les Dieux mêmes des jugemens injustes! — J'en (*) atteste ces mêmes Dieux, s'il est parmi eux un juge ou un arbitre.

(*) Cette suite de phrase est tirée non de S. Justin, mais d'Ammonius.

I B I D. Chez ATHÉNÉE, L. 13.

Vous avez fait, dites-vous, un acte d'*ami*? Dites, dites, mes belles, un acte d'*amie* (*). Il ne s'en est fallu que d'une seule lettre, que je compris d'abord ce que vous vouliez dire.

DE LA PÉRINTHIENNE.

Chez STOBÉE.

JE n'ai jamais porté envie à un cadavre pompeusement orné. Je sais trop que les flammes du bûcher le réduiront précisément au même volume de cendres que le plus chétif des citoyens.

I B I D. Chez SUIDAS.

Quiconque sert un maître sans cœur & sans cervelle, & qui le trompe sur ses vrais intérêts, commet un crime, dont le nom n'est pas facile à trouver; car il est constant qu'il rend plus insensé & plus incurable, celui qui pouvoit déjà passer pour tel.

(*) Il faut savoir que chez les Romains, comme chez les Grecs, *amie* au féminin, signifioit presque toujours une concubine, une courtisane. On en a vu un exemple dans deux vers de Martial, cités ci-dessus, à l'article THAIS.

IBID. *Chez le Scholiaſte d' Hermogène.*

Je ne ſuis point un homme de fauſſe apparence
comme ces Dieux dorés , qui ſont de bois en-
deſſous.

DU COLLIER (*).

*Plaintes d'un Homme pauvre qui a épouſé
une Femme pauvre.*

O TROIS fois malheureux , tout indigent qui
ſe marie , & dont l'hymen eſt ſuivi d'enfans ! qu'il
faut qu'un tel homme ait manqué de raiſon ! Quoi
s'embarquer dans un ménage , ſans s'être muni du
néceſſaire ; ſans s'être gardé une reſſource contre
l'adverſité ; ſans avoir aucune proviſion pécuniaire

(*) Cette Pièce eſt intitulée *le Collier*. C'eſt un titre méta-
phorique qui ſignifie ici l'*eſclavage conjugal* , & comme dit
le vulgaire en France , *le collier de miſère*. Dans le trop peu
de fragmens qui nous reſtent de cette Pièce , on voit figurer
deux époux , très-marris de l'être. L'un ſe plaint d'avoir ,
étant pauvre , épouſé une femme auſſi indigente que lui. L'au-
tre ſe plaint d'avoir , étant pauvre , épouſé une femme riche
mais ſuperbe , impérieuſe , acariâtre , & qui lui fait maudire
ſa deſtinée. Les Commentateurs n'avoient point ſaiſi la ſigni-
fication morale , le ſens ingénieux du titre donné par Ménandre

pour couvrir les besoins journaliers ! Aussi un tel homme est-il réduit à passer des jours cachés & plaintifs ; toute sa vie est un hiver. O triste communauté, où tout le partage consiste en douleurs, sans qu'il y ait la moindre douceur à partager ! j'ai fait cette fâcheuse expérience. Puisse le malheur d'un seul, être une leçon pour tous les autres !

I B I D.

Paroles d'un homme pauvre qui a épousé une femme riche.

ANTIPHON.

Mon chagrin vous étonne ! ne vous ai-je pas dit, ô Lamias ! que j'ai épousé une héritière ? ne vous l'ai-je pas dit ? c'est à elle qu'appartiennent cette maison, ces champs. La clause de toutes ces possessions, c'étoit de l'épouser.

L A M I A S.

O grand Apollon ! dans quel labyrinthe de maux vous vous êtes jetté, mon cher Antiphon !

à sa Pièce. Ce qu'il appelle *collier*, Corneille l'appelle *chaîne*, dans ces vers énergiques de sa première jeunesse :

- » Cette chaîne qui dure autant que notre vie,
- » Et qui devrait donner plus de peur que d'envie,
- » Par un destin funeste attache trop souvent
- » Le contraire au contraire, & le mort au vivant.

X iij

ANTIPHON.

Ce n'est pas pour moi seul que ma femme se montre fâcheuse ; elle l'est également pour mon fils, & beaucoup plus encore pour ma fille.

L A M I A S.

Mon cher ami, vous êtes tombé dans un mal, auquel il n'est point de remède.

A N T I P H O N.

Je ne m'en apperçois que trop.

I B I D. Chez A U L U G E L L E.

Paroles du même Antiphon, ou mari repentant d'avoir épousé une femme riche.

O pour le coup ! la riche héritière va dormir sur l'une & l'autre oreille, après la belle & mémorable prouesse qu'elle a faite. Elle vient de chasser du logis celle qui l'offusquoit, celle qu'elle s'étoit mis en tête d'éloigner. Aussi-tôt tout le monde a pu s'appercevoir que Créobyle étoit ma femme, ou pour mieux dire qu'elle étoit Dame & maîtresse dans la maison, tant elle a pris un air rogue. Certes ! le vieux proverbe a raison, qui dit : *Pâne parm: les finges*. Je n'entends rien à me contrefaire. Je ne puis plus me taire ; quelqu'envie que j'aie de garder le silence. Détestée, maudite, soit la nuit qui a été pour moi la source de tant de maux !

Que je suis à plaindre ! Quoi ? pour ses dix talens , j'ai été épouser une femme d'une coudée , & d'une morgue.... Oh ! c'est sur-tout sa morgue qui la rend insupportable. Avoir en moins d'une parole congédié ma petite servante , qui étoit un sujet excellent , & s'être donné les airs d'en introduire une autre à sa place.

I B I D.

Chez ELIEN , *Hist. anim. L. 12. ch. 10. & ZÉNOBIUS , Cent. 6. §. 8.*

Plus babillard (*) qu'une tourterelle.

I B I D. Chez STOBÉE.

Tout homme libre puise dans le champ (**) qu'il cultive , les vrais principes d'une bonne conduite.

(*) Sur ce dicton , voyez Elien , au lieu cité. Théocrite a dit aussi , *Idill. 15, v. 87 :*

» *Definite , ó miseræ , semper garrire loquaces ,*
 » *Turturibus similes , quæ sic stridunt odiosæ.*

(**) Amphis , Poète comique Grec , antérieur à Ménandre ; avoit dit :

» *Ager ipse colendæ*
 » *Est vitæ pater.... &c.*

N. B. *Pater* , en grec comme en latin , est ici pour *auctor* , *magister* , &c.

I B I D.

Quiconque étant pauvre , à la manie de vivre dans la ville (*), cherche matière à un furcroît de désespoir ; car voyant là des gens qui nagent dans les délices & dans l'oïsveté , il aura tout loisir de juger par comparaison à quel excès il mène une vie malheureuse & déplorable.

I B I D.

O Parménon ! il n'en est pas du bonheur de la vie , comme d'un arbre , qui sort de sa racine seul & sans adjoint étranger. La racine du bonheur est mixte ; elle produit le mal à côté du bien , comme aussi le bien à côté du mal.

I B I D.

Écartez de la vie tout ce qui peut y jeter de l'amertume. Le tems que nous avons à vivre est si court (**), si limité !

(*) Le même Amphis, cité dans la note précédente, avoit dit :

*Paupertas se occultat in agris ;
Detegit urbs inopem , magnum sub sole theatrum.*

(**) Il paroît que c'est ce passage de Ménandre que Sénèque a eu en vue, lorsqu'il a dit :

*Quod apud maximum Poetarum, more oraculi dictum est,
verum esse non dubitem :*

» *Exigua pars est vitæ , quam nos vivimus.*

DE L'ACCUSATION ANTICIPÉE.

Chez STOBÉE.

LE plus sûr pour un serviteur, est comme on dit, de faire ce que son maître lui ordonne.

DU FILS VENDU.

Chez CLEMENT D'ALEX.

J'AVOUE que la prudence ne nous accompagne pas toujours ; mais encore peut-il arriver qu'elle nous éclaire quelquefois.

DE LA FILLE BATTUE.

Chez STOBÉE.

CELUI qui pour vivre à son aise ne profite pas du bien que les Dieux lui envoient, est un insensé qui veut être malheureux. Mais si les Dieux ne lui envoient rien, ce n'est plus sa faute, s'il est malheureux ; c'est la leur.

I B I D.

Quelquefois la vérité se montre au grand jour,
au moment où on la cherche le moins.

DU SICYONIEN.

Chez SUIDAS.

IL a le visage d'un homme de cœur, & le cœur
d'un lâche.

DES SOLDATS.

Chez STOBÉE.

PERSONNE ne connoît la grandeur de son
crime en le commettant, mais après l'avoir com-
mis, sa conscience l'éclaire.



DU DINER (*).

Chez STOBÉE.

L faut que l'Amour soit le plus puissant des Dieux , puisqu'il force les hommes qui ont juré par les Immortels de se parjurer , pour lui.

I B I D.

Un Père qui menace , n'imprime pas une grande terreur.

I B I D.

Qu'est-ce que la vie humaine ? Un enchaînement de maux , de revers , & de soins cuisans.

DES DEUX JEUNES COMPAGNONS.

Chez ZENOBIUS.

ET DES FILEUSES.

Chez le Skholiaste d'Aristophane.

Les Héros sont plus disposés à nuire qu'à faire du bien. — Vous ne devez attendre d'heureuses noces que de votre Génie tutélaire. Quant aux

(*) A la lettre : *des dinants ensemble.*

Héros, ils sont, vous dis-je, inhabiles en cette partie. Rendre quelqu'un perclus (*) de corps & d'esprit, voilà de leurs miracles; mais ils ont les mains liées, du moment qu'il s'agit d'être bien-faisans.

DE TROPHONIUS.

Chez STOBÉE.

O LAKHÈS ! apprendre à ne rien faire d'injuste, est la meilleure disposition avec laquelle on puisse entrer dans le monde.

I B I D.

L'habitude de ne rien faire d'injuste, conduit aussi à devenir plus humain.

I B I D. Chez ATHÉNÉE. L. 4.

LE MAITRE.

C'est un Étranger qu'il s'agit ce soir de régaler.

LE CUISINIER.

De quel pays est-il ? Car c'est un point dont il convient d'instruire votre Cuisinier. Par exemple,

(*) Voyez ce que dit Aristophane du Héros Oreste, à la fin du quatrième Acte des Nuées.

DE MÉNANDRE. . 333

tous ces friands d'insulaires, nourris de poissons frais & de toute espèce, ne font pas grande fête à notre marée. Ils n'y touchent que par manière d'acquit. Des ragoûts, des épiceries leur plaisent davantage. Si c'est un Arcadien, un homme éloigné de la mer, c'est un ragoût pour lui qu'un plat quelconque de poisson. Les Ioniens aiment les sauces, le Candaule (*), tous les mets qui excitent à l'amour.

DE L'HYDRIE.

Chez STOBÉE.

QUE la solitude a de douceur pour celui qui a de l'aversion pour les mœurs dépravées ! quelle satisfaction pour l'homme qui médite, de ne rien voir autour de lui, qui choque ses principes. Un champ qui suffit à bien nourrir son possesseur, est un domaine suffisant. La multitude des cliens n'est propre qu'à susciter l'envie. Tout est délices, tout brille à la ville : mais le charme est de peu de durée.

(*) On peut voir chez Pollux, L. 6, & chez Athenée, L. 12 ce que c'étoit que ce ragoût.

I B I D.

Ce vieillard malheureux commençoit à perdre le souvenir de ses maux ; vous lui en rappelez la mémoire , vous l'avez rappelé (*) à l'infortune.

D E L' H Y M N I S.

Chez CICÉRON , de *finib.* L. 2. ch. 7.

EN CORE six mois de vie (**) ; c'est autant qu'il m'en faut : au septième , j'irai voir Pluton.

I B I D. Chez STOBÉE.

Je plains la vieilleffe d'un Artiste , qui dans sa jeunesse n'a point visé à l'épargne.



(*) Virgile fait dire ainsi à son Héros :

» *Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.*

(**) Ceci étoit passé en proverbe, comme l'observe Cicéron. *Ibid.* c'étoit la devise , le cri des gens désespérés , des téméraires.

DE L'ENFANT SUPPOSÉ.

Chez STOBÉE.

CESSEZ de vous prévaloir de votre bonne judiciaire. L'industrie humaine n'est plus rien. La fortune est tout. C'est elle qui gouverne, change, ou conserve toute chose. La prudence des mortels n'est que fumée, que chimère. Croyez ce que je vous dis, vous ne m'en ferez point de reproche : toutes vos actions, toutes les pensées que vous roulez dans vos têtes, sont dirigées ou inspirées par la fortune. Nous sommes ses prête-noms, quand c'est elle qui agit. C'est elle seule qu'on peut appeler esprit & prévoyance, à moins qu'on ne se plaise à prononcer des mots vuides de sens.

I B I D.

J'approuve celui qui ne pense pas que la prudence opère tout le bien qui nous arrive, mais que le hasard nous est souvent fort utile.

I B I D.

C'est toujours très-bien fait que de dire la vérité. Je suis garant que la sécurité de la vie dépend presque entièrement, de ne rien dire que de vrai.

I B I D.

De tous les animaux indomptés qui vivent à la surface de la terre , ou qui habitent l'Océan , le plus indomptable , c'est la femme.

I B I D.

Soyez riche ; cela couvre tout , bafesse d'origine , dépravation de mœurs , tous les vices qu'un homme peut avoir.

I B I D.

La fortune est quelque chose de bizarre , & de difficile à expliquer.

I B I D.

Heureux , mon cher Parméon , heureux celui qui après avoir vu ce beau spectacle de l'univers , le soleil ce flambeau universel , les nuages , le feu , s'en retourne de bonne-heure & sans regrets. Quand au lieu de vingt ans , il vivroit un siècle , il n'auroit jamais que le même coup - d'œil ; jamais la scène ne deviendroit plus magnifique pour lui. Regardez la vie comme un voyage , & ce monde comme une foire où l'on ne trouve que des trafics , des gains , des pertes , de la cohue , des filoux , & de fréquens embarras. Si vous partez des premiers , vous en aurez meilleur gîte ; d'ailleurs , vous aurez eu meilleure provision pour la route ,

&

Et n'aurez pas eu le tems de vous attirer des ennemis. Faites-vous , au contraire , un long séjour chez les vivans ? vous n'arrivez au terme qu'après bien des fatigues , une vieillesse malheureuse , mille privations pénibles. Vous trouvez sur vos pas des ennemis qui vous tendent des embûches. On ne meurt pas heureux , quand on vit trop long-tems.

DU PHILADELPHÉ.

QU'IL est doux de vivre , non tout seul ou pour soi seul , mais en la compagnie de ceux pour qui le cœur est enclin !

DES FÊTES DE VULCAIN.

QUAND vous faites votre prière , ou votre offrande à la Divinité , ne formez que des vœux légitimes , sûr que Dieu est disposé à protéger une entreprise juste.



 DU FAUX HERCULE.

Chez STOBÉE.

CELUI qui mène une vie dure , n'a guères d'affection pour ses proches.

DU PEUREUX.

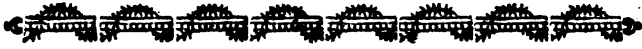
Chez SUIDAS.

Un âne entendoit le son d'une lyre (*), & un pourceau celui d'une trompette (**).

(*) Ce proverbe étoit plus ancien que Ménandre. Il frappoit sur ceux qui ne comprennent rien aux belles choses qu'ils voyent ou qu'ils entendent. Ce vieux proverbe a souvent varié. On disoit tantôt : *asinus ad lyram* ; & tantôt : *asinus ad tibiam*. Je ne sache que Ménandre qui y joigne *un porc écoutant une trompette*

(**) le son de la trompette anime l'éléphant, le cheval, le chien, mais ne fait qu'effrayer, ou qu'étourdir l'âne & le pourceau.





FRAGMENTS

DE MÉNANDRE,

*Qui nous sont parvenus sans noms de
Comédies.*

Chez STOBÉE.

LA fortune change tout, triomphe de tout; & personne ne triomphe en dépit de la fortune.

I B I D.

La fortune domine en tyran sur les Dieux mêmes ceux-ci ne sont en comparaison d'elle, que de vains noms. Seule, elle entend tout régir.



La fortune est sujette à varier, à changer.



La fortune est un guide aveugle & malheureux.



La fortune agit toujours par caprice, jamais par raison.



Chacun prend l'esprit de sa fortune.



Si tous les hommes s'aideroient mutuellement ;
personne ne manqueroit de fortune.



La fortune est un être de raison, dont le corps
n'existe nulle part. Mais celui qui voit la nature
autre qu'elle n'est, appelle fortune le résultat de ses
mœurs.



Je hais sur-tout un pervers lorsqu'il me parle
probité.



La perversité se conduit-elle jamais par les lumie-
res de la raison ?



Les Dieux sont supérieurs aux hommes. Leur
prudence trompe la nôtre de mille manières.

Chez SEXTUS EMPIR.

Mais reconnoissez-vous son visage ? Qui peut
l'avoir ainsi rendu semblable à une bête féroce ?

I B I D.

Ne point faire d'injure à autrui, c'est commencer à être honnête homme.

Chez STOBÉE.

La prudence foumet tout.

I B I D.

Quand quelqu'un te donnera un peu plus que rien, reçois toujours ce très-petit don, car recevoir peu, vaut encore mieux que de ne rien recevoir.



L'imprudence est un de ces maux que l'espèce humaine s'est créé elle-même. Quand c'est toi qui te fais tort, de quoi accuses-tu la fortune ?



L'imprudence ne me paroît pas avoir de bons yeux. Disons tout ; elle est aveugle.



Certes, c'est une démente avérée, de savoir tout ce qu'il convient de savoir, à cette science près, qui consiste à nous garantir d'un piège ou d'une erreur.



Etre riche, & de plus, entouré de gens bien-

veillans, c'est le *non plus ultra* de la félicité. Chercher quelque chose par-delà, c'est chercher du détriment.



Rien de plus hardi que l'imprudence.



Celui qui ne peut conserver l'égalité d'âme dans le bonheur qui lui arrive, manque de raison & ne peut par conséquent être heureux.



C'est un arrêt du Destin : tout mauvais conseil porte détriment (*) à celui qui le donne.

Chez APOSTOLIUS.

Parole ironique d'un Esclave à un autre Esclave, qui se vançoit d'être d'extradition noble.

Tu es un Thrace fort noble, car tu as coûté à ton maître une mesure (**) de sel.

N. B. Ici suit dans la collection de Grotius & de Le Clerc, un fragment qu'ils ont mal-à-propos

(*) C'est la maxime d'Hésiode dans son Poème des Jours, v. 266.

» Tout mauvais conseil nuit à celui qui le donne.

(**) Les Grecs voisins de la mer échangeoient du sel contre des Esclaves.

DE MÉNANDRE. 343

placé parmi ceux qui appartiennent à des Pièces dont les titres sont inconnus ; ce fragment n'est autre que celui qui nous reste de la Comédie des Fêtes de Vulcain , & qu'on a rapporté en son lieu.

Chez STOBÉE.

» Soyez juste ; vos mœurs vous tiendront lieu des
» loix.

I B I D.

Ne faire tort à personne. Cette devise sied à tout le monde.



Le bon droit doit triompher en tout tems.



La cupidité est une malheureuse passion chez l'homme. Car en voulant dépouiller son voisin, on fait souvent une fausse tentative, & l'on se trouve soi-même la proie d'autrui.



Vous parlez ; mais ce que vous en dites, c'est pour accrocher quelqu'argent.



Tout homme sage & de probité a de l'aversion pour le mensonge

Un mensonge (*) profitable doit être préféré à une vérité nuisible.



Le vraisemblable trouve souvent plus de crédit que la vérité, & persuade plus facilement le vulgaire.



La base de la calomnie est chimérique, mais ses atteintes sont réelles.



Un imposteur n'en impose pas long-tems.



Il importe au bien général que celui qui a consumé imprudemment son bien, ne jouisse pas d'une bonne réputation.



Tel de ceux qui par leur fortune ont du relief dans le monde, s'entendent mieux à acquérir du bien, qu'à le (**) conserver.

(*) C'est l'axiôme de Pisandre :

Non est grande nefas animam præponere vero,

Et celui du Diphile dans la Comédie du *Trésor* :

. *Propriæ nam quisque salutis
Causâ mentitur, fâtor, minimè ille nocens est,*

(**) *Non minùs est virtus, quàm quærere, parta tueri,*

Hor.

Quand nous nous embarquons , seulement pour quatre jours , nous faisons nos provisions pour cette espace de tems : si pour atteindre sans indigence une longue vieillesse , nous n'avons d'autre ressource que l'épargne , n'est-il pas convenable d'épargner.



Je n'ai jamais porté envie à l'homme le plus riche qui ne fait pas jouir de ce qu'il a.



Faites votre profit , mais non indifféremment par tout moyen. Que n'a point à craindre l'homme trois fois infortuné , qui par une parcimonie outrée est parvenu à être trois fois plus haï , qu'il n'est riche.



Le délire suit l'ivresse ; & cet état dépend moins de la quantité du vin , que de la complexion de la personne.



Il est fâcheux de disputer contre quelqu'un qui parle encore plus qu'il n'a bu. Car lorsqu'il est au bout des raisonnemens , il en forge.



LE PÈRE

Tout parti pris dans la colère doit être réputé nul. Le courroux vous domine présentement , mon

fil; mais quand cette fougue fera appaisée, vous verrez mieux ce qu'il convient de faire. Que voulez-vous que tout le monde pense de ces emportemens, de ces investives amères, sinon, que vous manquez de prudence. Soyez sûr que tout ce qu'on fait dans la colère, est mal fait. Réprimez, croyez-moi, votre ressentiment.

L E F I L S.

Jene demande pas mieux, mon père; car quel plaisir peut-on prendre à se laisser emporter à ces accès furieux. Mais qu'il est difficile à un homme irrité, de se contenir!

L E P È R E.

Au mal qui vous tient, mon fils, il est un remède; c'est d'écouter les avis sincères d'un véritable ami. Quelque douleur que vous ressentiez de cet événement-ci, ne faites rien témérairement; sur-tout ne faites rien par colère. C'est sur-tout dans ces grands troubles de l'âme où l'esprit n'écoute plus la raison, qu'un homme prudent doit être en garde contre lui-même, & s'efforcer de modérer ses passions.



Quand vous verrez quelqu'un s'élever au faite des grandeurs, tout fier de ses richesses, tout bouffi de l'orgueil de sa naissance, & portant le sourcil plus

haut même que la fortune, n'hésitez point à prévoir la correction prochaine de sa vanité; car le sort ne le lève si haut que pour lui préparer une chute plus rude. (*)



Que je hais ceux à qui l'orgueil élève sottement le sourcil, & qui vous disent *je pourvoirai à cela*. Homme chétif au sein même de ta prospérité, tu es né mortel, & tu te fais fort de pourvoir à quelque chose! va, va, les choses d'ici bas prendront leur cours sans toi. Tandis que tu dormiras, la fortune, sans ton avis, me fera propice ou contraire.



O jeune homme! l'argent parce qu'il vous fournit journellement le nécessaire, vous paroît l'unique chose précieuse, l'unique représentant du pain, de la farine, du vinaigre, de l'huile, & d'autres denrées

(*) Belle image, imitée par Juvénal, à propos de Séjan, Sat. X.

*Nimios optabat honores
Et nimias poscebat opes, numerosa parabat
Excelsæ turris tabulata, undè altior esset
Casus & impulsæ præceps immane ruinæ.*

Et par Claudien, contre Rufin L. I.

*Tolluntur in altum
Ut lapsu graviora ruant*

ou matières beaucoup plus recherchées. Mais avez-vous, je vous prie, oui dire qu'avec de l'argent vous obtiendriez le privilege de ne point mourir ? Or, si vous mourez, vous voilà dans la nécessité de laisser votre argent à d'autres. A quoi tend ce discours direz-vous ? le voici. Si riche que vous soyez, n'en devenez pas plus fier, & n'allez pas pour cela nous mépriser, nous autres pauvres. Mais pour mériter d'être toujours heureux, paroissez digne de votre bonheur à tous ceux qui vous verront.



Personne (*) ne voit ses propres défauts, Pamphile ; mais que quelqu'un se conduise mal, son inconduite nous saute aux yeux.



L'homme qui a fait un crime, fût-il l'audace même, est intimidé par sa conscience.



L'âge présent a enterré la confiance.



Le regret me prend, quand je réfléchis aux tra-

(*) *Tum tua pervideas oculis mala lippus inunctis,
Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum
Quam aut aquila, aut serpens Epidaurius?*

Hor. Sat. 3. L. 2.

vaux que j'ai supportés, & pour lesquels je n'ai été payé que d'ingratitude.



Le simple travail ne suffit pas pour finir ce qu'on entreprend ; c'est de l'assiduité du travail que dépend la réussite.



La pudeur n'est plus de ce siècle. On ne trouve plus personne qui rougisse.



Rien de plus utile que le silence.



C'est une honte , quand on est doué des charmes de la parole , de se répandre en propos insensés.



(*) La pierre que la main a lancée , & la parole une fois sortie de la bouche , ne peuvent plus se rappeler.



L'honnête homme , tant qu'il est tel , ne se permet point une méchante action.

(*) *Nam semel emissum volat irrevocabile verbum.*

Hor. L. I. Ep. 18.



J'approuve fort que la bonté soit tempérée par la prudence.



D'où vient l'aversion que j'ai pour tous ces discoureurs? C'est que je veux qu'on me prêche d'exemple, plus encore que de parole.



Un envieux n'a pas de plus grand ennemi que lui-même. Car chaque jour il se cherche à lui-même de gaieté de cœur, quelque motif d'affliction.



Les conseils que vous me donnez sont très-dignes de vous; mais vous me connoissez assez, pour savoir que c'est ma propre façon de penser qui me rend docile à vos conseils.



La bienfaisance fait partie des devoirs d'un homme libre.



Cherchez-vous un fauteur, cherchez-le parmi les honnêtes gens.



O jeune homme! vous paroissez ne pas comprendre, que chaque chose a son vice propre qui

la corrompt, & qu'elle porte au-dedans d'elle-même le principe de sa destruction. Faites y bien attention, la rouille ronge le fer ; le ver perce-bois corrompt le bois ; & l'envie, compagne impie d'une âme perverse, est ce qui fait languir, dessécher celui qui lui donne entrée dans son sein. C'est ce qu'on a toujours vu arriver, ce qui arrive encore, & ce qui arrivera toujours.



Rien de plus dangereux que la calomnie, puisqu'elle transporte le crime du coupable à l'innocent, & qu'elle vient à bout de noircir une conscience nette.



Tel est le danger de la calomnie, qu'il vaudroit mieux avoir commis une méchante action, que de paroître l'avoir commise.



Quiconque ajoute facilement foi à la calomnie ; est un méchant, ou un imbécille.



Un honnête homme qui prospère, est une espèce de bien commun, d'avantage public.



L'injure & le vin font sortir la vérité, & découvrent aux amis le naturel de leurs amis.



Celui qui condamne sans examen, est un méchant qui croit à tort & à travers.



Ce que quelques-uns appellent présentement bonté d'âme, est une véritable perversité, puisqu'elle conduit à rendre l'injure (*) impunie.



Qu'il est beau de voir un Roi oublier qu'il a la force en main, & ne fonder ses loix que sur la justice!



L'audace est le viatique par excellence.



De toutes les Divinités, l'audace est la plus secourable.



Ne faites point attention si c'est un plus jeune que vous qui parle, mais si je vous tiens des propos sages.



Les cheveux blancs ne supposent pas toujours un homme sage; au lieu que les bonnes mœurs peuvent mettre un jeune homme au rang des vieillards.

(*) *Bonis nocet quisque pepercit malis.*
Tam crudelitas est omnibus, quam nulli parcere.



Il faut faire travailler vos enfans tandis qu'ils jouissent d'une bonne santé. L'oïveté ne rapporte pas même de quoi vivre misérablement.



Vous exigez de l'urbanité dans un homme de guerre. Quand Jupiter voudroit faire un miracle, je doute qu'il réussit à vous contenter.



Quiconque commande une armée, sans avoir jamais servi sous le drapeau, conduit une hécatombe à l'ennemi.



La paix nourrit le cultivateur, même parmi les rochers. La guerre, au contraire, rend les plaines mêmes infertiles.



Les terres moins fertiles, produisent des hommes plus forts.



Tu te donnes pour rustique; mais le fait est que tu es un vaurien.



La vie du cultivateur est semée de contentemens.

Toujours quelque espérance le dédommage des pertes qu'il effuye.



L'homme s'évertue en faisant la guerre. C'est le fait d'un esclave de cultiver un champ.



Les douceurs de l'agriculture , sont mêlées de quelque amertume.



La mer , en peu de tems , enrichit ou engloutit le navigateur.



Je n'aime point qu'un esclave raisonne mieux qu'à lui ne convient.



A-t-on jamais fait un esclave d'un coup d'œil ? chansons. S'il étoit vrai , tous les hommes seroient rivaux. Le même objet affecte de même tous les yeux. Mais , dites-vous , c'est le désir qui enchaîne les amans ; & pourquoi donc tel cœur n'est il pas même effleuré , quand l'autre se trouve percé à jour ? Allez c'est l'occasion qui fait tout le mal ; & quand un trait nous atteint , c'est qu'il devoit nous atteindre.



Voilà , par Jupiter Sauveur ! ce que nous devrions faire avant de nous marier pour nous épargner des regrets ; mais on s'arrête à des vétilles. Quand on prend une femme , quel étoit son ayeul , demande-t-on , quelle a été sa nourrice ? Pour le caractère on n'y regarde pas ; on n'y pense même point. Quand on nous délivre la dot , nous faisons venir un expert pour examiner le titre des espèces , & voir si cet argent que nous ne garderons peut-être pas cinq mois entiers , est de bon aloi. Et la personne avec laquelle nous allons passer le reste de notre vie , nous la recevons les yeux fermés , au risque de trouver en elle une sottise , une emportée , une acariâtre , une babillarde. Oh ! bien , moi , je vais promener ma fille dans tous les quartiers d'Athènes. Allons , celui qui la veut n'a qu'à parler. Mais je lui donne du tems pour peser à loisir à quel mal il se condamne. Toute femme , comme on fait , est un mal. Heureux celui qui a trouvé le moindre.



Il faut , ou garder le célibat , ou quand on se marie , s'en aller avec sa dot & son épouse , sans s'intriguer l'esprit au sujet des amans. Mais sur-tout qu'un homme sage ne s'avise point de tenir sa femme emprisonnée dans sa maison. Ce sexe aime

les plaisirs du dehors. Permettez-lui de porter ses regards par-tout , de tout voir , de se trouver à toutes les Fêtes ; sa curiosité satisfaite , il n'ira pas plus loin. Les hommes ne sont pas si modérés là-dessus. Quant à celui qui ferme sa porte , qui la scelle , tout sage , tout éclairé qu'il peut être , je l'appelle un sot , un aveugle. Si une femme se déplaît au logis , elle en sortira plus vite que la fleche & que l'oiseau. Elle trompera les cent yeux d'Argus. Alors , le mari d'enrager , & tout le monde de rire. La femme se perd , & l'époux est berné.



Quoi ? toujours ma naissance ! eh ! ma mère , ne m'en parlez plus. Ceux qui n'ont aucun prix par eux-mêmes , aucun mérite personnel , ont recours à leurs titres ; font sonner bien haut la noblesse de leur extraction , & comptent tous leurs ayeux. Mais avez-vous vu , pourriez-vous nommer un seul mortel qui n'ait des ayeux , qui ait pu naître sans en avoir ? Eh ! quoi ! ceux qu'un changement de lieu , ou tout autre accident , a mis hors d'état de produire les leurs , sont-ils moins nobles que ceux qui ont cet avantage ? L'homme vertueux , fut-il Éthiopien , ma mère , l'homme vertueux est toujours noble. Tel Scythe est un scélérat ; mais n'étoit-ce pas un Scythe que le sage Anakharfis ?



O Dercippe ! ô Mnésippe ! c'est un refuge bien doux après les injures & les outrages que le sein de nos amis. Quelle consolation, sur-tout dans le siècle où nous sommes, de pouvoir pleurer sans faire rire les autres, & de voir tous ceux qui nous environnent partager notre douleur.



Chacun peut devenir riche s'il se donne de la peine ; philosophe s'il se livre à l'étude ; bien portant s'il observe un bon régime. Mais ce que nous ne pouvons trouver, c'est une recette contre la douleur. Elle nous poursuit toujours dans l'une comme dans l'autre fortune. Le mal nous apporte des chagrins, & le bien même nous donne des inquiétudes.



Les animaux sont beaucoup plus heureux & beaucoup plus sages que l'homme. Sans aller plus loin, jetez les yeux sur l'âne que voici : tout le monde convient que sa destinée est à plaindre, mais il ne contribue pas lui-même à son malheur. Il ne connoît d'autres maux, que ceux que la nature lui impose. Pour l'homme, outre les maux qu'il ne peut éviter, il s'en forge mille autres purement factices. Un éternuement l'afflige ; une parole

injurieuse le met en colere; un songe l'épouvante; le cri d'une chouette le glace de frayeur. Les débars, les préjugés, l'ambition, les loix, sont autant de maux de sa façon, qu'il ajoute à ceux auxquels la nature le condamne.



Si quelqu'un venoit me dire : Craton, quand tu feras mort tu reviendras au monde, & tu feras à ta volonté chien, béliet, bouc, homme ou cheval. Il faut que tu vives deux fois, les Destins l'ont arrêté, choisis ce qu'il te plaira : grand Dieu ! m'écrierois-je aussi-tôt, sur-tout ne me fais plus homme. De tous les animaux, c'est le seul dont le bonheur ou le malheur soit injuste. Un beau courfier est mieux traité qu'une rosse. On fait plus de cas d'un bon chien que d'un mauvais. Un coq généreux a sa nourriture à part, & se fait craindre d'un coq moins brave que lui. Mais pour l'homme, ni la bonté, ni la noblesse, ni la valeur, ne lui servent de rien. C'est le flatteur qui joue le premier rôle ; après lui, le médifant, ensuite le méchant. Bref, j'aime mieux devenir âne, que de voir plus heureux que moi, des gens qui ne me valent pas.



Oui, voilà le caractère de tous les Thraces ; sur-tout des Gètes, & je me fais gloire d'en tirer

mon origine. La continence n'est pas notre vertu favorite. Nous n'époufons jamais moins de dix, onze, douze femmes, quelquefois davantage. Un homme après en avoir eu quatre ou cinq, vient-il à mourir, nous le plaignons comme un pauvre célibataire, comme un homme haï des Dieux, & qui n'a pas connu les joies de ce monde.



Si votre mère, en vous donnant le jour, vous a obtenu le privilège unique de jouir d'un bonheur constant; si un Dieu vous a garanti le succès de toutes vos entreprises, j'excuse votre emportement, il est juste; ce Dieu vous a trompé. Mais si pour me servir de termes pompeux & tragiques, vous voyez le soleil aux mêmes conditions que les enfans des hommes, j'exige de vous plus de patience & de sang froid. Raisonnons. Vous êtes homme, c'est-à-dire de tous les êtres le plus sujet aux vicissitudes & aux catastrophes. Foible atôme, il s'éleve aux choses les plus sublimes, & sa chute est terrible, parce qu'elle le prive des plus beaux avantages. Pour vous, vous n'avez pas perdu de grands biens, & vos maux sont modérés. Que vos regrets le soient de même.



La plus précieuse des acquisitions pour un maître est celle d'un esclave qui lui soit affectionné.



Ne suis-je pas plus heureux d'être l'esclave d'un bon maître, que d'être libre & d'avoir une existence chétive?



Pourquoi t'obstines-tu à être honnête en pure perte ? Ton maître a tout perdu ; tu n'as plus rien à espérer de lui. Tu te dépouilles gratuitement, sans améliorer sa situation.



Quand à la beauté des traits se joint un bon naturel, on se trouve doublement épris.



Le philtre de la femme, c'est une humeur agréable. C'est avec ce talisman qu'elle soumet son mari à ses loix.



Dieu préserve quiconque me veut du bien, de songer à se marier !



Il faut que vous sachiez, vous qui avez résolu de prendre femme, que le mariage a ses douceurs, comme ses peines.



Avoir une femme & des enfans, mon cher Parménon, c'est avoir bien des inquiétudes en tête.



Celui qui veut passer une vie agréable, ne doit point suivre l'exemple que d'autres lui donnent, en se mariant.



A bien examiner les choses, le mariage est un mal, mais un mal nécessaire.



Lorsqu'un pauvre préfère le mariage au célibat, & qu'il a touché la dot de sa femme, il devient son esclave. C'est un tyran non une femme qu'il épouse.



Celui qui se propose de prendre femme, doit opter entre la beauté, ou les bonnes mœurs. Or, c'est des bonnes mœurs que dépend la concorde.



Les biens qui entrent dans votre maison avec une femme, sont d'une possession mal sûre & sans agrément.



Celui qui recherche en mariage une riche héri-

tière, me paroît être en bute à la colère des Dieux. C'est un homme assez insensé pour se dévouer à un malheur certain, à condition d'être réputé heureux.



Rien de plus dangereux que l'éloquence flatteuse de la femme.



Il est difficile d'ajouter foi aux paroles d'une femme.



Qu'une femme est peu digne qu'on ajoute foi à ce qu'elle dit!



Que j'ai mal raisonné, malheureux que je suis, d'avoir compté sur la reconnoissance d'une femme! Si elle ne me rend pas le mal pour le bien, je l'aurai échappé belle. La gratitude ne germe point dans un cœur fémele.



Il est moins dangereux d'agacer un chien bargeux, que d'irriter une vieille femme.



N'attendez rien d'honnête d'une courtisane, accoutumée à tirer profit de sa perversité.



La femme de sa nature est inhumaine, & d'un commerce amer.



L'habitude des femmes n'est guères de dire la vérité.



Où sont les femmes, là sont tous les maux.



Il faut plaindre celui qui nage dans l'opulence, & qui ne voit autour de lui aucun successeur.



Rien de plus à plaindre qu'un père, si ce n'est le père qui a un grand nombre d'enfans.



Une mère aime mieux son enfant, que ne peut faire un père; car la mère peut dire *voilà mon enfant*; le père ne peut que le préfumer.



Pourquoi exiger que votre fille vous réponde? Le silence d'une fille nubile dit beaucoup.



Je redoute la présence de mon père, ô mon cher Clitophon! comme je n'ai point droit de le regarder

en face, je n'en ai point non plus l'assurance. Je surmonterai toute autre répugnance facilement.



Il est aisé de reconnoître que c'est un père qui gronde. Comme il aime à l'excès, il s'emporte de même, pour la moindre cause.



C'est la loi : il faut honorer son père & sa mère à l'égal des Dieux.



Qu'il est doux pour un fils de s'entendre louer par la bouche de son père !



Les menaces d'un père à son fils, & celles d'un amant à sa maîtresse, restent toujours sans effet.



Te voilà donc réduit à poursuivre (*) ton père & ta mère en justice, comme tombés en démence !
ô malheureux jenne homme !

(*) Par les loix de Solon, il étoit interdit à un Athénien de poursuivre en justice son père ou sa mère, excepté pour fait de démence.



Le père le plus âpre à la remontrance envers son fils , ne laisse pas d'être père. Il ne sévit que de paroles.



Mon fils , dis-tu , approuve ce que j'ai fait ? En ce cas , ce n'est plus un successeur , c'est un curateur que j'ai.



Un père prouve combien il est doux , quand il substitue la prudence à la colère.



La bienveillance du père rend le fils meilleur.



Un jeune homme est à reprendre , non-seulement quand il sermone avec importunité , mais même quand il s'ingère de rien persuader.



Un père doux & de mœurs agréables , est de tous les êtres le plus digne d'être aimé.



La concorde entre les frères est une des grandes douceurs de la vie.



Un homme bien né , bien élevé , doit , même

dans les plus grands revers , avoir égard à sa réputation.



Je ne pensois pas qu'il pût entrer dans l'intention d'un homme libre , de se procurer un plaisir aux dépens de son honneur.



Des richesses immenses , une puissance sans bornes , voilà ce qui tourne la tête à ceux même qui se piquent d'avoir la meilleure.



Les richesses ne repaissent que les yeux. Ce sont les écorces de la vie. Mais celui qui les possède , est obligé en outre d'avoir un esprit qui les dirige.



Trop d'aisance rend superbe. La superfluité jette l'homme dans des mœurs étrangères. Il n'est plus l'homme qu'on a connu auparavant.



Il est plus avantageux d'être médiocrement riche , mais exempt de soupçon ; que d'être excessivement opulent , mais chargé d'opprobre.



Non content de t'être rendu un être très-mé-

prisé , tu supportes d'une façon très-méprisable ta pauvreté.



Il n'est donné à personne de connoître son père. Celui que nous nommons tel , c'est que nous le présumons tel.



Ne vaut-il pas mieux , si vous y réfléchissez bien , être peu riche & très-joyeux , que très-riche & très-chagrin ? Pauvreté sans souci , est préférable à l'opulence.



La femme dans la maison doit s'en tenir au second rôle. Le premier appartient au mari. Vous ne me citerez pas un seul ménage où la femme a primé , qui n'ait rencontré sa perte.



Vous êtes homme , voilà tout simplement pourquoi vous êtes malheureux.



L'homme se conduit en aveugle. Aussi est-il malheureux.



Il n'est aucun ménage exempt de peines. Mais les uns peuvent en accuser la fortune , d'autres n'ont à en prendre qu'à leurs mœurs.



Si l'on y réfléchit bien, de tous les tourmens qui affligent l'humanité, la tristesse est celui qui nous met le plus au supplice.



Tel qui au-déhors nous semble heureux, au-dedans ne diffère point des autres hommes.



O Déméas ! quel honnête-homme me citerez-vous, qui ne peche par quelqu'endroit :



Rien ne me chagrine plus que de voir les bonnes mœurs aux prises avec l'indigence ; mais ce qui achève de me révolter, c'est de voir sur le déclin de l'âge, un homme d'une conduite irréprochable, faire la première épreuve des revers. O fortune ! Divinité toute capricieuse & toute muable ! jamais ton régime n'est plus honteux, plus digne de blâme & d'opprobre, que quand tu fais tomber, contre toute raison, un homme juste dans l'adversité. Car j'ai vu bien des gens se laisser entraîner au vice par la misère, qui n'étoient nullement nés vicieux.



Ceci est un délire, une tourmente de la fortune. Rappelle toute ta force pour y résister. Un homme
qui

qui a de l'esprit doit se consoler de ses pertes, & supporter vertueusement ses infortunes. Que sert-il de lever les yeux au Ciel, & de pousser des hélas ! C'est de la constance qu'il faut dans le malheur.

Chez PLUTARQUE, *de virtute morali.*

Ah ! malheureux que je suis ! où donc avois-je l'esprit alors ? j'ai fait ce mauvais choix, pouvant en faire un bon.

Chez STOBÉE.

Vous n'avez rien éprouvé de désastreux, quelque plainte que vous mettiez en avant. Car, dites-moi, qu'est-ce qu'un mal qui n'affecte ni le corps ni l'esprit.

IBID.

On peut se flater de bien supporter l'infortune ; quand on la supporte seul, sans la manifester à tout le monde.



Il n'est pas en moi de renfermer le sentiment de mon infortune. — Et moi je vous dis que vous feriez plus sagement de le renfermer.

Chez APOSTOLIUS.

Il est louable de suivre les loix de son pays,

Chez LE SCHOLIASTE D'ARISTOPHANE.

OISEAUX.

Ce qui a fait notre perte, ne pouvoit-il pas faire notre salut ?

Chez STOBÉE.

Ne vous réjouissez point de l'infortune d'autrui. Souvenez-vous qu'il n'est pas facile de lutter contre la fortune.

I B I D.

L'entretien d'un ami, est, dans la douleur, une grande consolation ; & de même que pour les maladies du corps, il faut un médecin ; pour celles de l'âme, il faut un ami. L'affection qu'il nous porte lui indique le remède convenable à notre tristesse.



Le tems nous enlève bien des avantages ; mais il nous en apporte un qu'on ne peut trop priser : la prudence.



O fâcheux cheveux blancs, ô tristes infirmités de la vieillesse ! chacun ambitionne de vous atteindre, & pourtant vous n'apportez à l'homme aucunes douceurs, mais au contraire une multitude de déplaisirs.



C'est une fâcheuse pécore, qu'un vieillard sédentaire.



La vieilleſſe dont vous vous plaignez , mon cher hôte , eſt le terme où nous tendons tous en naiſſant. Elle tient au fort de l'humanité. Il faut donc la ſupporter avec conſtance. C'eſt un fardeau commun , dont chacun doit porter ſa part.

Chez LUCIEN. *Amours.*

Cela étant ainſi , n'étoit-il pas juſte que Prométhée fut cloué , comme ſon hiſtoire le rapporte , ſur une des roches du Caucase ? Car à l'exception du feu céleſte qu'il a ravi pour nous , il ne nous a rien apporté de bon. Ce qui me fait penſer qu'il étoit pourſuivi par la haine céleſte , c'eſt , ô vénérables Dieux , c'eſt qu'il a forgé la femme. Un homme ſe marie-t-il ? eſt-il une fois engagé ſous les loix de l'Hymen ? le voilà le plus malheureux des êtres. Les fantaifies de Madame épuiferont ſa bourſe. Un jeune galant viendra fouiller ſa couche. Qu'il s'attende dès - lors aux embuches , aux poifons , ſur - tout à l'envie que la femme porte au repos de l'homme , maladie infernale , qui ne la quitte jamais

Chez STRABON. L. 10.

Ceux de Céos , ô Phantias , ont une belle loi (*) :

(*) Cette loi , ſelôn Strabon , enjoignoit aux ſexagénaires de boire de la tiguë , afin que leur mort procurât plus d'aifance aux Citoyens jeunes & vigoureux.

Que celui qui ne peut vivre agréablement , ne vive point avec douleur.

Chez CLÉMENT D'ALEX.

O soleil ! il est bien juste de t'honorer comme la première des Divinités , puisque c'est toi qui nous fais voir les autres Dieux.

I B I D.

O le meilleur des hommes , n'allez pas en toutes choses , viser au lucre.

Tout homme naît avec son Génie tutélaire , qui lui sert de guide tant qu'il vit. Quant au mauvais Génie qui n'a d'autre fonction que de corrompre les mœurs , c'est , à coup sûr , un être imaginaire ; car tout Génie , tout Dieu , est nécessairement bon.

Chez PLUTARQUE. *Chapitre de l'amour fraternel.*

Eh ! mon père , n'est-ce pas des parties de table & de la fréquentation journalière , que naît notre confiance pour tel & tel ? Citez-moi quelqu'un qui , s'il se trouve seulement dans l'ombre de son ami , fasse le moindre cas de la rencontre d'un homme de bien.

IBID.

Personne ne souffre volontiers, que l'objet en qui il a placé son amitié, le méprise.

Chez THÉOPHILE.

Certes, excepté Dieu, personne ne prend soin de nous.

Chez PLUTARQUE. *Quest.*

Notre esprit est le dieu (*) qu'il nous faut implorer.

Chez un SKHOLIASTE D'EURIPIDE. *Hippol.*

Tout ce qu'il est essentiel de dire, un homme sage le dit à ses amis. Mais il est des gens à qui la vérité pèse à dire, & qui font semblant de l'ignorer.

Chez PLUTARQUE. *Manière de lire les Poètes.*

Celui qui vit dans le vice, ne se sauve point de l'opprobre par les agrémens qu'il fait répandre sur sa vie.

(*) Euripide avoit déjà, avant Ménandre, fait un Dieu de l'esprit de chaque humain; comme l'observe Cicéron. *Tuscul. L. 1. ch. 26: Ergo animus, qui ut ego dico divinus, ut Euripides audet dicere, Deus.*

I B I D.

Environné de monceaux d'or, tout le monde
m'appelle riche ; personne ne m'appelle heureux.

Chez GROTIUS (*).

Un homme malin qui prend un extérieur doux,
est un nœud coulant caché, qui menace le premier
passant.

Chez LE SKHOLIASTE DE THÉOCRÏTE *Idil. 1.*

La fortune se fait une Comédie de la vie des
hommes.

Chez GROTIUS (**).

Les Grecs sont des hommes, non des inhumains.

Chez S. GRÉGOIRE DE NAZ...

C'est un plaisir inné chez tous les hommes, de
s'entretenir des affaires d'autrui.

Chez EUSTATHE.

Réconciliations d'ennemis, amitié de loups.

Chez S. CYRILLE.

Il est dur, ô Pamphile, pour une femme libre,
d'entrer en dispute avec une courtisane.

(*) Ce savant ne cite point l'Auteur chez qui il a trouvé ce
fragment de Ménandre ; non plus que le second qui va suivre.

(**) Voyez la note précédente.

Chez S. CLÉMENT.

O Maître très-cher ! n'enviez rien à autrui, pas même une éguille ; car il est un Dieu à qui plaisent les œuvres équitables. Il enrichit volontiers un bon travailleur, un homme qui remue la terre jour & nuit. Menez donc jusqu'à la fin la conduite d'un juste ; & quand vous sacrifierez à la Divinité, présentez-vous à ses autels plus remarquable par la pureté de votre âme, que par le luxe de vos vêtements. En vous conduisant ainsi, n'ayez, mon cher Maître, aucune frayeur quand il tonne. Celui à qui sa conscience ne reproche rien, n'a rien à craindre de la foudre.

Chez EUSEBE ET S. CLÉMENT.

O Pamphile ! si quelqu'un sacrifiant aux Dieux se présente à leurs autels avec un grand nombre de taureaux, ou de chèvres, ou, par Jupiter ! d'animaux plus rares ; ou s'il s'y montre vêtu d'une robe de brocard d'or, ou d'une robe de fine pourpre ; ou les doigts ornés de bagues artistement gravées sur ivoire ou sur émeraudes ; & s'il pense qu'avec cet appareil il se conciliera la bienveillance de la Divinité, il se trompe, & manque de sens. Qu'il sache que l'obligation stricte de l'homme, est d'être bien-faisant envers ses semblables ; de ne point tendre d'embuches à la pudeur de la fille ou de la femme

d'autrui; de ne rien dérober; de s'abstenir de tout meurtre pour cause d'intérêt; en un mot, ô Pamphile, mon cher Maître! de ne pas même convoiter la moindre éguillée de fil appartenant à un autre; car il y a un Dieu qui se tient devant vous & qui vous examine de près.

Chez PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre.*

J'ai cela de commun avec Alexandre le Grand (*), que si je cherche quelqu'un, il se présente aussi-tôt à moi de lui-même; & si pour le trouver il falloit passer la mer, les flots s'applaniroient devant moi.

Chez PRISCIEIN, L. 18.

J'ai à me plaindre de vous. Je n'avois que du bien à vous dire de votre fils; & vous ne m'attendiez que dans l'espoir de m'entendre vous en dire du mal.

Chez GROTIUS, *Sans garant.*

Qu'un homme riche me fasse insulte; à la bonne heure. Mais qu'un gueux ait la même audace, cela me révolte; je ne pardonne qu'aux gens puissants de faire des actes de tyrannie.

(*) Les diverses histoires d'Alexandre rapportent que, desirant arriver promptement à la racine du mont Climac, le vent changea soudain en sa faveur.

Chez ANTONIUS.

Oh! qu'il est difficile (*) Phantias, de faire en peu de tems, divorce avec une longue habitude.

Chez STOBÉE.

Quelle sottise, par Apollon! me conseillez-vous: de mē donner des témoins de mon infortune, quand je puis la cacher à tous les yeux!

Chez PLUTARQUE, *contre les Stoïques.*

Ne pas savoir supporter les grandes faveurs de la Fortune, c'est se préparer une longue suite de disgrâces.

Chez EUSTATHE.

O destinée versatile des humains! hier, vous étiez indigent; vous étiez péri; aujourd'hui vous nagez dans l'opulence.

Dans la comparaison de Ménandre & de Philémon.

Si quelqu'un de nous passe une vie agréable & sans soins, il ne songe pas même dans sa prospérité à remercier la Fortune; mais s'il tombe dans

*) *Principiis obsta; sero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras.*

Ovid, art d'aimer.

les chagrins & dans les revers , c'est à la Fortune qu'il s'en prend aussi-tôt.

I B I D.

Que la pauvreté entraîne d'infortunes ! Un indigent travaille , veille , épuise sa santé en fatigues , pour qu'un autre partage son gain , & jouisse du fruit de son labeur !



O vieillesse ennemie de l'espèce humaine ! Tout ce qui est d'une forme élégante tu l'emportes ; tu fais disparaître la vigueur des membres. Tu métamorphoses la beauté en laideur , & la vitesse en engourdissement.



J'ai honte de faire des présens à un ami riche ; je crains qu'il ne me prenne pour un insensé , ou qu'il ne se figure que mes dons sont des demandes.



Ne cherche point à pénétrer dans l'essence de Dieu. C'est une impiété de vouloir découvrir ce qu'il prétend te cacher.



Le feu (*) est l'épreuve de l'or ; le tems est celle de l'amitié.

(*) *Scilicet , ut fulvum spectatur in ignibus aurum ,
Tempore sic duro est inspicienda fides.* Ovid.



Celui qui attend pour te flatter que tu prospères, est l'ami de la circonstance, non de l'homme.



Rendez service à l'homme absent. Combien cela est plus beau, que de l'obliger en sa présence!



Tout homme a son secret; vous avez le vôtre; ne le dites pas, même à votre ami.



Le profit que vous retirez d'une mauvaise action, est une arrhe de malheur.



Esclave, crains de servir sous celui qui a été esclave comme toi; car le bœuf qui n'a pas tiré la charrue depuis long-tems, ne se souvient plus (*) d'avoir subi le joug.



Sers en homme libre; dès lors tu n'es plus esclave que de nom (**).

(*) *Non ignara mali, miseris succurrere disco.*

Belle maxime de Virgile, & qui console, en quelque sorte de celle-ci.

(**) On connoît notre vieux proverbe: *dis-moi qui tu hantes, jete dirai qui tu es*

✱

L'homme libre n'obéit qu'à la loi ; mais l'esclave est soumis à la loi , & à son maître.

✱

Un mauvais voisin , ou vous fait pâtir , ou vous instruit à mal faire. Si vous avez un voisin honnête , vous apprendrez , & vous retiendrez de lui , comme on se comporte honnêtement.

✱

Homme , veux tu savoir qui tu es ? voyage ; & le premier tombeau que tu trouveras sur ta route , entre dedans. Qu'y trouveras-tu ? des os , une pouffière qui s'enlève au moindre vent , reste mesquin d'un Roi , d'un Tyran , d'un Sage , d'un homme enflé de ses richesses , de sa naissance , de sa beauté , ou de ses talens ; mais rien de tout cela n'a pu soutenir le choc du tems. Tous les mortels ont les enfers pour commun- & dernier asyle. Quand donc tu auras ouvert un tombeau , tu sauras précisément qui tu es.

✱

Le médecin de la tristesse de l'homme , c'est un entretien avec son semblable. Nulle autre recette n'est comparable à celle-là. De très-sages gens l'appelloient autrefois *la recette des villes* (*).

(*) Parce qu'il est plus commun & plus facile de trouver à la ville un homme qui parle bien , qu'au village. C'est ainsi que quelques médecins modernes , ont avec quelque



N'êtes-vous pas homme? pourquoi donc gémissiez-vous? pourquoi vous attristez-vous à tort? ces grands biens, cette femme chérie, ces nombreux enfans, tout cela étoit un prêt (*) de la Fortune; elle a repris ce qu'elle vous avoit prêté.



Vous êtes homme; gardez-vous donc bien de jamais demander à la Divinité une vie sans tristesse, demandez-lui plutôt la force de bien soutenir les maux dont votre vie est affligée. Vous seriez-vous, par aventure, mis en tête de mener toujours une vie exempte de chagrin; en ce cas, optez entre l'apothéose ou la mort. Mais, croyez-moi, consolez-vous de vos infortunes, en les comparant à celles de vos voisins.



Un fils injurie l'auteur de ses jours. On se contente de dire : *ce jeune homme médit de son père*. Il faut dire : *cet impie médite un blasphème contre Dieu*.

raison, appelée *maladie des villes* ces affections qu'on est convenu d'appeller *vapeurs*.

(*) *Fortuna usu dat multa, mancipio nihil.*

Publius Syrus.



Un fils qui n'a pas l'industrie de nourrir sa mère est un rameau stérile jusques dans la racine (*).

Chez NONIUS.

Ne vois-tu pas (**) voler dans l'air ce cheval marin ?

Chez LE SKHOLIASTE D'HÉSIODE.

Il n'est terre qui n'aime à être humectée.

Chez STOBÉE.

Ceci est un cas grave. Quoi ? avoir commis un délit que vous avez honte d'avouer !



Poursuivi par le malheur, l'homme se sauve dans l'espérance.

(*) Ce reproche attaque plus la mère encore que le fils ; car comme l'observe Vitruve dans sa Préface, L. 6, *toutes les loix des Grecs enjoignent aux enfans de nourrir les auteurs de leurs jours ; les seules loix d'Athènes n'en font une obligation qu'aux enfans à qui leurs parens ont appris quelque métier, quelque art, quelque industrie.*

(**) Réponse absurde, adressée exprès à une question absurde.

DE MÉNANDRE. . 383

DISTIQUE DE MÉNANDRE.

*Sur le Philosophe Épicure & sur le Général
Thémistocle.*

Honneur aux deux grands hommes qui ont eu
un Néoclès (*) pour père ! L'un a sauvé sa patrie
l'autre a éclairé la sienne.

Chez A U S O N E.

Sur la terre entière, rien de plus ingrat que
l'homme. Que son voisin, que son hôte, qu'un
être connu, ou inconnu, que son client, ou que
tout autre citoyen défère à ses instances, & l'oblige ;
le service est aussi-tôt oublié, que reçu.

I B I D.

Usez de votre patrimoine, comme devant
mourir ; & , toutefois, conservez-le comme
devant vivre toujours. La trop grande épargne
& la trop grande dépense, sont deux excès à fuir.

FIN DES FRAGMENS DE MÉNANDRE.

(*) Le père d'Épicure s'appelloit Néoclès. Le père de Thé-
mistocle avoit fortûitement le même nom.

NOTICE

NOTICE
DES FRAGMENS
DE PHILÉMON.



NOTICE

DES FRAGMENTS

DE PHILÉMON.



PHILÉMON, fils de Damon, naquit à Syracuse. Ce Sicilien fut contemporain de Ménandre, & fut aussi (*) son rival dans la carrière de la nouvelle Comédie, & même il lui enleva la palme une infinité de fois; ce que les âges suivans, lui ont souvent reproché. Ne reveillons point contre Philémon, un grief qu'il a plus d'une fois expié par les réclamations sévères de Quintilien, d'Apulée & d'autres Critiques; rendons avec eux le

(*) Cela est d'autant plus surprenant que les Syracusains ne réussirent jamais que dans l'Idylle, & que leur mal-adresse en bons mots avoit passé par-tout en proverbe. Un parasite chez Plaute promet un recueil de bons mots ou de jolis contes, *tous attiques, sans un seul de Sicile*. Sur quoi, voyez le *faux Persan* de Plaute, & les notes *variorum*, Act. 3. Scène 1.

premier rang à Ménandre , mais avec eux aussi maintenons Philémon dans le second rang. En comparant les divers fragmens qui nous restent de l'un & de l'autre , on entrevoit que Ménandre a réellement plus de génie , plus de nerf , plus de précision que Philémon ; mais que celui-ci , a plus de ce que nous nommons de l'esprit , qu'il détaille plus ses pensées & ses images , & qu'il suit plus loin ses métaphores. Nous ne nous permettrons plus qu'une réflexion , au sujet de ces deux Poètes célèbres , c'est que le trop petit nombre de Fragmens précieux qui nous en reste , est presque tout puisé dans la partie morale , & par conséquent sérieuse de leurs Pièces ; ainsi nous sommes privés du droit & de la satisfaction de les comparer entre eux ou avec d'autres , relativement à leur mérite comique. Nous savons seulement qu'au jugement de Jules-César , Térence chez les Latins , n'avoit atteint que la moitié du mérite de Ménandre en cette partie ; raison pour laquelle ce Dictateur appelle Térence un *demi-Ménandre*. Pour en revenir à Philémon , voici quelques-uns de ses Fragmens :



DU VILLAGEOIS.

QUE l'homme est d'un naturel pervers ! Sans cela, eût-il eu besoin d'être retenu par les loix ? Pensez-vous qu'il diffère le moins du monde, d'une bête féroce ? non, ou ce n'est tout au plus que par la figure. Les autres animaux sauvages vont à quatre pieds ; l'homme est une bête féroce bipède.

D U S U I C I D E.

Chez STOBÉE.

JE comprends aujourd'hui clairement que la Fortune n'est pas la première en date des Divinités ; je nie également qu'elle soit un être isolé. Tout homme a sa Fortune (*) particulière, qui est seulement son aînée immédiate dans l'ordre de la naissance, & dont la fonction est de présider à la destinée du corps vivant qui va naître après elle.

(*) Ce passage est précieux en ce qu'il paroît expliquer quelle idée les Anciens se formoient du Génie particulier, ou Ange tutélaire de chaque individu.

DE L'EXILÉ.

Chez STOBÉE.

L'INVENTEUR (*) de l'art de l'écriture n'a pas seulement pourvu à nous mettre à portée de parler aux âges futurs, & de ne rien oublier de ce qui s'étoit passé & dit avant nous dans tous les tems & dans tous les lieux; l'inventeur d'un si bel art a fait mieux encore: il nous a donné dans les lettres le remède le plus efficace contre les maladies d'esprit.

(*) Cet inventeur, selon les uns, fut Prométhée; & Cadmus, selon d'autres. Lucain, L. 3. est de ce dernier sentiment:

*Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris, &c.*

Ce Poète paroît s'être souvenu dans ces beaux vers, du passage actuel de Philémon. Chacun fait que Brébeuf, parmi nous, a traduit supérieurement le passage de Lucain.

- » C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
- » De peindre la parole, & de parler aux yeux;
- » Et par les traits divers de figures tracées,
- » Donner de la couleur & du corps aux pensées.

DE L'HOMME CALOMNIÉ.

L n'y a rien d'introuvable, que pour celui qui ne veut se donner aucune peine. Car le travail est la clef de l'invention.

DE L'INITIÉ.

L est fâcheux d'être malade, mais il l'est encore plus d'être vingt fois questionné par celui-ci, par celui-là, qui viennent vous dire l'un après l'autre : *eh ! bien ? comment vous trouvez-vous ?*

DU JEUNE HOMME.

O IAKHÈS ! la tempête, à ce qu'il me paroît, n'est pas à craindre uniquement pour les navigateurs. Celui qui se promène sous le portique, ou qui se tient renfermé chez lui, se trouve également exposé à ses bourasques. Au moins, pour le navigateur, la tempête ne dure-t-elle qu'un jour ou deux ; au bout d'un court espace de tems, ou le calme succède à

l'orage, ou il survient un vent favorable, ou les matelots apperçoivent tout-à-coup le port. Mais moi, mon cher Lakhès, ce n'est pas pour un jour que je me vois ballotté par la tourmente (*), c'est pour toute la vie. Ma crise augmente de plus en plus, & sans trêve:

DES THÉBAÏNS.

JE suis uniquement esclave de mon maître ; mais vous, & mille autres, vous l'êtes de la loi. Ce républicain opprimé, est l'esclave d'un tyran ; ce tyran est soumis à de continuelles terreurs. Les Rois ont des sujets & sont eux-mêmes assujettis aux Dieux. Enfin le Souverain des Dieux est lui-même soumis à la nécessité. Si vous y faites bien attention,

(*) Philémon paroît avoir appliqué cette comparaison d'une mer orageuse aux querelles du ménage. Malherbe l'a plus heureusement appliquée aux orages de l'amour :

- » Amour à cela de Neptune,
- » Que toujours à quelqu'infortune
- » Il faut s'y tenir préparé.
- » Ses infidèles flots ne sont point sans orages ;
- » Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages ;
- » Et même dans le port on est mal assuré.

vous ne verrez dans l'univers qu'une immense chaîne de dépendances, qu'un système d'hierarchie, où le plus foible est sous la loi du plus fort: vous trouverez, dis-je, par-tout l'esclavage érigé en condition, ou manière d'être nécessaire (*).

DE PYRRHUS,

Chez STOBÉE.

LES Philosophes cherchent, à ce que j'ai oui-dire, ce que c'est que le bonheur, & n'ont encore pu trouver ce que c'est, après y avoir consumé beaucoup de tems. Ils disputent aussi sur la vertu & sur la prudence, & ont encore plus embrouillé ces deux questions, que celles du bonheur. Eh! Messieurs, en cultivant mon champ, en bêchant la terre, je l'ai trouvé ce bonheur tant cherché. C'est la paix qui me l'a procuré, ô très-favorable Jupiter! Je te salue ô paix, ô Déesse toute aimable, & qui aimes tant l'espèce humaine!

(*) *Regum timendorum in proprios greges, Reges in ipsos imperium est Jovis.*

A dit Horace, à l'imitation de Philémon, L. 3. Od. 1.

F I N.

S U P P L É M E N T

A L'ERRATA DU TOME PREMIER.

*P*AGE 234, dans la note, lisez le mot grec qui signifie *defensor, propugnator*, on l'a interprété jusqu'ici dans le sens de *urbis præses*, ce qui étoit tout le sel de ce passage, auquel, &c.

Page 264, *Mélagie*; lisez: *Mélagre*.

Page 278, De la mort; *ajoutez en note*: Puisque Bacchus juge ici Euripide digne de mort, Euripide étoit donc encore vivant. Comment avoit-on pu s'y méprendre?

Page 327, Nous n'avons donc plus qu'un parti honnête à prendre, c'est de laisser là Socrate & la garrulité; *ajoutez en note*: » Puisque Socrate n'étoit point mort au tems où
 » se donnèrent *les Grenouilles*, & que ce fut Euripide qui,
 » après la mort de Socrate, fit revenir les Athéniens sur le
 » compte de ce philosophe, par ce vers de son Palamède:

» Ah! vous avez des Grecs immolé le plus sage;

» Et puisque dans le passage actuel Socrate figure comme
 » vivant, il demeure démontré qu'au tems où les *Grenouilles* furent représentées, Euripide n'étoit point
 » mort.

Ibid. un petit présent; *ajoutez en note*: c'étoit sans doute une branche de cyprés, comme ce qui suit le fait voir.

Page 360, Il s'agit de bien de boudinailles; *lisez*: il s'agit bien de boudinailles.

Page 468; préconifent, sent, *lisez*: préconifent, & *supprimez*, sent.

 ERRATA DU SECOND VOLUME.

- P*AGE 37, Ami des oliviers ; *lisez* : Amis des oliviers.
- Page 53, selon, ces bonnes gens ; *lisez* : selon ces bonnes gens.
- Page 71, un Oise, au connoisseur ; *lis*. un Oiseau connoisseur.
- Page 80, Dont vous retraçons ; *lis*. Dont nous retraçons.
- Page 143, Ne parler qu'en chantant ! présume ; *lisez* : Ne parler qu'en chantant ! il est fou, je présume.
- Page 174, pour ce qui est KALLA, &c. *lisez* : pour ce qui est de *Kalan*, que j'interprète *appellant*, on fait que *kalein* en grec ; *calare* en latin ; *kalla* en gothique, on fait, dis-je, que tout cela signifie *appeller*. On lit dans les loix gothiques : *KALLA SIC UNDER MÆGHRÆ DOMARA* : c'est-à-dire : *appellare si voluerit ad superiores judices*.
- Page 186, Il est journellement question ; *lisez* : Il est formellement question.
- Page 273, comme tout cela se gouverner ; *lisez* : comme tout cela se gouverne.
- Page 349, quel plaisir vous aurez toute ; *lisez* : quel plaisir vous aurez toutes.
-

ERRATA DU TROISIEME VOLUME.

- P*AGE 71, pouvant être imité. *lisez* : pouvant être imité,
- Page 130, che les Thraces ; *lisez* : chez les Thraces.
- Page 228, vous apporter. *lisez* : vous apporter ?
- Page 247, & vont soudain regarder ; *lisez* : & vont soudain examiner, &c.
- Ibid.* est la sympathie ; *lisez* : est le symptôme,

ERRATA DU QUATRIÈME VOLUME.

*P*AGE 11, Qu'est-ce qui désire parler ? *lisez* : Qui est-ce qui désire parler ?

Page 13 , taisez-vous ; *lisez* : taisez-vous.

N. B. Une découverte unique, inouïe dans les arts, & qui vient d'ajouter une époque au règne glorieux de Louis XVI, donne lieu à l'addition suivante :

Page 145, Entreprise vraiment Icarienne, Phaëthontienne, &c. *ajoutez* : mais une entreprise vraiment Dédalienne, & que le succès a pleinement justifiée, est celle de s'élever & de voyager en l'air au moyen d'un ballon aérostatique, de 30 à 60 pieds de diamètre, enduit de gomme élastique, impénétrable à l'air extérieur, & rempli d'air inflammable. Ce procédé, qui s'opère soit avec de la fumée de paille, soit avec du gaz tiré de l'acide vitriolique & de la limaille de fer, rend un tel ballon beaucoup plus léger qu'un égal volume d'air. Le dernier de ces appareils, sous les yeux de M^{sr} le Duc de Chartres & d'un peuple immense, vient de transporter, le premier Décembre 1783, à une dizaine de lieues, dans un vaisseau suspendu au ballon, MM. Charles & Robert, le tout en une seule traite, à partir du jardin des Tuileries. Quelques semaines auparavant, M. le Marquis d'Arlandes & M. Pilatre de Rozier, s'étoient élevés dans la moyenne région à l'aide d'un ballon rempli simplement de fumée de paille. Ils avoient ainsi franchi la Seine à vol d'oiseau, & avoient, à partir du Château de la Muette, d'écrire une lieue & plus de chemin par une route sans trace. C'étoit la première fois, depuis Elie, qu'on avoit vu des mortels s'élever en l'air dans un char de feu. Cette application de la légèreté de l'air inflammable à un globe volant, fait sans

doute le plus grand honneur à MM. de Montgolfier. En substituant à ces ballons de tafetas, de toile ou d'autre étoffe, un globe de métal, creux, d'un convenable diamètre, & suffisamment purgé d'air, on parviendra à se procurer une voiture volante beaucoup plus solide, moins exposée aux crevasses, à l'ignition, aux explosions, & aux autres inconvéniens des ballons d'étoffe renflés d'air inflammable. Mais il reste encore à désirer qu'on trouve un moyen de diriger de tels chars, & de les soustraire au caprice des vents.

Page 199, boufferies ; lisez : bouffonneries.

Ibid. qui n'ont rien de plus trivial ; lisez : qui n'ont plus rien de trivial.

Page 215, l'entrouvant ; lisez : l'entrouvrent.

Ibid. qu'à moitié ; lisez : qu'à moitié.

Page 279, *ejus crura corrodere* ; ajoutez : *corpus ulceribus opplere, jecur colliquare* ; paroles qui ont été fautivelement transposées trois lignes plus haut, après les mots *mœna & apua*.

Page 310, *pergii Rex Jupiter* ; lisez : *pergit Rex Jupiter*.

Page 347, ne le leve ; lisez : ne l'éleve.

Page 376, du mont Climac ; lisez, du mont Climax.

Page 379, On connoît le vieux proverbe : *dis-moi qui tu hante*, &c. transportez cette note deux paragraphes plus loin.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Manuscrit intitulé : *le Théâtre des Grecs , faisant partie de la Traduction françoise du Théâtre des Anciens*, par M. POINSINET DE SIVRY , J'ai jugé cet Ouvrage , qui manquoit à notre Littérature , & qui étoit universellement désiré , digne de paroître avec approbation ; à Paris , le 4 Novembre 1781,

C A R D O N N E.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU , ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : à nos amés & féaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le S^r. POINSINET DE SIVRY , de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Lorraine, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé *le Théâtre d'Aristophane, faisant partie de la traduction françoise du Théâtre des Anciens*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilège à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à per-

sonne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession ; l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la cession ; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère, dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits ; de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois ; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères : conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbaton y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres ;

qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amis & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le seizième jour de Janvier, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-deux & de notre Règne le huitième. Par le Roi en son Conseil,

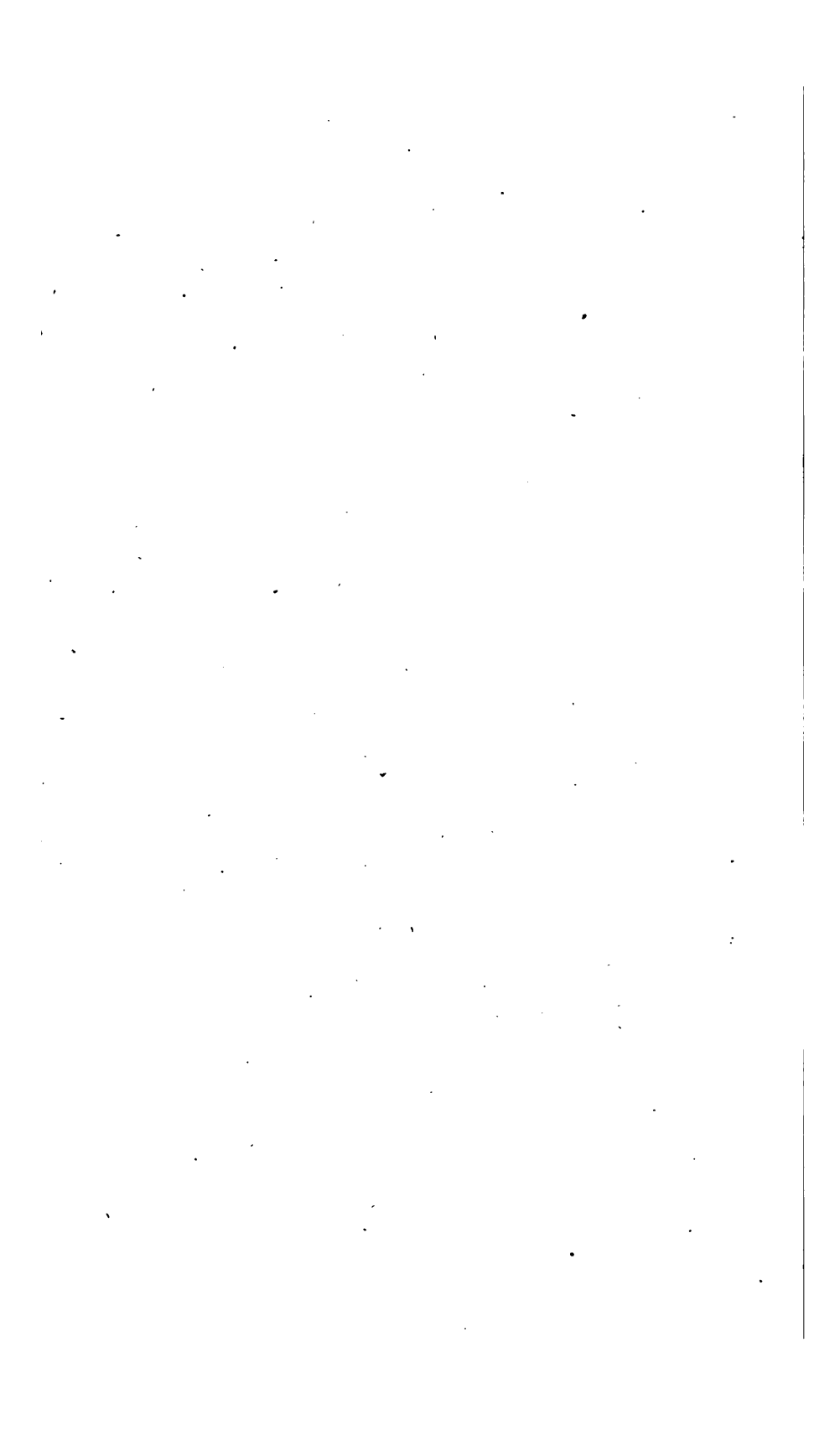
Signé, L E B E G U E, avec paraphe.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 1678, fol. 664, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège; & la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII. du Règlement de 1723. A Paris, ce 10 Avril 1782.

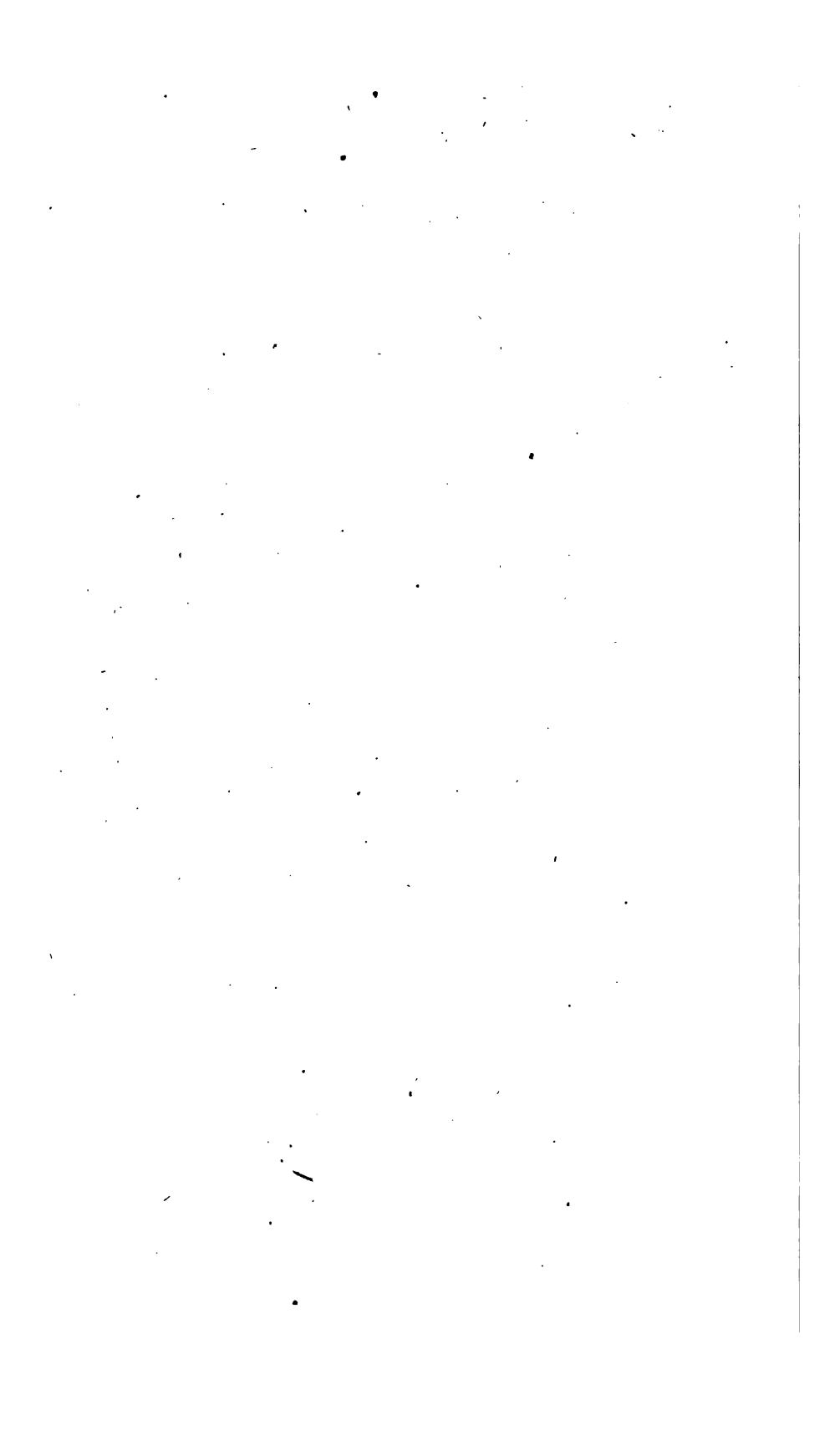
FOURNIER, Adjoint.

A Montargis, de l'Imprimerie de CL. LEQUATRE.









UNS 158 g. 9.

